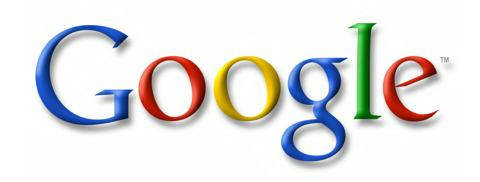


DAUDET,

Choix de Contes

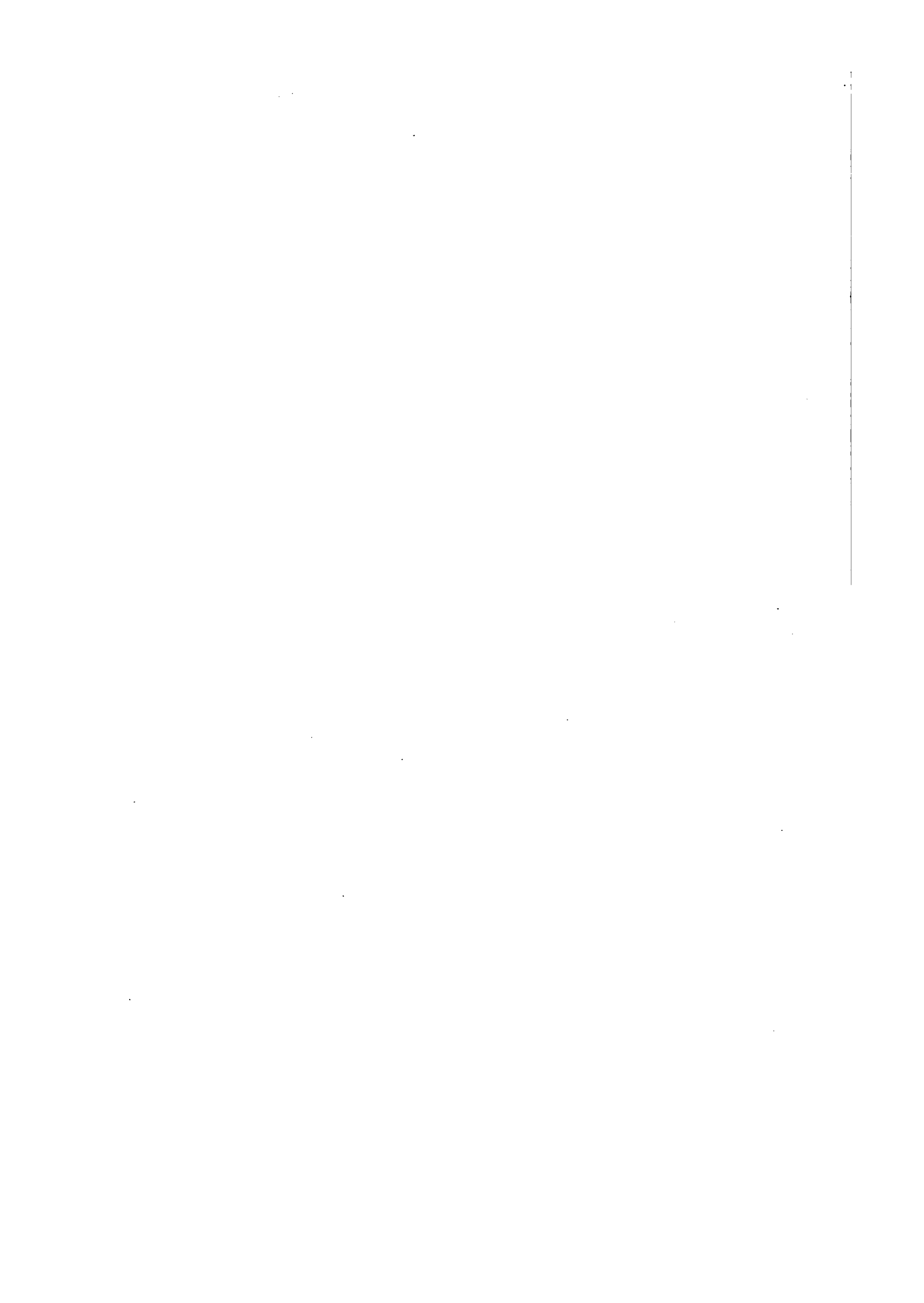
FONTAINE



Special Edition
With Vocabulary









ALPHONSE DAUDET

Heath's Modern Language Series

CHOIX DE CONTES DE DAUDET

SELECTED AND EDITED WITH NOTES AND VOCABULARY

BY

C. FONTAINE, B.L., L.D.

D. C. HEATH & CO., PUBLISHERS
BOSTON NEW YORK CHICAGO

1 A 9

INTRODUCTION

Alphonse Daudet was born at Nîmes, Department of Gard, in 1840. When about eighteen years of age he sought and obtained a subordinate position as teacher in a small school of Alais. His sorrowful experiences in that institution he describes in his *Petit Chose* (1868). He went to Paris in 1857, and the following year published a volume of poems, *Les Amoureuses*. For ten years he contributed to various newspapers, but it was only in 1866, when his *Lettres de mon Moulin* came out, that he became favorably known. The book, however, that won for him an undying fame was his *Tartarin de Tarascon* (1872). The *Contes du lundi*, another collection of short stories, was published in 1873. The following year he finished *Fromont jeune et Risler aîné*, a realistic novel that was also very successful. Other of his well-known works are: *Jack* (1876), *Le Nabab* (1877), *Les Rois en exil*, *Numa Roumestan* (1881), *L'Évangéliste* (1883), *Sapho* (1884), *Tartarin sur les Alpes* (1885), *L'Immortel* (1888), *Port Tarascon* (1890), *La Petite Paroisse* (1895).

He died in 1897, his wife who had been his faithful and constant adviser surviving him. In 1898 *Soutien de famille*, a posthumous work, was issued.

Outside of his short stories and novels may be quoted the following works: *Souvenirs d'un homme de lettres*, *Trente ans de Paris*, and *A travers ma vie et mes œuvres*, all of which came out in 1888. In 1873 he had written a play, *L'Arlésienne*, but it was poorly constructed and met with no success.

Daudet was a Realist. His *contes* are life as seen and felt by a poet. His very sensitive temperament enabled him to put before his readers pictures that are true to nature. On the other hand the construction of his plots is sometimes loose, the different scenes of his novels are not always closely connected, but he always had taste and measure. *Ne quid nimis* seems to have been his motto. He very seldom goes too far, nor is he often found wanting in descriptive power. His style is terse and never dull. It may perhaps be said that no French writer of the nineteenth century ever equaled him in the description of local customs. His psychology is a living thing; it may not be so deep and thorough as that of other writers, but it never brings "ennui" and it holds the mirror up to nature. Like Balzac he has created human types that will remain. *Delobelle* and *Tartarin* will endure, and just as the French say *Grandet* to designate a miser, and *Gobseck* a usurer, they use *Tartarin* to convey the idea of a bombastic fellow.

The editor of this text is well aware of the fact that readers will not find all of their favorite stories in this collection. Some were left out through fear of giving offense in certain quarters, others because they have already been repeatedly edited. Yet, it is believed that the seventeen *contes* here gathered will enable the students to form a correct idea of one of the greatest story-tellers in French literature. The vocabulary is not meant to be complete; many words the meanings of which are obvious have been purposely omitted.

It gives me pleasure to acknowledge my indebtedness to Mr. William R. Price for some very valuable suggestions, as well as for furnishing information in connection with some of the notes.

C. F.

CONTENTS

	PAGE
Les Émotions d'un Perdreau Rouge	1
Le Dernier Livre	8
La Vision du Juge de Colmar	12
La Partie de Billard	17
L'Enfant Espion	22
Le Mauvais Zouave	31
Le Secret de Maître Cornille	36
Un Réveillon dans le Marais	43
Le Pape est Mort	48
Le Porte-Drapeau	53
Les Petits Pâtés	59
Le Phare des Sanguinaires	65
L'Élixir du Révérend Père Gaucher	71
Le Photographe	82
Un Membre du Jockey-Club	87
En Camargue	92
La Pendule de Bougival	103
Notes	111
Vocabulary	135

CHOIX DE CONTES DE DAUDET

LES ÉMOTIONS D'UN PERDREAU ROUGE

Vous savez que les perdreaux vont par bandes et nichent ensemble aux creux des sillons pour s'enlever à la moindre alerte, éparpillés dans la volée comme une poignée de grains qu'on sème. Notre compagnie à nous est gaie et nombreuse, établie en plaine sur la lisière d'un grand bois, ayant du butin et de beaux abris de deux côtés. Aussi, depuis que je sais courir, bien emplumé, bien nourri, je me trouvais très heureux de vivre. Pourtant quelque chose m'inquiétait un peu, c'était cette fameuse ouverture de la chasse[1] dont nos mères commençaient à parler tout bas entre elles. Un ancien de notre compagnie me disait toujours à ce propos:

— «N'aie pas peur, Rouget — on m'appelle Rouget à cause de mon bec et de mes pattes couleur de sorbe — n'aie pas peur, Rouget. Je te prendrai avec moi le jour de l'ouverture et je suis sûr qu'il ne t'arrivera rien.»

C'est un vieux coq très malin et encore alerte, quoiqu'il ait le *fer à cheval*[2] déjà marqué sur la poitrine et quelques plumes blanches par-ci par-là. Tout jeune, il a reçu un grain de plomb dans l'aile, et comme cela l'a rendu un peu lourd, il y regarde à deux fois[3] avant de s'envoler, prend son temps, et se tire d'affaire. Souvent il m'emmenait avec lui jusqu'à l'entrée du bois. Il y a là une singulière

petite maison, nichée dans les châtaigniers, muette comme un terrier vide, et toujours fermée.

— «Regarde bien cette maison, petit, me disait le vieux; quand tu verras de la fumée monter du toit, le seuil et les volets ouverts, ça ira mal pour nous.»

Et moi je me fiais à lui, sachant bien qu'il n'en était pas à sa première ouverture.[1]

En effet, l'autre matin, au petit jour, j'entends qu'on rappelait tout bas dans le sillon . . .

«Rouget, Rouget.»

C'était mon vieux coq. Il avait des yeux extraordinaires.

«Viens vite, me dit-il, et fais comme moi.»

Je le suivis, à moitié endormi, en me coulant entre les mottes de terre, sans voler, sans presque sauter, comme une souris. Nous allions du côté du bois; et je vis, en passant, qu'il y avait de la fumée à la cheminée de la petite maison, du jour aux fenêtres, et devant la porte grande ouverte des chasseurs tout équipés, entourés de chiens qui sautaient. Comme nous passions, un des chasseurs cria:

«Faisons la plaine ce matin, nous ferons le bois après déjeuner.»

Alors je compris pourquoi mon vieux compagnon nous emmenait d'abord sous la futaie. Tout de même le cœur me battait, surtout en pensant à nos pauvres amis.

Tout à coup, au moment d'atteindre la lisière, les chiens se mirent à galoper de notre côté . . .

«Rase-toi,[2] rase-toi,» me dit le vieux en se baissant; en même temps, à dix pas de nous, une caille effarée ouvrit ses ailes et son bec tout grands, et s'envola avec un cri de peur. J'entendis un bruit formidable et nous fûmes entourés par une poussière d'une odeur étrange, toute blanche et toute chaude, bien que le soleil fût à peine levé. J'avais

si peur que je ne pouvais plus courir. Heureusement nous entrions dans le bois. Mon camarade se blottit derrière un petit chêne, je vins me mettre près de lui, et nous restâmes là cachés, à regarder entre les feuilles.

Dans les champs, c'était une terrible fusillade. A chaque coup, je fermais les yeux, tout étourdi; puis, quand je me décidais à les ouvrir, je voyais la plaine grande et nue, les chiens courant, furetant dans les brins d'herbe, dans les javelles, tournant sur eux-mêmes comme des fous. Derrière eux les chasseurs juraient, appelaient; les fusils brillaient au soleil. Un moment, dans un petit nuage de fumée, je crus voir — quoiqu'il n'y eût aucun arbre alentour — voler comme des feuilles éparpillées. Mais mon vieux coq me dit que c'était des plumes; et en effet, à cent pas devant nous, un superbe perdreau gris tombait dans le sillon en renversant sa tête sanglante.

Quand le soleil fut très chaud, très haut, la fusillade s'arrêta subitement. Les chasseurs revenaient vers la petite maison, où l'on entendait pétiller un grand feu de sarments. Ils causaient entre eux, le fusil sur l'épaule, discutaient les coups, pendant que leurs chiens venaient derrière, harassés, la langue pendante . . .

«Ils vont déjeuner, me dit mon compagnon, faisons comme eux.»

Et nous entrâmes dans un champ de sarrasin qui est tout près du bois, un grand champ blanc et noir, en fleur et en graine, sentant l'amande. De beaux faisans au plumage mordoré picotaient là, eux aussi, en baissant leurs crêtes rouges de peur d'être vus. Ah! ils étaient moins fiers que d'habitude. Tout en mangeant, ils nous demandèrent des nouvelles et si l'un des leurs était déjà tombé. Pendant ce temps, le déjeuner des chasseurs,

d'abord silencieux, devenait de plus en plus bruyant; nous entendions choquer les verres et partir les bouchons des bouteilles. Le vieux trouva qu'il était temps de rejoindre notre abri.

A cette heure on aurait dit que le bois dormait. La petite mare où les chevreuils vont boire n'était troublée par aucun coup de langue. Pas un museau de lapin dans les serpolets de la garenne. On sentait seulement un frémissement mystérieux, comme si chaque feuille, chaque brin d'herbe abritait une vie menacée. Ces gibiers de forêt ont tant de cachettes, les terriers, les fourrés, les fagots, les broussailles, et puis des fossés, ces petits fossés de bois qui gardent l'eau si longtemps après qu'il a plu. J'avoue que j'aurais aimé être au fond d'un de ces trous-là; mais mon campagnon préférait rester à découvert, avoir du large, voir de loin et sentir l'air ouvert devant lui. Bien nous en prit,[1] car les chasseurs arrivaient sous le bois.

Oh! ce premier coup de feu en forêt, ce coup de feu qui trouait les feuilles comme une grêle d'avril et marquait les écorces, jamais je ne l'oublierai. Un lapin détala au travers du chemin en arrachant des touffes d'herbe avec ses griffes tendues. Un écureuil dégringola d'un châtaignier en faisant tomber les châtaignes encore vertes. Il y eut deux ou trois vols lourds de gros faisans et un tumulte dans les branches basses, les feuilles sèches, au vent[2] de ce coup de fusil qui agita, réveilla, effraya tout ce qui vivait dans le bois. Des mulots se coulaient au fond de leurs trous. Un cerf-volant, sorti du creux de l'arbre contre lequel nous étions blottis, roulait ses gros yeux bêtes, fixes de terreur. Et puis des demoiselles bleues, des bourdons, des papillons, pauvres bestioles s'effarant de tous côtés . . . Jusqu'à un petit criquet aux ailes écarlates qui vint se poser

tout près de mon bec; mais j'étais trop effrayé moi-même pour profiter de sa peur.

Le vieux, lui, était toujours aussi calme. Très attentif aux aboiements et aux coups de feu, quand ils se rapprochaient il me faisait signe, et nous allions un peu plus loin, hors de la portée des chiens et bien cachés par le feuillage. Une fois pourtant je crus que nous étions perdus. L'allée que nous devions traverser était gardée de chaque bout par un chasseur embusqué. D'un côté un grand gaillard à favoris noirs qui faisait sonner toute une ferraille[1] à chacun de ses mouvements, couteau de chasse, cartouchière, boîte à poudre, sans compter de hautes guêtres bouclées jusqu'aux genoux et qui le grandissaïent encore; à l'autre bout un petit vieux, appuyé contre un arbre, fumait tranquillement sa pipe, en clignant des yeux comme s'il voulait dormir. Celui-là ne me faisait pas peur; mais c'était ce grand là-bas . . .

— «Tu n'y entends rien, Rouget,» me dit mon camarade en riant; et sans crainte, les ailes toutes grandes, il s'envola presque dans les jambes de terrible chasseur à favoris.

Et le fait est que le pauvre homme était si empêtré dans tout son attirail de chasse, si occupé à s'admirer du haut en bas, que lorsqu'il épaula son fusil nous étions déjà hors de portée. Ah! si les chasseurs savaient, quand ils se croient seuls à un coin de bois, combien de petits yeux fixes les guettent des buissons, combien de petits becs pointus se retiennent de rire à leur maladresse! . . .

Nous allions, nous allions toujours. N'ayant rien de mieux à faire qu'à suivre mon vieux compagnon, mes ailes battaient au vent des siennes pour se replier immobiles aussitôt qu'il se posait. J'ai encore dans les yeux tous les endroits où nous avons passé: la garenne rose de bruyères,

pleine de terriers au pied des arbres jaunes, avec ce grand rideau de chênes où il me semblait voir la mort cachée partout, la petite allée verte où ma mère Perdrix avait promené tant de fois sa nichée au soleil de mai, où nous sautions tout en piquant les fourmis rouges qui nous grimpaient aux pattes, où nous rencontrions des petits faisans farauds, lourds comme des poulets, et qui ne voulaient pas jouer avec nous.

Je la vis comme dans un rêve ma petite allée, au moment où une biche la traversait, haute sur ses pattes menues, les yeux grands ouverts et prête à bondir. Puis la mare où l'on vient en partie par quinze ou trente,[1] tous du même vol, levés de la plaine en une minute, pour boire à l'eau de la source et s'éclabousser de gouttelettes qui roulent sur le lustre des plumes . . . Il y avait au milieu de cette mare un bouquet d'aulnettes très fourré, c'est dans cet îlot que nous nous réfugiâmes. Il aurait fallu que les chiens eussent un fameux nez[2] pour venir nous chercher là. Nous y étions depuis un moment, lorsqu'un chevreuil arriva, se traînant sur trois pattes et laissant une trace rouge sur les mousses derrière lui. C'était si triste à voir que je cachai ma tête sous les feuilles; mais j'entendais le blessé boire dans la mare en soufflant, brûlé de fièvre . . .

Le jour tombait. Les coups de fusil s'éloignaient, devenaient plus rares. Puis tout s'éteignit . . . C'était fini. Alors nous revînmes tout doucement vers la plaine, pour avoir des nouvelles de notre compagnie. En passant devant la petite maison du bois, je vis quelque chose d'épouvantable.

Au rebord d'un fossé, les lièvres au poil roux, les petits lapins gris à queue blanche, gisaient à côté les uns des autres. C'était des petites pattes jointes par la mort, qui

avaient l'air de demander grâce, des yeux voilés[1] qui semblaient pleurer; puis des perdrix rouges, des perdreaux gris, qui avaient le *fer à cheval* comme mon camarade, et des jeunes de cette année qui avaient encore comme moi du duvet sous leurs plumes. Savez-vous rien de plus triste qu'un oiseau mort? C'est si vivant, des ailes![2] De les voir repliées et froides, ça fait frémir . . . Un grand chevreuil superbe et calme paraissait endormi, sa petite langue rose dépassant la bouche comme pour lécher encore.

Et les chasseurs étaient là, penchés sur cette tuerie, comptant et tirant vers leurs carniers les pattes sanglantes, les ailes déchirées, sans respect pour toutes ces blessures fraîches. Les chiens, attachés pour la route, fronçaient encore leurs babines en arrêt, comme s'ils s'apprêtaient à s'élancer de nouveau dans les taillis.

Oh! pendant que le grand soleil se couchait là-bas et qu'ils s'en allaient tous, harassés, allongeant leurs ombres sur les mottes de terre et les sentiers humides de la rosée du soir, comme je les maudissais, comme je les détestais, hommes et bêtes, toute la bande! . . . Ni mon compagnon ni moi n'avions le courage de jeter comme à l'ordinaire une petite note d'adieu à ce jour qui finissait.

Sur notre route nous rencontrions de malheureuses petites bêtes, abattues par un plomb de hasard,[3] et restant là abandonnées aux fourmis, des mulots, le museau plein de poussière, des pies, des hirondelles foudroyées dans leur vol, couchées sur le dos et tendant leurs petites pattes raides vers la nuit qui descendait vite comme elle fait en automne, claire, froide et mouillée. Mais le plus navrant de tout, c'était d'entendre, à la lisière du bois, au bord du pré, et là-bas dans l'oseraie de la rivière, des appels anxieux, tristes, disséminés, auxquels rien ne répondait.

LE DERNIER LIVRE

«Il est mort! . . .» me dit quelqu'un dans l'escalier.

Depuis plusieurs jours déjà, je la sentais venir, la lugubre nouvelle. Je savais que d'un moment à l'autre[1] j'allais la trouver à cette porte; et pourtant elle me frappa comme quelque chose d'inattendu. Le cœur gros, les lèvres tremblantes, j'entrai dans cet humble logis d'homme de lettres où le cabinet de travail tenait la plus grande place, où l'étude despotique avait pris tout le bien-être, toute la clarté de la maison.

Il était là couché sur un petit lit de fer très bas, et sa table chargée de papiers, sa grande écriture interrompue au milieu des pages, sa plume encore debout dans l'encrier disaient combien la mort l'avait frappé subitement. Derrière le lit, une haute armoire de chêne, débordant de manuscrits, de paperasses, s'entr'ouvrait presque sur sa tête. Tout autour, des livres, rien que des livres: partout, sur des rayons, sur des chaises, sur le bureau, empilés par terre dans des coins, jusque sur le pied du lit. Quand il écrivait là, assis à sa table, cet encombrement, ce fouillis sans poussière pouvait plaire aux yeux: on y sentait la vie, l'entrain du travail. Mais dans cette chambre de mort, c'était lugubre. Tous ces pauvres livres, qui croulaient par piles, avaient l'air prêts à partir, à se perdre dans cette grande bibliothèque du hasard,[2] éparse dans les ventes, sur les quais,[3] les étalages, feuilletée par le vent et la flâne.[4]

Je venais de l'embrasser dans son lit, et j'étais debout à le regarder, tout saisi par le contact de ce front froid et lourd comme une pierre. Soudain la porte s'ouvrit. Un commis en librairie, chargé, essoufflé, entra joyeusement et

poussa sur la table un paquet de livres, frais sortis de la presse.

«Envoi de Bachelin,» cria-t-il; puis, voyant le lit, il recula, ôta sa casquette et se retira discrètement.

Il y avait quelque chose d'effroyablement ironique dans cet envoi du libraire Bachelin, retardé d'un mois, attendu par le malade avec tant d'impatience et reçu par le mort . . . Pauvre ami! C'était son dernier livre, celui sur lequel il comptait le plus. Avec quel soin minutieux ses mains, déjà tremblantes de fièvre, avaient corrigé les épreuves! quelle hâte il avait de tenir le premier exemplaire! Dans les derniers jours, quand il ne parlait plus, ses yeux restaient fixés sur la porte; et si les imprimeurs, les protes, les brocheurs, tout ce monde employé à l'œuvre d'un seul, avaient pu voir ce regard d'angoisse et d'attente, les mains se seraient hâtées, les lettres se seraient bien vite mises en pages, les pages en volumes pour arriver à temps, c'est-à-dire un jour plus tôt, et donner au mourant la joie de retrouver, toute fraîche dans le parfum du livre neuf et la netteté des caractères, cette pensée qu'il sentait déjà fuir et s'obscurcir en lui.

Même en pleine vie, il y a là en effet pour l'écrivain un bonheur dont il ne se blase jamais. Ouvrir le premier exemplaire de son œuvre, la voir fixée, comme en relief, et non plus dans cette grande ébullition du cerveau où elle est toujours un peu confuse, quelle sensation délicieuse! Tout jeune, cela vous cause un éblouissement: les lettres miroitent, allongées de bleu, de jaune, comme si l'on avait du soleil plein la tête.[1] Plus tard, à cette joie d'inventeur se mêle un peu de tristesse, le regret de n'avoir pas dit tout ce que l'on voulait dire. L'œuvre qu'on portait en soi paraît toujours plus belle que celle qu'on a faite. Tant de

choses se perdent en ce voyage de la tête à la main. A voir[1] dans les profondeurs du rêve, l'idée du livre ressemble à ces jolies méduses de la Méditerranée qui passent dans la mer comme des nuances flottantes; posée sur le sable, ce n'est plus qu'un peu d'eau, quelques gouttes décolorées que le vent sèche tout de suite.

Hélas! ni ces joies ni ces désillusions, le pauvre garçon n'avait rien eu, lui, de sa dernière œuvre. C'était navrant à voir, cette tête inerte et lourde, endormie sur l'oreiller, et à côté ce livre tout neuf, qui allait paraître aux vitrines, se mêler aux bruits de la rue, à la vie de la journée, dont les passants liraient le titre machinalement, l'emporteraient dans leur mémoire, au fond de leurs yeux, avec le nom de l'auteur, ce même nom inscrit à la page triste[2] des mairies, et si riant, si gai sur la couverture de couleur claire. Le problème de l'âme et du corps semblait tenir là tout entier, entre ce corps rigide qu'on allait ensevelir, oublier, et ce livre qui se détachait de lui, comme une âme visible, vivante, et peut-être immortelle . . .

. . . «Il m'en avait promis un exemplaire . . .» dit tout bas près de moi une voix larmoyante. Je me retournai, et j'aperçus, sous des lunettes d'or, un petit œil vif et fureteur de ma connaissance et de la vôtre aussi, vous tous mes amis qui écrivez. C'était l'amateur de livres, celui qui vient, dès qu'un volume de vous est annoncé, sonner à votre porte deux petits coups timides et persistants qui lui ressemblent. Il entre, souriant, l'échine basse, frétille autour de vous, vous appelle «cher maître,» et ne s'en ira pas sans emporter votre dernier livre. Rien que le dernier! Il a tous les autres, c'est celui-là seul qui lui manque. Et le moyen de refuser? Il arrive si bien à l'heure,[3] il sait si bien vous prendre au milieu de cette joie dont nous

parlions, dans l'abandon des envois, des dédicaces. Ah! le terrible petit homme que rien ne rebute, ni les portes sourdes, ni les accueils gelés, ni le vent, ni la pluie, ni les distances. Le matin, on le rencontre dans la rue de la Pompe,[1] grattant au petit huis[2] du patriarche de Passy;[3] le soir, il revient de Marly[4] avec le nouveau drame de Sardou[5] sous le bras. Et comme cela, toujours trottant, toujours en quête, il remplit sa vie sans rien faire, et sa bibliothèque sans payer.

Certes, il fallait que la passion des livres fût bien forte chez cet homme pour l'amener ainsi jusqu'à ce lit de mort.

«Eh! prenez-le, votre exemplaire,» lui dis-je impatienté. Il ne le prit pas, il l'engloutit. Puis, une fois le volume bien approfondi dans sa poche, il resta sans bouger, sans parler, la tête penchée sur l'épaule, essuyant ses lunettes d'un air attendri . . . Qu'attendait-il? qu'est-ce qui le retenait? Peut-être un peu de honte, l'embarras de partir tout de suite, comme s'il n'était venu que pour cela?

Eh bien, non!

Sur la table, dans le papier d'emballage à moitié enlevé, il venait d'apercevoir quelques exemplaires d'amateur,[6] la tranche épaisse, non rognés,[7] avec de grandes marges, fleurons, culs-de-lampe; et malgré son attitude recueillie, son regard, sa pensée, tout était là . . . Il en louchait le malheureux!

Ce que c'est pourtant que la manie d'observer![8] Moi-même je m'étais laissé distraire de mon émotion, et je suivais, à travers mes larmes, cette petite comédie navrante qui se jouait au chevet du mort. Doucement, par petites secousses invisibles, l'amateur se rapprochait de la table. Sa main se posa comme par hasard sur un des volumes; il le retourna, l'ouvrit, palpa le feuillet. A mesure que son œil

s'allumait, le sang lui montait aux joues. La magie du livre opérait en lui . . . A la fin, n'y tenant plus, il en prit un: «C'est pour M. de Sainte-Beuve,»[1] me dit-il à demi-voix, et dans sa fièvre, son trouble, la peur qu'on ne lui le reprît, peut-être aussi pour bien me convaincre que c'était pour M. de Sainte-Beuve, il ajouta très gravement avec un accent de componction intraduisible: «De l'Académie française! . . .» et il disparut.

LA VISION DU JUGE DE COLMAR[2]

Avant qu'il eût prêté serment à l'empereur Guillaume,[3] il n'y avait pas d'homme plus heureux que le petit juge Dollinger, du tribunal de Colmar, lorsqu'il arrivait à l'audience avec sa toque sur l'oreille, son gros ventre, sa lèvre en fleur[4] et ses trois mentons bien posés sur un ruban de mousseline. —

«Ah! le bon petit somme que je vais faire,» avait-il l'air de se dire en s'asseyant, et c'était plaisir de le voir allonger ses jambes grassouillettes, s'enfoncer sur son grand fauteuil, sur ce rond de cuir frais et moelleux auquel il devait d'avoir[5] encore l'humeur égale et le teint clair, après trente ans de magistrature assise.[6]

Infortuné Dollinger!

C'est ce rond de cuir qui l'a perdu. Il se trouvait si bien dessus, sa place était si bien faite sur ce coussinet de moleskine, qu'il a mieux aimé devenir Prussien que de bouger de là. L'empereur Guillaume lui a dit: «Restez assis, monsieur Dollinger!» et Dollinger est resté assis; et aujourd'hui le voilà conseiller à la cour de Colmar, rendant bravement la justice au nom de Sa Majesté berlinoise.

Autour de lui, rien n'est changé: c'est toujours le même tribunal fané et monotone, la même salle de catéchisme avec ses bancs luisants, ses murs nus, son bourdonnement d'avocats, le même demi-jour tombant des hautes fenêtres à rideaux de serge, le même grand christ[1] poudreux qui penche la tête, les bras étendus. En passant à la Prusse, la cour de Colmar n'a pas dérogé: il y a toujours un buste d'empereur[2] au fond du prétoire . . . Mais c'est égal! Dollinger se sent dépaysé. Il a beau se rouler dans son fauteuil, s'y enfoncer rageusement; il n'y trouve plus les bons petits sommes d'autrefois, et quand par hasard il lui arrive encore de s'endormir à l'audience, c'est pour faire des rêves épouvantables . . .

Dollinger rêve qu'il est sur une haute montagne, quelque chose comme le Honeck[3] ou le ballon d'Alsace . . . Qu'est-ce qu'il fait là, tout seul, en robe de juge, assis sur son grand fauteuil à ces hauteurs immenses où l'on ne voit plus rien que des arbres rabougris et des tourbillons de petites mouches? . . . Dollinger ne le sait pas. Il attend, tout frissonnant de la sueur froide et de l'angoisse du cauchemar. Un grand soleil rouge se lève de l'autre côté du Rhin, derrière les sapins de la forêt Noire,[4] et, à mesure que le soleil monte, en bas, dans les vallées de Thann, de Munster,[5] d'un bout à l'autre de l'Alsace, c'est un roulement confus, un bruit de pas, de voitures en marche, et cela grossit, et cela s'approche, et Dollinger a le cœur serré! Bientôt, par la longue route tournante qui grimpe aux flancs de la montagne, le juge de Colmar voit venir à lui un cortège lugubre et interminable, tout le peuple d'Alsace qui s'est donné rendez-vous à cette passe des Vosges[6] pour émigrer solennellement.

En avant montent de longs chariots attelés de quatre

bœufs, ces longs chariots à claire-voie que l'on rencontre tout débordants de gerbes au temps des moissons, et qui maintenant s'en vont chargés de meubles, de hardes, d'instruments de travail. Ce sont les grands lits, les hautes armoires, les garnitures d'indienne,[1] les huches, les rouets, les petites chaises des enfants, les fauteuils des ancêtres, vieilles reliques entassées, tirées de leurs coins, dispersant au vent de la route la sainte poussière des foyers. Des maisons entières partent dans ces chariots. Aussi n'avancent-ils qu'en gémissant, et les bœufs les tirent avec peine, comme si le sol s'attachait aux roues, comme si ces parcelles de terre sèche restées aux herses, aux charrues, aux pioches, aux râteaux, rendant la charge encore plus lourde, faisaient de ce départ un déracinement. Derrière se presse une foule silencieuse, de tout rang, de tout âge, depuis les grands vieux à tricorne qui s'appuient en tremblant sur des bâtons, jusqu'aux petits blondins frisés, vêtus d'une bretelle et d'un pantalon de futaine, depuis l'aïeule paralytique que de fiers garçons portent sur leurs épaules, jusqu'aux enfants de lait[2] que les mères serrent contre leurs poitrines; tous, les vaillants comme les infirmes, ceux qui seront les soldats de l'année prochaine et ceux qui ont fait la terrible campagne, des cuirassiers amputés qui se traînent sur des béquilles, des artilleurs hâves, exténués, ayant encore dans leurs uniformes en loque la moisissure des casemates de Spandau;[3] tout cela défile fièrement sur la route, au bord de laquelle le juge de Colmar est assis, et, en passant devant lui, chaque visage se détourne avec une terrible expression de colère et de dégoût . . .

Oh! le malheureux Dollinger! il voudrait se cacher, s'enfuir; mais impossible. Son fauteuil est incrusté[4] dans la montagne, son rond de cuir dans son fauteuil, et lui dans

son rond de cuir. Alors il comprend qu'il est là comme au pilori, et qu'on a mis le pilori aussi haut pour que sa honte se vît de plus loin . . . Et le défilé continue, village par village, ceux de la frontière suisse menant d'immenses troupeaux, ceux de la Saar[1] poussant leurs durs outils de fer dans des wagons à minerais. Puis les villes arrivent, tout le peuple des filatures, les tanneurs, les tisserands, les ourdisseurs, les bourgeois, les prêtres, les rabbins, les magistrats, des robes noires, des robes rouges[2] . . . Voilà le tribunal de Colmar, son vieux président en tête. Et Dollinger, mourant de honte, essaye de cacher sa figure, mais ses mains sont paralysées; de fermer les yeux, mais ses paupières restent immobiles et droites. Il faut qu'il voie et qu'on le voie, et qu'il ne perde pas un des regards de mépris que ses collègues lui jettent en passant . . .

Ce juge au pilori, c'est quelque chose de terrible! Mais ce qui est plus terrible encore, c'est qu'il a tous les siens dans cette foule, et que pas un n'a l'air de le reconnaître. Sa femme, ses enfants passent devant lui en baissant la tête. On dirait qu'ils ont honte, eux aussi! Jusqu'à son petit Michel qu'il aime tant, et qui s'en va pour toujours sans seulement le regarder. Seul, son vieux président s'est arrêté une minute pour lui dire à voix basse:

«Venez avec nous, Dollinger. Ne restez pas là, mon ami . . .»

Mais Dollinger ne peut pas se lever. Il s'agite, il appelle, et le cortège défile pendant des heures; et lorsqu'il s'éloigne au jour tombant, toutes ces belles vallées pleines de clochers et d'usines se font silencieuses. L'Alsace entière est partie. Il n'y a plus que le juge de Colmar qui reste là-haut, cloué sur son pilori, assis et inamovible . . .

. . . Soudain la scène change. Des ifs, des croix noires, des rangées de tombes, une foule en deuil. C'est le cimetière de Colmar, un jour de grand enterrement. Toutes les cloches de la ville sont en branle. Le conseiller Dollinger vient de mourir. Ce que l'honneur n'avait pas pu faire, la mort s'en est chargée. Elle a dévissé de son rond de cuir le magistrat inamovible, et couché tout de son long l'homme qui s'entêtait à rester assis . . .

Rêver qu'on est mort et se pleurer soi-même, il n'y a pas de sensation plus horrible. Le cœur navré, Dollinger assiste à ses propres funérailles; et ce qui le désespère encore plus que sa mort, c'est que dans cette foule immense qui se presse autour de lui, il n'a pas un ami, pas un parent. Personne de Colmar, rien que des Prussiens! Ce sont des soldats prussiens qui ont fourni l'escorte, des magistrats prussiens qui mènent le deuil,[1] et les discours qu'on prononce sur sa tombe sont des discours prussiens, et la terre qu'on lui jette dessus et qu'il trouve si froide est de la terre prussienne, hélas!

Tout à coup la foule s'écarte, respectueuse; un magnifique cuirassier blanc s'approche, cachant sous son manteau quelque chose qui a l'air d'une grande couronne d'immortelles. Tout autour on dit:

«Voilà Bismarck[2] . . . voilà Bismarck . . .» Et le juge de Colmar pense avec tristesse:

«C'est beaucoup d'honneur que vous me faites, monsieur le comte, mais si j'avais là mon petit Michel . . .»

Un immense éclat de rire l'empêche d'achever, un rire fou, scandaleux, sauvage, inextinguible.

«Qu'est-ce qu'ils ont donc?» se demande le juge épouvanté. Il se dresse, il regarde . . . C'est son rond, son rond de cuir que M. de Bismarck vient de déposer reli-

gieusement sur sa tombe avec cette inscription en entourage dans la moleskine:

AU JUGE DOLLINGER

HONNEUR DE LA MAGISTRATURE ASSISE

SOUVENIRS ET REGRETS

D'un bout à l'autre du cimetière, tout le monde rit, tout le monde se tord,[1] et cette grosse gaieté prussienne résonne jusqu'au fond du caveau, où le mort pleure de honte, écrasé sous un ridicule éternel . . .

LA PARTIE DE BILLARD

Comme on se bat depuis deux jours et qu'ils ont passé la nuit sac au dos[2] sous une pluie torrentielle, les soldats sont exténués. Pourtant voilà trois mortelles heures qu'on les laisse se morfondre, l'arme au pied,[2] dans les flaques des grandes routes, dans la boue des champs détrempés.

Alourdis par la fatigue, les nuits passées,[3] les uniformes pleins[4] d'eau, ils se serrent les uns contre les autres pour se réchauffer, pour se soutenir. Il y en a qui dorment tout debout, appuyés au sac d'un voisin, et la lassitude, les privations se voient mieux sur ces visages détendus, abandonnés dans le sommeil. La pluie, la boue, pas de feu, pas de soupe, un ciel bas et noir, l'ennemi qu'on sent tout autour. C'est lugubre . . .

Qu'est-ce qu'on fait là? Qu'est-ce qui se passe?

Les canons, la gueule tournée vers le bois, ont l'air de guetter quelque chose. Les mitrailleuses embusquées regardent fixement l'horizon. Tout semble prêt pour une

attaque. Pourquoi n'attaque-t-on pas? Qu'est-ce qu'on attend? . . .

On attend des ordres, et le quartier général n'en envoie pas.

Il n'est pas loin cependant le quartier général. C'est ce beau château Louis XIII[1] dont les briques rouges, lavées par la pluie, luisent à mi-côte entre les massifs. Vraie demeure princière, bien digne de porter le fanion d'un maréchal de France. Derrière un grand fossé et une rampe de pierre qui les séparent de la route, les pelouses montent tout droit jusqu'au perron, unies et vertes, bordées de vases fleuris. De l'autre côté, du côté intime de la maison, les charmilles font des trouées lumineuses, la pièce d'eau où nagent des cygnes s'étale comme un miroir, et sous le toit en pagode d'une immense volière, lançant des cris aigus dans le feuillage, des paons, des faisans dorés battent des ailes et font la roue. Quoique les maîtres soient partis, on ne sent pas là l'abandon, le grand lâchez-tout[2] de la guerre. L'oriflamme du chef de l'armée a préservé jusqu'aux moindres fleurettes des pelouses, et c'est quelque chose de saisissant de trouver, si près du champ de bataille, ce calme opulent qui vient de l'ordre des choses, de l'alignement correct des massifs, de la profondeur silencieuse des avenues.

La pluie, qui tasse là-bas de si vilaine boue sur les chemins et creuse des ornières si profondes, n'est plus ici qu'une ondée élégante, aristocratique, avivant la rougeur des briques, le vert des pelouses, lustrant les feuilles des orangers, les plumes blanches des cygnes. Tout reluit, tout est paisible. Vraiment, sans le drapeau qui flotte à la crête du toit, sans les deux soldats en faction devant la grille, jamais on ne se croirait au quartier général. Les chevaux

reposent dans les écuries. Çà et là on rencontre des brosseurs, des ordonnances en petite tenue flânant aux abords des cuisines, ou quelque jardinier en pantalon rouge promenant tranquillement son râteau dans le sable des grandes cours.

La salle à manger, dont les fenêtres donnent sur le perron, laisse voir une table à moitié desservie, des bouteilles débouchées, des verres ternis et vides, blafards sur la nappe froissée, toute une fin de repas,[1] les convives partis. Dans la pièce à côté, on entend des éclats de voix, des rires, des billes qui roulent, des verres qui se choquent. Le maréchal est en train de faire sa partie, et voilà pourquoi l'armée attend des ordres. Quand le maréchal a commencé sa partie, le ciel peut bien crouler, rien au monde ne saurait l'empêcher de la finir.

Le billard!

C'est sa faiblesse à ce grand homme de guerre. Il est là, sérieux comme à la bataille, en grande tenue, la poitrine couverte de plaques, l'œil brillant, les pommettes enflammées, dans l'animation du repas, du jeu, des grogs.[2] Ses aides de camp l'entourent, empressés, respectueux, se pâmant d'admiration à chacun de ses coups. Quand le maréchal fait un point, tous se précipitent vers la marque; quand le maréchal a soif, tous veulent lui préparer son grog. C'est un froissement d'épaulettes et de panaches, un cliquetis de croix et d'aiguillettes, et de voir tous ces jolis sourires, ces fines révérences de courtisans, tant de broderies et d'uniformes neufs, dans cette haute salle à boiseries de chêne, ouverte sur des parcs, sur des cours d'honneur, cela rappelle les automnes de Compiègne[3] et repose un peu des capotes souillées qui se morfondent là-bas au long des routes et font des groupes si sombres sous la pluie.

Le partenaire du maréchal est un petit capitaine d'état-major, sanglé,[1] frisé, ganté de clair, qui est de première force au billard[2] et capable de rouler[3] tous les maréchaux de la terre, mais il sait se tenir à une distance respectueuse de son chef, et s'applique à ne pas gagner, à ne pas perdre non plus trop facilement. C'est ce qu'on appelle un officier d'avenir . . .

Attention, jeune homme, tenons-nous bien.[4] Le maréchal en a quinze, et vous dix. Il s'agit de mener la partie jusqu'au bout comme cela, et vous aurez plus fait pour votre avancement que si vous étiez dehors avec les autres, sous ces torrents d'eau qui noient l'horizon, à salir votre bel uniforme, à ternir l'or de vos aiguillettes, attendant des ordres qui ne viennent pas.

C'est une partie vraiment intéressante. Les billes courent, se frôlent, croisent leurs couleurs.[5] Les bandes rendent bien, le tapis s'échauffe . . . Soudain la flamme d'un coup de canon passe dans le ciel. Un bruit sourd fait trembler les vitres. Tout le monde tressaille; on se regarde avec inquiétude. Seul le maréchal n'a rien vu, rien entendu: penché sur le billard, il est en train de combiner un magnifique effet de recul;[6] c'est son fort, à lui, les effets de recul! . . .

Mais voilà un nouvel éclair, puis un autre. Les coups de canon se succèdent, se précipitent. Les aides de camp courent aux fenêtres. Est-ce que les Prussiens attaqueraient?

«Eh bien, qu'ils attaquent! dit le maréchal en mettant du blanc[7] . . . A vous de jouer, capitaine.»

L'état-major frémit d'admiration. Turenne[8] endormi sur un affût n'est rien auprès de ce maréchal, si calme devant son billard au moment de l'action . . . Pendant ce temps le vacarme redouble. Aux secousses du canon se

mêlent les déchirements des mitrailleuses, les roulements des feux de peloton. Une buée rouge, noire sur les bords, monte au bout des pelouses. Tout le fond du parc est embrasé. Les paons, les faisans effarés clament dans la volière; les chevaux arabes, sentant la poudre, se cabrent au fond des écuries. Le quartier général commence à s'émouvoir. Dépêches sur dépêches. Les estafettes arrivent à bride abattue. On demande le maréchal.

Le maréchal est inabordable. Quand je vous disais[1] que rien ne pourrait l'empêcher d'achever sa partie.

«A vous de jouer, capitaine.»

Mais le capitaine a des distractions. Ce que c'est pourtant que d'être jeune![2] Le voilà qui perd la tête, oublie son jeu et fait coup sur coup deux séries, qui lui donnent presque partie gagnée.[3] Cette fois le maréchal devient furieux. La surprise, l'indignation éclatent sur son mâle visage. Juste à ce moment, un cheval lancé ventre à terre s'abat dans la cour. Un aide de camp couvert de boue force la consigne, franchit le perron d'un saut: «Maréchal! maréchal! . . .» Il faut voir comme il est reçu . . . Tout bouffant de colère et rouge comme un coq,[4] le maréchal paraît à la fenêtre, sa queue de billard à la main:

«Qu'est-ce qu'il y a? . . . Qu'est-ce que c'est? . . . Il n'y a donc pas de factionnaire par ici?

— Mais, maréchal . . .

— C'est bon . . . Tout à l'heure[5] . . . Qu'on attende mes ordres, nom d . . . D . . .!»[6]

Et la fenêtre se referme avec violence.

Qu'on attende ses ordres!

C'est bien ce qu'ils font, les pauvres gens. Le vent leur chasse la pluie et la mitraille en pleine figure. Des bataillons entiers sont écrasés, pendant que d'autres restent

inutiles, l'arme au bras, sans pouvoir se rendre compte de leur inaction. Rien à faire. On attend des ordres . . . Par exemple,[1] comme on n'a pas besoin d'ordres pour mourir, les hommes tombent par centaines derrière les buissons, dans les fossés, en face du grand château silencieux. Même tombés, la mitraille les déchire encore, et par leurs blessures ouvertes coule sans bruit le sang généreux de la France . . . Là-haut, dans la salle de billard, cela chauffe[2] aussi terriblement: le maréchal a repris son avance; mais le petit capitaine se défend comme un lion . . .

Dix-sept! dix-huit! dix-neuf! . . .

A peine a-t-on le temps de marquer les points. Le bruit de la bataille se rapproche. Le maréchal ne joue plus que pour un. Déjà des obus arrivent dans le parc. En voilà un qui éclate au-dessus de la pièce d'eau. Le miroir[3] s'éraille: un cygne nage, épeuré, dans un tourbillon de plumes sanglantes. C'est le dernier coup . . .

Maintenant, un grand silence. Rien que la pluie qui tombe sur les charmilles, un roulement confus au bas du coteau, et, par les chemins détrempés, quelque chose comme le piétinement d'un troupeau qui se hâte . . . L'armée est en pleine déroute. Le maréchal a gagné sa partie.

L'ENFANT ESPION

Il s'appelait Stenne, le petit Stenne.

C'était un enfant de Paris, malingre et pâle, qui pouvait avoir dix ans, peut-être quinze; avec ces moucherons-là,[4] on ne sait jamais. Sa mère était morte; son père, ancien soldat de marine, gardait un square[5] dans le quartier du Temple. Les babies, les bonnes, les vieilles dames à

pliants,[1] les mères pauvres, tout le Paris trotte-menu[2] qui vient se mettre à l'abri des voitures dans ces parterres bordés de trottoirs, connaissaient le père Stenne et l'adoraient. On savait que, sous cette rude moustache, effroi des chiens et des traîneurs de bancs, se cachait un bon sourire attendri, presque maternel, et que, pour voir ce sourire, on n'avait qu'à dire au bonhomme:

«Comment va votre petit garçon? . . .»

Il l'aimait tant son garçon, le père Stenne! Il était si heureux, le soir, après la classe,[3] quand le petit venait le prendre et qu'ils faisaient tous deux le tour des allées, s'arrêtant à chaque banc pour saluer les habitués, répondre à leurs bonnes manières.[4]

Avec le siège[5] malheureusement tout changea. Le square du père Stenne fut fermé, on y mit du pétrole, et le pauvre homme, obligé à une surveillance incessante, passait sa vie dans les massifs déserts et bouleversés, seul, sans fumer, n'ayant plus son garçon que le soir, bien tard, à la maison. Aussi il fallait voir sa moustache, quand il parlait des Prussiens . . . Le petit Stenne, lui, ne se plaignait pas trop de cette nouvelle vie.

Un siège! C'est si amusant pour les gamins. Plus d'école! plus de mutuelle![6] Des vacances tout le temps et la rue comme un champ de foire . . .

L'enfant restait dehors jusqu'au soir, à courir. Il accompagnait les bataillons du quartier qui allaient au rempart, choisissant de préférence ceux qui avaient une bonne musique;[7] et là-dessus petit Stenne était très ferré. Il vous disait fort bien que celle du 96e ne valait pas grand'chose,[8] mais qu'au 55e ils en avaient une excellente. D'autres fois, il regardait les mobiles faire l'exercice; puis il y avait les queues[9] . . .

Son panier sous le bras, il se mêlait à ces longues files qui se formaient dans l'ombre des matins d'hiver sans gaz,[1] à la grille des bouchers, des boulangers. Là, les pieds dans l'eau, on faisait des connaissances, on causait politique, et comme fils de M. Stenne, chacun lui demandait son avis. Mais le plus amusant de tout, c'était encore les parties de bouchon,[2] ce fameux jeu de *galoche*[3] que les mobiles bretons avaient mis à la mode pendant le siège. Quand le petit Stenne n'était pas au rempart ni aux boulangeries, vous étiez sûr de le trouver à la partie de *galoche* de la place du Château-d'Eau.[4] Lui ne jouait pas, bien entendu; il faut trop d'argent. Il se contentait de regarder les joueurs avec des yeux![5]

Un surtout, un grand[6] en cotte bleue, qui ne misait que des pièces de cent sous,[7] excitait son admiration. Quand il courait, celui-là, on entendait les écus sonner au fond de sa cotte . . .

Un jour, en ramassant une pièce qui avait roulé jusque sous les pieds du petit Stenne, le grand lui dit à voix basse: «Ça te fait loucher,[8] hein? . . . Eh bien, si tu veux, je te dirai où on en trouve.»

La partie finie, il l'emmena dans un coin de la place et lui proposa de venir avec lui vendre des journaux aux Prussiens, on avait 30 francs par voyage. D'abord Stenne refusa, très indigné; et du coup,[9] il resta trois jours sans retourner à la partie. Trois jours terribles. Il ne mangeait plus, il ne dormait plus. La nuit, il voyait des tas de galoches dressées au pied de son lit, et des pièces de cent sous qui filaient à plat,[10] toutes luisantes. La tentation était trop forte. Le quatrième jour, il retourna au Château-d'Eau, revit le grand, se laissa séduire . . .

Ils partirent par un matin de neige, un sac de toile sur l'épaule, des journaux cachés sous leurs blouses. Quand ils arrivèrent à la porte de Flandres,[1] il faisait à peine jour. Le grand prit Stenne par la main, et, s'approchant du factionnaire — un brave sédentaire[2] qui avait le nez rouge et l'air bon — il lui dit d'une voix de pauvre:[3]

« Laissez-nous passer, mon bon monsieur . . . Notre mère est malade, papa est mort. Nous allons voir avec mon petit frère à ramasser des pommes de terre dans le champ. »

Il pleurait. Stenne, tout honteux, baissait la tête. Le factionnaire les regarda un moment, jeta un coup d'œil sur la route déserte et blanche.

« Passez vite, » leur dit-il en s'écartant; et les voilà sur le chemin d'Aubervilliers.[4] C'est le grand qui riait![5]

Confusément, comme dans un rêve, le petit Stenne voyait des usines transformées en casernes, des barricades désertes, de longues cheminées qui trouaient le brouillard et montaient dans le ciel, vides, ébréchées. De loin en loin, une sentinelle, des officiers encapuchonnés qui regardaient là-bas avec des lorgnettes, et de petites tentes trempées de neige fondue devant des feux qui mouraient. Le grand connaissait les chemins, prenait à travers champ pour éviter les postes. Pourtant ils arrivèrent, sans pouvoir y échapper, à une grand'garde de francs-tireurs. Les francs-tireurs étaient là avec leurs petits cabans, accroupis au fond d'une fosse pleine d'eau, tout le long du chemin de fer de Soissons.[6] Cette fois le grand eut beau recommencer son histoire, on ne voulut pas les laisser passer. Alors, pendant qu'il se lamentait, de la maison du garde-barrière[7] sortit sur la voie un vieux sergent, tout blanc, tout ridé, qui ressemblait au père Stenne:

« Allons! mioches, ne pleurons plus! dit-il aux enfants,

on vous y laissera aller, à vos pommes de terre; mais, avant, entrez vous chauffer un peu . . . Il a l'air gelé ce gamin-là!»

Hélas! Ce n'était pas de froid qu'il tremblait le petit Stenne, c'était de peur, c'était de honte . . . Dans le poste, ils trouvèrent quelques soldats blottis autour d'un feu maigre, un vrai feu de veuve, à la flamme duquel ils faisaient dégeler du biscuit au bout de leurs baïonnettes. On se serra pour faire place aux enfants. On leur donna la goutte, un peu de café. Pendant qu'ils buvaient, un officier vint sur la porte, appela le sergent, lui parla tout bas et s'en alla bien vite.

«Garçons! dit le sergent en rentrant radieux . . . *y aura du tabac*[1] cette nuit . . . On a surpris le mot des Prussiens . . . Je crois que cette fois nous allons le leur reprendre, ce sacré Bourget!»[2]

Il y eut une explosion de bravos et de rires. On dansait, on chantait, on astiquait les sabres-baïonnettes; et, profitant de ce tumulte, les enfants disparurent.

Passé la tranchée, il n'y avait plus que la plaine, et au fond un long mur blanc troué de meurtrières. C'est vers ce mur qu'ils se dirigèrent, s'arrêtant à chaque pas pour faire semblant de ramasser des pommes de terre.

«Rentrons . . . N'y allons pas,» disait tout le temps le petit Stenne.

L'autre levait les épaules et avançait toujours. Soudain ils entendirent le trictrac d'un fusil qu'on armait.

«Couche-toi!» fit le grand, en se jetant par terre.

Une fois couché, il siffla. Un autre sifflet répondit sur la neige. Ils s'avancèrent en rampant . . . Devant le mur, au ras du sol, parurent deux moustaches jaunes sous un béret crasseux. Le grand sauta dans la tranchée, à côté du Prussien:

« C'est mon frère, » dit-il en montrant son compagnon.

Il était si petit, ce Stenne, qu'en le voyant le Prussien se mit à rire et fut obligé de le prendre dans ses bras pour le hisser jusqu'à la brèche.

De l'autre côté du mur, c'étaient de grands remblais de terres, des arbres couchés, des trous noirs dans la neige, et dans chaque trou le même béret crasseux, les mêmes moustaches jaunes qui riaient en voyant passer les enfants.

Dans un coin, une maison de jardinier casematée de troncs d'arbres. Le bas était plein de soldats qui jouaient aux cartes, faisaient la soupe sur un grand feu clair. Cela sentait bon les choux, le lard; quelle différence avec le bivouac des francs-tireurs! En haut, les officiers. On les entendait jouer du piano, déboucher du vin de Champagne. Quand les Parisiens entrèrent, un hurrah de joie les accueillit. Ils donnèrent leurs journaux; puis on leur versa à boire et on les fit causer. Tous ces officiers avaient l'air fier et méchant; mais le grand les amusait avec sa verve faubourienne,[1] son vocabulaire de voyou. Ils riaient, répétaient ses mots après lui, se roulaient avec délice dans cette boue de Paris qu'on leur apportait.

Le petit Stenne aurait bien voulu parler, lui aussi, prouver qu'il n'était pas une bête; mais quelques chose le gênait. En face de lui se tenait à part un Prussien plus âgé, plus sérieux que les autres, qui lisait, ou plutôt faisait semblant, car ses yeux ne le quittaient pas. Il y avait dans ce regard de la tendresse et des reproches, comme si cet homme avait eu au pays un enfant du même âge que Stenne, et qu'il se fût dit: « J'aimerais mieux mourir que de voir mon fils faire un métier pareil . . . »

A partir de ce moment, Stenne sentit comme une main qui se posait sur son cœur et l'empêchait de battre.

Pour échapper à cette angoisse, il se mit à boire. Bientôt tout tourna autour de lui. Il entendait vaguement, au milieu de gros rires, son camarade qui se moquait des gardes nationaux, de leur façon de faire l'exercice, imitait une prise d'armes au Marais,[1] une alerte de nuit sur les remparts. Ensuite le grand baissa la voix, les officiers se rapprochèrent et les figures devinrent graves. Le misérable était en train de les prévenir de l'attaque des francs-tireurs . . .

Pour le coup, le petit Stenne se leva furieux, dégrisé: «Pas cela, grand[2] . . . Je ne veux pas.»

Mais l'autre ne fit que rire et continua. Avant qu'il eût fini, tous les officiers étaient debout. Un d'eux montra la porte aux enfants:

«F . . . le camp!»[3] leur dit-il.

Et ils se mirent à causer entre eux, très vite, en allemand. Le grand sortit, fier comme un doge, en faisant sonner son argent. Stenne le suivit, la tête basse; et lorsqu'il passa près du Prussien dont le regard l'avait tant gêné, il entendit une voix triste qui disait: «*Bas chôli, ça . . . Bas chôli.*»[4]

Les larmes lui en vinrent aux yeux.

Une fois dans la plaine, les enfants se mirent à courir et rentrèrent rapidement. Leur sac était plein de pommes de terre que leur avaient données les Prussiens; avec cela ils passèrent sans encombre à la tranchée des francs-tireurs. On s'y préparait pour l'attaque de la nuit. Des troupes arrivaient silencieuses, se massant derrière les murs. Le vieux sergent était là, occupé à placer ses hommes, l'air si heureux. Quand les enfants passèrent, il les reconnut et leur envoya un bon sourire . . .

Oh! que ce sourire fit mal au petit Stenne! un moment il eut envie de crier:

«N'allez pas là-bas . . . nous vous avons trahis.»

Mais l'autre lui avait dit: «Si tu parles, nous serons fusillés,» et la peur le retint . . .

A la Courneuve,[1] ils entrèrent dans une maison abandonnée pour partager l'argent. La vérité m'oblige à dire que le partage fut fait honnêtement, et que d'entendre sonner ces beaux écus sous sa blouse, de penser aux parties de *galoche* qu'il avait là en perspective, le petit Stenne ne trouvait plus son crime aussi affreux.

Mais, lorsqu'il fut seul, le malheureux enfant! Lorsque après les portes le grand l'eut quitté, alors ses poches commencèrent à devenir bien lourdes, et la main qui lui serrait le cœur le serra plus fort que jamais. Paris ne lui semblait plus le même. Les gens qui passaient le regardaient sévèrement, comme s'ils avaient su d'où il venait. Le mot espion, il l'entendait dans le bruit des roues, dans le battement des tambours qui s'exerçaient le long du canal.[2] Enfin il arriva chez lui, et, tout heureux de voir que son père n'était pas encore rentré, il monta vite dans leur chambre cacher sous son oreiller ces écus qui lui pesaient tant.

Jamais le père Stenne n'avait été si bon, si joyeux qu'en rentrant ce soir-là. On venait de recevoir des nouvelles de province: les affaires du pays allaient mieux. Tout en mangeant, l'ancien soldat regardait son fusil pendu à la muraille, et il disait à l'enfant avec son bon rire:

«Hein, garçon, comme tu irais[3] aux Prussiens, si tu étais grand!»

Vers huit heures, on entendit le canon.

«C'est Aubervilliers[4] . . . On se bat au Bourget,» fit le bonhomme, qui connaissait tous ses forts.[5] Le petit Stenne devint pâle, et, prétextant une grande fatigue, il alla se coucher, mais il ne dormit pas. Le canon tonnait toujours. Il se représentait les francs-tireurs arrivant de

nuit pour surprendre les Prussiens et tombant eux-mêmes dans une embuscade. Il se rappelait le sergent qui lui avait souri, le voyait étendu là-bas dans la neige, et combien d'autres avec lui! . . . Le prix de tout ce sang se cachait là sous son oreiller, et c'était lui, le fils de M. Stenne, d'un soldat . . . Les larmes l'étouffaient. Dans la pièce à côté, il entendait son père marcher, ouvrir la fenêtre. En bas, sur la place, le rappel sonnait, un bataillon de mobiles se numérotait[1] pour partir. Décidément, c'était une vraie bataille. Le malheureux ne put retenir un sanglot.

«Qu'as-tu donc?» dit le père Stenne en entrant.

L'enfant n'y tint plus, sauta de son lit et vint se jeter aux pieds de son père. Au mouvement qu'il fit, les écus roulèrent par terre.

«Qu'est-ce que cela? Tu as volé?» dit le vieux en tremblant.

Alors, tout d'une haleine, le petit Stenne raconta qu'il était allé chez les Prussiens et ce qu'il y avait fait. A mesure qu'il parlait, il se sentait le cœur plus libre, cela le soulageait de s'accuser . . . Le père Stenne écoutait, avec une figure terrible. Quand ce fut fini, il cacha sa tête dans ses mains et pleura.

«Père, père . . .» voulut dire l'enfant.

Le vieux le repoussa sans répondre, et ramassa l'argent.

«C'est tout?» demanda-t-il.

Le petit Stenne fit signe que c'était tout. Le vieux décrocha son fusil, sa cartouchière, et mettant l'argent dans sa poche.

«C'est bon,[2] dit-il, je vais le leur rendre.»

Et, sans ajouter un mot, sans seulement retourner la tête, il descendit se mêler aux mobiles qui partaient dans la nuit. On ne l'a jamais revu depuis.

LE MAUVAIS ZOUAVE

Le grand forgeron Lory de Sainte-Marie-aux-Mines[1] n'était pas content ce soir-là.

D'habitude, sitôt la forge éteinte, le soleil couché, il s'asseyait sur un banc devant sa porte pour savourer cette bonne lassitude que donne le poids du travail et de la chaude journée, et avant de renvoyer les apprentis il buvait avec eux quelques longs coups de bière fraîche en regardant la sortie[2] des fabriques. Mais, ce soir-là, le bonhomme resta dans sa forge jusqu'au moment de se mettre à table; et encore y vint-il comme à regret. La vieille Lory pensait en regardant son homme:

«Qu'est-ce qu'il lui arrive? . . . Il a peut-être reçu du régiment quelque mauvaise nouvelle qu'il ne veut pas me dire? . . . L'aîné est peut-être malade . . .»

Mais elle n'osait rien demander et s'occupait seulement à faire taire trois petits blondins couleur d'épis brûlés, qui riaient autour de la nappe en croquant une bonne salade de radis noirs à la crème.

A la fin, le forgeron repoussa son assiette en colère:

«Ah! les gueux! ah! les canailles! . . .

— «A qui en as-tu, voyons,[3] Lory?»

Il éclata:

«J'en ai, dit-il, à cinq ou six drôles qu'on voit rouler depuis ce matin dans la ville en costume de soldats français, bras dessus bras dessous avec les Bavarois . . . C'est encore de ceux-là qui ont . . . comment disent-ils ça? . . . opté pour la nationalité de Prusse . . . Et dire que tous les jours nous en voyons revenir de ces faux Alsaciens! . . . Qu'est-ce qu'on leur a donc fait boire?»

La mère essaya de les défendre:

«Que veux-tu, mon pauvre homme, ce n'est pas tout à fait leur faute à ces enfants . . . C'est si loin cette Algérie[1] d'Afrique où on les envoie! . . . Ils ont le mal du pays[2] là-bas; et la tentation est bien forte pour eux de revenir, de n'être plus soldats.»

Lory donna un grand coup de poing sur la table:

«Tais-toi, la mère![3] . . . vous autres,[4] femmes, vous n'y entendez rien. A force de vivre toujours avec les enfants et rien que pour eux, vous rapetissez tout à la taille de vos marmots . . . Eh bien, moi, je te dis que ces hommes-là sont des gueux, des renégats, les derniers[5] des lâches, et que si par malheur notre Christian était capable d'une infamie pareille, aussi vrai que je m'appelle Georges Lory et que j'ai servi sept ans aux chasseurs de France,[6] je lui passerais mon sabre à travers le corps.»

Et terrible, à demi levé, le forgeron montrait sa longue latte de chasseur pendue à la muraille au-dessous du portrait de son fils, un portrait de zouave fait là-bas en Afrique; mais de voir cette honnête figure d'Alsacien, toute noire et hâlée de soleil, dans ces blancheurs, ces effacements que font les couleurs vives[7] à la grande lumière, cela le calma subitement, et il se mit à rire:

«Je suis bien bon de me monter la tête[8] . . . Comme si notre Christian pouvait songer à devenir Prussien, lui qui en a tant descendu[9] pendant la guerre! . . .»

Remis en belle humeur par cette idée, le bonhomme acheva de dîner gaiement et s'en alla sitôt après vider une couple de chopes à la *Ville de Strasbourg*.[10]

Maintenant la vieille Lory est seule. Après avoir couché ses trois petits blondins qu'on entend gazouiller dans la chambre à côté, comme un nid qui s'endort, elle prend son ouvrage et se met à repriser devant la porte, du côté des

jardins. De temps en temps elle soupire et pense en elle-même:

«Oui, je veux bien.[1] Ce sont des lâches, des renégats . . . mais c'est égal! Leurs mères sont bien heureuses de les ravoir.»

Elle se rappelle le temps où le sien, avant de partir pour l'armée, était là à cette même heure du jour, en train de soigner le petit jardin. Elle regarde le puits où il venait remplir ses arrosoirs, en blouse, les cheveux longs, ses beaux cheveux qu'on lui a coupés en entrant aux zouaves . . .

Soudain elle tressaille. La petite porte du fond, celle qui donne sur les champs, s'est ouverte. Les chiens n'ont pas aboyé; pourtant celui qui vient d'entrer longe les murs comme un voleur, se glisse entre les ruches . . .

— Bonjour, maman!

Son Christian est debout devant elle, tout débraillé dans son uniforme, honteux, troublé, la langue épaisse.[2] Le misérable est revenu au pays avec les autres, et, depuis une heure, il rôde autour de la maison, attendant le départ du père pour entrer. Elle voudrait le gronder, mais elle n'en a pas le courage. Il y a si longtemps qu'elle ne l'a vu, embrassé! Puis il lui donne de si bonnes raisons, qu'il s'ennuyait du pays,[3] de la forge, de vivre toujours loin d'eux, avec ça la discipline devenue plus dure, et les camarades qui l'appelaient «Prussien» à cause de son accent d'Alsace. Tout ce qu'il dit, elle le croit. Elle n'a qu'à le regarder pour le croire. Toujours causant, ils sont entrés dans la salle basse. Les petits réveillés accourent pieds nus, en chemise, pour embrasser le grand frère. On veut le faire manger, mais il n'a pas faim. Seulement il a soif, toujours soif, et il boit de grands coups d'eau par-dessus

toutes les tournées[1] de bière et de vin blanc qu'il s'est payées depuis le matin au cabaret.

Mais quelqu'un marche dans la cour. C'est le forgeron qui rentre.

— « Christian, voilà ton père. Vite, cache-toi que j'aie le temps de lui parler, de lui expliquer . . . » et elle le pousse derrière le grand poêle en faïence, puis se remet à coudre, les mains tremblantes. Par malheur, la chechia du zouave est restée sur la table, et c'est là première chose que Lory voit en entrant. La pâleur de la mère, son embarras . . . Il comprend tout.

— « Christian est ici! . . . » dit-il d'une voix terrible, et, décrochant son sabre avec un geste fou, il se précipite vers le poêle où le zouave est blotti, blême, dégrisé, s'appuyant au mur, de peur de tomber.

La mère se jette entre eux:

« Lory, Lory, ne le tue pas . . . C'est moi qui lui ai écrit de revenir, que tu avais besoin de lui à la forge . . . »

Elle se cramponne à son bras, se traîne, sanglote. Dans la nuit de leur chambre, les enfants crient d'entendre ces voix pleines de colère et de larmes, si changées qu'ils ne les reconnaissent plus . . . Le forgeron s'arrête, et regardant sa femme:

« Ah! c'est toi qui l'as fait revenir . . . Alors, c'est bon,[2] qu'il aille se coucher. Je verrai demain ce que j'ai à faire. »

Le lendemain Christian, en s'éveillant d'un lourd sommeil plein de cauchemars et de terreurs sans cause, s'est retrouvé dans sa chambre d'enfant. A travers les petites vitres encadrées de plomb, traversées de houblon fleuri, le soleil est déjà chaud et haut. En bas, les marteaux sonnent sur l'enclume . . . La mère est à son chevet; elle ne l'a pas quitté de la nuit, tant la colère de son homme lui faisait

peur. Le vieux non plus ne s'est pas couché. Jusqu'au matin il a marché dans la maison, pleurant, soupirant, ouvrant et fermant des armoires, et à présent voilà qu'il entre dans la chambre de son fils, gravement, habillé comme pour un voyage, avec de hautes guêtres, le large chapeau et le bâton de montagne solide et ferré au bout. Il s'avance droit au lit: «Allons, haut! . . . lève-toi.»

Le garçon un peu confus veut prendre ses effets de zouave.

— «Non pas ça . . .» dit le père sévèrement.

Et la mère toute craintive: «Mais, mon ami,[1] il n'en a pas d'autres.»

— Donne-lui les miens . . . Moi je n'en ai plus besoin.

Pendant que l'enfant s'habille, Lory plie soigneusement l'uniforme, la petite veste, les grandes braies rouges, et, le paquet fait, il se passe autour du cou l'étui de fer-blanc où tient la feuille de route . . .

«Maintenant descendons,» dit-il ensuite, et tous trois descendent à la forge sans se parler . . . Le soufflet ronfle; tout le monde est au travail. En revoyant ce hangar grand ouvert, auquel il pensait tant là-bas, le zouave se rappelle son enfance et comme il a joué là longtemps entre la chaleur de la route et les étincelles de la forge toutes brillantes dans le poussier noir. Il lui prend un accès de tendresse, un grand désir d'avoir le pardon de son père; mais en levant les yeux il rencontre toujours un regard inexorable.

Enfin le forgeron se décide à parler:

«Garçon, dit-il, voilà l'enclume, les outils . . . tout cela est à toi . . . Et tout cela aussi!» ajoute-t-il en lui montrant le petit jardin qui s'ouvre là-bas au fond plein de soleil et d'abeilles, dans le cadre enfumé de la porte . . . «Les

ruches, la vigne, la maison, tout t'appartient . . . Puisque tu as sacrifié ton honneur à ces choses, c'est bien le moins[1] que tu les gardes . . . Te voilà maître ici . . . Moi, je pars . . . Tu dois cinq ans[2] à la France, je vais les payer pour toi.»

— Lory, Lory, où vas-tu? crie la pauvre vieille.

— Père . . . supplie l'enfant . . . Mais le forgeron est déjà parti, marchant à grands pas, sans se retourner . . .

A Sidi-bel-Abbès,[3] au dépôt du 3e zouaves, il y a depuis quelques jours un engagé volontaire de cinquante-cinq ans.

LE SECRET DE MAÎTRE CORNILLE

Francet Mamaï, un vieux joueur de fifre, qui vient de temps en temps faire la veillée chez moi, en buvant du vin cuit,[4] m'a raconté l'autre soir un petit drame de village dont mon moulin a été témoin il y a quelque vingt ans. Le récit du bonhomme m'a touché, et je vais essayer de vous le redire tel que je l'ai entendu.

Imaginez-vous pour un moment, chers lecteurs, que vous êtes assis devant un pot de vin tout parfumé, et que c'est un vieux joueur de fifre qui vous parle.

Notre pays,[5] mon bon monsieur, n'a pas toujours été un endroit mort comme il est aujourd'hui. Autre temps[6] il s'y faisait un grand commerce de meunerie, et, dix lieues à la ronde, les gens des *mas*[7] nous apportaient leur blé à moudre . . . Tout autour du village, les collines étaient couvertes de moulins à vent. De droite et de gauche on ne voyait que des ailes qui viraient au mistral[8] par-dessus les

pins, des ribambelles de petits ânes chargés de sacs, montant et dévalant le long des chemins; et toute la semaine c'était plaisir d'entendre sur la hauteur le bruit des fouets, le craquement de la toile et le *Dia hue!*[1] des aides-meuniers . . . Le dimanche nous allions aux moulins, par bandes. Là-haut, les meuniers payaient le muscat.[2] Les meunières étaient belles comme des reines, avec leurs fichus de dentelles et leurs croix d'or. Moi, j'apportais mon fifre, et jusqu'à la noire nuit on dansait des farandoles.[3] Ces moulins-là, voyez-vous, faisaient la joie et la richesse de notre pays.

Malheureusement, des Français[4] de Paris eurent l'idée d'établir une minoterie à vapeur, sur la route de Tarascon.[5] Tout beau, tout nouveau![6] Les gens prirent l'habitude d'envoyer leurs blés aux minotiers, et les pauvres moulins à vent restèrent sans ouvrage. Pendant quelque temps ils essayèrent de lutter, mais la vapeur fut la plus forte, et l'un après l'autre, *pécaïre!*[7] ils furent tous obligés de fermer . . . On ne vit plus venir les petits ânes . . . Les belles meunières vendirent leurs croix d'or . . . Plus de muscat! plus de farandole! . . . Le mistral avait beau souffler, les ailes restaient immobiles . . . Puis, un beau jour, la commune fit jeter toutes ces masures à bas, et l'on sema à leur place de la vigne et des oliviers.

Pourtant, au milieu de la débâcle, un moulin avait tenu bon et continuait de virer courageusement sur sa butte, à la barbe des minotiers. C'était le moulin de maître Cornille, celui-là même où nous sommes en train de faire la veillée en ce moment.

Maître Cornille était un vieux meunier, vivant depuis soixante ans dans la farine et enragé pour son état. L'in-

stallation des minoteries l'avait rendu comme fou. Pendant huit jours,[1] on le vit courir par le village, ameutant le monde autour de lui et criant de toutes ses forces qu'on voulait empoisonner la Provence avec la farine des minotiers. « N'allez pas là-bas, disait-il; ces brigands-là, pour faire le pain,. se servent de la vapeur, qui est une invention du diable, tandis que moi je travaille avec le mistral et la tramontane,[2] qui sont la respiration du bon Dieu . . . » Et il trouvait comme cela une foule de belles paroles à la louange des moulins à vent, mais personne ne les écoutait.

Alors, de mâle rage,[3] le vieux s'enferma dans son moulin et vécut tout seul comme une bête farouche. Il ne voulut pas même garder près de lui sa petite-fille Vivette, une enfant de quinze ans, qui, depuis la mort de ses parents, n'avait plus que son *grand*[4] au monde. La pauvre petite fut obligée de gagner sa vie et de se louer un peu partout dans les *mas*, pour la moisson, les magnans[5] ou les olivades.[6] Et pourtant son grand-père avait l'air de bien l'aimer, cette enfant-là. Il lui arrivait souvent de faire ses[7] quatre lieues à pied par le grand soleil pour aller la voir au *mas* où elle travaillait, et quand il était près d'elle, il passait des heures entières à la regarder en pleurant . . .

Dans le pays on pensait que le vieux meunier, en renvoyant Vivette avait agi par avarice; et cela ne lui faisait pas honneur de laisser sa petite-fille ainsi traîner d'une ferme à l'autre, exposée aux brutalités des *baïles*[8] et à toutes les misères des jeunesses en condition.[9] On trouvait très mal aussi qu'un homme du renom de maître Cornille, et qui, jusque-là, s'était respecté, s'en allât maintenant par les rues comme un vrai bohémien, pieds nus, le bonnet troué, la taillole[10] en lambeaux . . . Le fait est que le dimanche, lorsque nous le voyions entrer à la messe, nous

avions honte pour lui, nous autres[1] les vieux; et Cornille le sentait si bien qu'il n'osait plus venir s'asseoir sur le banc d'œuvre. Toujours il restait au fond de l'église, près du bénitier, avec les pauvres.

Dans la vie de maître Cornille il y avait quelque chose qui n'était pas clair. Depuis longtemps personne, au village, ne lui portait plus de blé, et pourtant les ailes de son moulin allaient toujours leur train[2] comme devant . . . Le soir, on rencontrait par les chemins le vieux meunier poussant devant lui son âne chargé de gros sacs de farine.

— Bonnes vêpres,[3] maître Cornille! lui criaient les paysans; ça va donc toujours, la meunerie.

— Toujours, mes enfants, répondait le vieux d'un air gaillard. Dieu merci, ce n'est pas l'ouvrage qui nous manque.

Alors, si on lui demandait d'où diable pouvait venir tant d'ouvrage, il se mettait un doigt sur les lèvres et répondait gravement: «Motus! je travaille pour l'exportation . . .» Jamais on n'en put tirer davantage.

Quant à mettre le nez[4] dans son moulin, il n'y fallait pas songer. La petite Vivette elle-même n'y entrait pas . . .

Lorsqu'on passait devant, on voyait la porte toujours fermée, les grosses ailes toujours en mouvement, le vieil âne broutant le gazon de la plate-forme,[5] et un grand chat maigre qui prenait le soleil[6] sur le rebord de la fenêtre et vous regardait d'un air méchant.

Tout cela sentait le mystère et faisait beaucoup jaser le monde. Chacun expliquait à sa façon le secret de maître Cornille, mais le bruit général était qu'il y avait dans ce moulin-là encore plus de sacs d'écus que de sacs de farine.

A la longue pourtant tout se découvrit; voici comment: En faisant danser la jeunesse avec mon fifre, je m'aperçus

un beau jour que l'aîné de mes garçons et la petite Vivette s'étaient rendus amoureux l'un de l'autre. Au fond je n'en fus pas fâché, parce qu'après tout le nom de Cornille était en honneur chez nous, et puis ce joli petit passereau de Vivette m'aurait fait plaisir à voir trotter dans ma maison. Seulement, je voulus régler l'affaire tout de suite, et je montai jusqu'au moulin pour en toucher deux mots au grand-père . . . Ah! le vieux sorcier! il faut voir de quelle manière il me reçut! Impossible de lui faire ouvrir sa porte. Je lui expliquai mes raisons tant bien que mal,[1] à travers le trou de la serrure; et tout le temps que je parlais, il y avait ce coquin de chat maigre qui soufflait comme un diable au-dessus de ma tête.

Le vieux ne me donna pas le temps de finir, et me cria fort malhonnêtement de retourner à ma flûte; que, si j'étais pressé de marier mon garçon, je pouvais bien aller chercher des filles à la minoterie . . . Pensez que[2] le sang me montait d'entendre ces mauvaises paroles; mais j'eus tout de même assez de sagesse pour me contenir, et, laissant ce vieux fou à sa meule, je revins annoncer aux enfants ma déconvenue . . . Ces pauvres agneaux ne pouvaient pas y croire; ils me demandèrent comme une grâce de monter tous deux ensemble au moulin, pour parler au grand-père . . . Je n'eus pas le courage de refuser, et prrrt![3] voilà mes amoureux partis.

Tout juste comme ils arrivaient là-haut, maître Cornille venait de sortir. La porte était fermée à double tour;[4] mais le vieux bonhomme, en partant, avait laissé son échelle dehors, et tout de suite l'idée vint aux enfants d'entrer par la fenêtre, voir un peu ce qu'il y avait dans ce fameux moulin . . .

Chose singulière! la chambre de la meule était vide . . .

Pas un sac, pas un grain de blé; pas la moindre farine aux murs ni sur les toiles d'araignée . . . On ne sentait pas même cette bonne odeur chaude de froment écrasé qui embaume dans les moulins . . . L'arbre de couche était couvert de poussière, et le grand chat maigre dormait dessus:

La pièce du bas avait le même air de misère et d'abandon: — un mauvais lit, quelques guenilles, un morceau de pain sur une marche d'escalier, et puis dans un coin trois ou quatre sacs crevés d'où coulaient des gravats et de la terre blanche.

C'était là le secret de maître Cornille! C'était ce plâtras qu'il promenait le soir par les routes, pour sauver l'honneur du moulin et faire croire qu'on y faisait de la farine . . . Pauvre moulin! Pauvre Cornille! Depuis longtemps les minotiers leur avaient enlevé leur dernière pratique. Les ailes viraient toujours, mais la meule tournait à vide.

Les enfants revinrent tout en larmes, me conter ce qu'ils avaient vu. J'eus le cœur crevé de les entendre . . . Sans perdre une minute, je courus chez les voisins, je leur dis la chose en deux mots, et nous convînmes qu'il fallait, sur l'heure, porter au moulin Cornille tout ce qu'il y avait de froment dans les maisons . . . Sitôt dit, sitôt fait.[1] Tout le village se met en route, et nous arrivons là-haut avec une procession d'ânes chargés de blé, — du vrai blé, celui-là!

Le moulin était grand ouvert . . . Devant la porte, maître Cornille, assis sur un sac de plâtre, pleurait, la tête dans ses mains. Il venait de s'apercevoir, en rentrant, que pendant son absence on avait pénétré chez lui et surpris son triste secret.

— Pauvre de moi![1] disait-il. Maintenant, je n'ai plus qu'à mourir . . . Le moulin est déshonoré.

Et il sanglotait à fendre l'âme, appelant son moulin par toutes sortes de noms, lui parlant comme à une personne véritable.

A ce moment, les ânes arrivent sur la plate-forme, et nous nous mettons tous à crier bien fort comme au beau temps des meuniers:

— Ohé! du moulin! . . . Ohé! maître Cornille!

Et voilà les sacs qui s'entassent devant la porte et le beau grain roux qui se répand par terre, de tous côtés . . .

Maître Cornille ouvrait de grands yeux. Il avait pris du blé dans le creux de sa vieille main et il disait, riant et pleurant à la fois:

— C'est du blé! . . . Seigneur Dieu! . . . Du bon blé! . . . Laissez-moi, que je le regarde.

Puis, se tournant vers nous:

— Ah! je savais bien que vous me reviendriez . . . Tous ces minotiers sont des voleurs.

Nous voulions l'emporter en triomphe au village:

— Non, non, mes enfants; il faut avant tout que j'aille donner à manger à mon moulin . . . Pensez donc![2] il y a si longtemps qu'il ne s'est rien mis sous la dent![3]

Et nous avions tous des larmes dans les yeux de voir le pauvre vieux se démener de droite et de gauche, éventrant les sacs, surveillant la meule, tandis que le grain s'écrasait et que la fine poussière de froment s'envolait au plafond.

C'est une justice à nous rendre:[4] à partir de ce jour-là, jamais nous ne laissâmes le vieux meunier manquer d'ouvrage. Puis, un matin, maître Cornille mourut, et les ailes de notre dernier moulin cessèrent de virer, pour toujours cette fois . . . Cornille mort, personne ne prit sa suite.[5]

Que voulez-vous, monsieur! . . . tout a une fin en ce monde, et il faut croire que le temps des moulins à vent était passé comme celui des coches[1] sur le Rhône, des parlements et des jaquettes à grandes fleurs.

UN RÉVEILLON[2] DANS LE MARAIS

M. Majesté, fabricant d'eau de Seltz dans le Marais, vient de faire un petit réveillon chez des amis de la place Royale,[3] et regagne son logis en fredonnant . . . Deux heures sonnent à Saint-Paul. «Comme il est tard!» se dit le brave homme, et il se dépêche; mais le pavé glisse, les rues sont noires, et puis dans ce diable de vieux quartier, qui date du temps où les voitures étaient rares, il y a un tas de tournants, d'encoignures, de bornes devant les portes à l'usage des cavaliers. Tout cela empêche d'aller vite, surtout quand on a déjà les jambes un peu lourdes, et les yeux embrouillés par les toasts du réveillon . . . Enfin M. Majesté arrive chez lui. Il s'arrête devant un grand portail orné, où brille au clair de lune un écusson, doré de neuf, d'anciennes armoiries repeintes dont il a fait sa marque de fabrique:

HÔTEL CI-DEVANT DE NESMOND

MAJESTÉ JEUNE[4]

FABRICANT D'EAU DE SELTZ

Sur tous les siphons de la fabrique, sur les bordereaux, les têtes de lettres, s'étalent ainsi et resplendissent les vieilles armes des Nesmond.

Après le portail, c'est la cour, une large cour aérée et

claire, qui dans le jour en s'ouvrant fait de la lumière à toute la rue. Au fond de la cour, une grande bâtisse très ancienne, des murailles noires, brodées, ouvragées, des balcons de fer arrondis, des balcons de pierre à pilastres, d'immenses fenêtres très hautes, surmontées de frontons, de chapiteaux qui s'élèvent aux derniers étages comme autant de petits toits dans le toit, et enfin sur le faîte, au milieu des ardoises, les lucarnes des mansardes, rondes, coquettes, encadrées de guirlandes comme des miroirs. Avec cela un grand perron de pierre, rongé et verdi par la pluie, une vigne maigre qui s'accroche aux murs, aussi noire, aussi tordue que la corde qui se balance là-haut à la poulie du grenier, je ne sais quel grand air de vétusté et de tristesse . . . C'est l'ancien hôtel de Nesmond.

En plein jour, l'aspect de l'hôtel n'est pas le même. Les mots: *Caisse*, *Magasin*, *Entrée des ateliers* éclatent partout en or sur les vieilles murailles, les font vivre, les rajeunissent. Les camions des chemins de fer ébranlent le portail; les commis s'avancent au perron la plume à l'oreille pour recevoir les marchandises. La cour est encombrée de caisses, de paniers, de paille, de toile d'emballage. On se sent bien dans une fabrique . . . Mais avec la nuit, le grand silence, cette lune d'hiver qui, dans le fouillis des toits compliqués, jette et entremêle des ombres, l'antique maison des Nesmond reprend ses allures seigneuriales. Les balcons sont en dentelle; la cour d'honneur s'agrandit, et le vieil escalier, qu'éclairent des jours inégaux, vous[1] a des recoins de cathédrale, avec des niches vides et des marches perdues qui ressemblent à des autels.

Cette nuit-là surtout, M. Majesté trouve à sa maison un aspect singulièrement grandiose. En traversant la cour déserte, le bruit de ses pas l'impressionne. L'escalier lui

paraît immense, surtout très lourd à monter. C'est le réveillon sans doute . . . Arrivé au premier étage, il s'arrête pour respirer, et s'approche d'une fenêtre. Ce que c'est que d'habiter[1] une maison historique! M. Majesté n'est pas poète, oh! non; et pourtant, en regardant cette belle cour aristocratique, où la lune étend une nappe de lumière bleue, ce vieux logis de grand seigneur qui a si bien l'air de dormir avec ses toits engourdis sous leur capuchon de neige, il lui vient des idées de l'autre monde:

« Hein? . . . tout de même, si les Nesmond revenaient . . . »

A ce moment, un grand coup de sonnette retentit. Le portail s'ouvre à deux battants,[2] si vite, si brusquement, que le réverbère s'éteint; et pendant quelques minutes il se fait là-bas, dans l'ombre de la porte, un bruit confus de frôlements, de chuchotements. On se dispute, on se presse pour entrer. Voici des valets, beaucoup de valets, des carrosses tout en glaces miroitant au clair de lune, des chaises à porteurs balancées entre deux torches qui s'avivent au courant d'air du portail. En rien de temps,[3] la cour est encombrée. Mais au pied du perron, la confusion cesse. Des gens descendent des voitures, se saluent, entrent en causant comme s'ils connaissaient la maison. Il y a là, sur ce perron, un froissement de soie, un cliquetis d'épées. Rien que des chevelures blanches, alourdies et mates de poudre; rien que des petites voix claires, un peu tremblantes, des petits rires sans timbre,[4] des pas légers. Tous ces gens ont l'air d'être vieux, vieux. Ce sont des yeux effacés, des bijoux endormis,[5] d'anciennes soies brochées, adoucies de nuances changeantes, que la lumière des torches fait briller d'un éclat doux; et sur tout cela flotte un petit nuage de poudre, qui monte des cheveux échafaudés,

roulés en boucles, à chacune de ces jolies révérences, un peu guindées par les épées et les grands paniers . . . Bientôt toute la maison a l'air d'être hantée. Les torches brillent de fenêtre en fenêtre, montent et descendent dans le tournoiement des escaliers, jusqu'aux lucarnes des mansardes qui ont leur étincelle de fête et de vie. Tout l'hôtel de Nesmond s'illumine, comme si un grand coup de soleil couchant[1] avait allumé ses vitres.

«Ah! mon Dieu! ils vont mettre le feu![2] . . .» se dit M. Majesté. Et, revenu de sa stupeur, il tâche de secouer l'engourdissement de ses jambes et descend vite dans la cour, où les laquais viennent d'allumer un grand feu clair. M. Majesté s'approche; il leur parle. Les laquais ne lui répondent pas, et continuent de causer tout bas entre eux, sans que la moindre vapeur[3] s'échappe de leurs lèvres dans l'ombre glaciale de la nuit. M. Majesté n'est pas content, cependant une chose le rassure, c'est que ce grand feu qui flambe si haut et si droit est un feu singulier, une flamme sans chaleur, qui brille et ne brûle pas. Tranquillisé de ce côté,[4] le bonhomme franchit le perron et entre dans ses magasins.

Ces magasins du rez-de-chaussée devaient faire autrefois de beaux salons de réception. Des parcelles d'or terni brillent encore à tous les angles. Des peintures mythologiques tournent au plafond,[5] entourent les glaces, flottent au-dessus des portes dans des teintes vagues, un peu ternes, comme le souvenir des années écoulées. Malheureusement il n'y a plus de rideaux, plus de meubles. Rien que des paniers, de grandes caisses pleines de siphons à têtes d'étain, et les branches desséchées d'un vieux lilas qui montent toutes noires derrière les vitres. M. Majesté, en entrant, trouve son magasin plein de lumière et de monde. Il

salue, mais, personne ne fait attention à lui. Les femmes aux bras de leurs cavaliers continuent à minauder cérémonieusement sous leurs pelisses de satin. On se promène, on cause, on se disperse. Vraiment tous ces vieux marquis ont l'air d'être chez eux. Devant un trumeau peint, une petite ombre s'arrête, toute tremblante: «Dire que c'est moi, et que me voilà!» et elle regarde en souriant une Diane qui se dresse dans la boiserie, — mince et rose, avec un croissant au front.

«Nesmond, viens donc voir tes armes!» et tout le monde rit en regardant le blason des Nesmond qui s'étale sur une toile d'emballage, avec le nom de Majesté au-dessous.

«Ah! ah! ah! . . . Majesté! . . . Il y en a donc encore des Majestés[1] en France?»

Et ce sont des gaietés sans fin, de petits rires à son de flûte,[2] des doigts en l'air, des bouches qui minaudent . . .

Tout à coup quelqu'un crie:

«Du champagne! du champagne!

— Mais non![3] . . .

— Mais si![3] . . . si, c'est du champagne . . . Allons, comtesse, vite un petit réveillon.»

C'est de l'eau de Seltz de M. Majesté qu'ils ont prise pour du champagne. On le trouve bien un peu éventé; mais bah! on le boit tout de même, et comme ces pauvres petites ombres n'ont pas la tête bien solide, peu à peu cette mousse d'eau de Seltz les anime, les excite, leur donne envie de danser. Des menuets s'organisent. Quatre fins violons que Nesmond a fait venir commencent un air de Rameau,[4] tout en triolets, menu et mélancolique dans sa vivacité. Il faut voir toutes ces jolies vieilles tourner lentement, saluer en mesure[5] d'un air grave. Leurs atours en sont rajeunis, et aussi les gilets d'or, les habits brochés,

les souliers à boucles de diamants. Les panneaux eux-mêmes semblent revivre en entendant ces anciens airs. La vieille glace, enfermée dans le mur depuis deux cents ans, les reconnaît aussi, et tout éraflée, noircie aux angles, elle s'allume doucement et renvoie aux danseurs leur image, un peu effacée, comme attendrie d'un regret. Au milieu de toutes ces élégances, M. Majesté se sent gêné. Il s'est blotti derrière une caisse et regarde . . .

Petit à petit cependant le jour arrive. Par les portes vitrées du magasin, on voit la cour blanchir, puis le haut des fenêtres, puis tout un côté du salon. A mesure que la lumière vient, les figures s'effacent, se confondent. Bientôt M. Majesté ne voit plus que deux petits violons attardés dans un coin, et que le jour évapore en les touchant. Dans la cour, il aperçoit encore, mais si vague, la forme d'une chaise à porteurs, une tête poudrée semée d'émeraudes, les dernières étincelles d'une torche que les laquais ont jetée sur le pavé, et qui se mêlent avec le feu des roues d'une voiture de roulage entrant à grand bruit par le portail ouvert . . .

LE PAPE EST MORT

J'ai passé mon enfance dans une grande ville de province[1] coupée en deux par une rivière[2] très encombrée, très remuante, où j'ai pris de bonne heure le goût des voyages et la passion de la vie sur l'eau. Il y a surtout un coin de quai, près d'une certaine passerelle Saint-Vincent, auquel je ne pense jamais, même aujourd'hui, sans émotion. Je revois l'écriteau cloué au bout d'une vergue: *Cornet, bateaux de louage*, le petit escalier qui s'enfonçait dans l'eau, tout

glissant et noirci de mouillure, la flottille de petits canots fraîchement peints de couleurs vives s'alignant au bas de l'échelle, se balançant doucement bord à bord, comme allégés par les jolis noms qu'ils portaient à leur arrière en lettres blanches: *l'Oiseau-Mouche, l'Hirondelle.*

Puis, parmi les longs avirons reluisants de céruse qui étaient en train de sécher contre le talus, le père Cornet s'en allant avec son seau à peinture, ses grands pinceaux, sa figure tannée, crevassée, ridée de mille petites fossettes comme la rivière un soir de vent frais . . . Oh! ce père Cornet. Ç'a été le satan de mon enfance, ma passion douloureuse, mon péché, mon remords. M'en a-t-il fait commettre des crimes avec ses canots! Je manquais l'école, je vendais mes livres. Qu'est-ce que je n'aurais pas vendu pour une après-midi de canotage!

Tous mes cahiers de classe au fond du bateau, la veste à bas, le chapeau en arrière, et dans les cheveux le bon coup d'éventail de la brise d'eau, je tirais ferme sur mes rames, en fronçant les sourcils pour bien me donner la tournure d'un vieux loup de mer.[1] Tant que j'étais en ville, je tenais le milieu de la rivière, à égale distance des deux rives, où le vieux loup de mer aurait pu être reconnu. Quel triomphe de me mêler à ce grand mouvement de barques, de radeaux, de trains de bois, de mouches à vapeur[2] qui se côtoyaient, s'évitaient, séparés seulement par un mince liséré d'écume! Il y avait de lourds bateaux qui tournaient pour prendre le courant, et cela en déplaçait une foule d'autres.

Tout à coup les roues d'un vapeur battaient l'eau près de moi; ou bien une ombre lourde m'arrivait dessus, c'était l'avant d'un bateau de pommes.

«Gare donc, moucheron!»[3] me criait une voix enrouée; et je suais, je me débattais, empêtré dans le va-et-vient de

cette vie du fleuve que la vie de la rue traversait incessamment par tous ces ponts, toutes ces passerelles qui mettaient des reflets d'omnibus sous la coupe des avirons. Et le courant si dur à la pointe des arches, et les remous, les tourbillons, le fameux trou de la *Mort-qui-trompe!* Pensez que ce n'était pas une petite affaire de se guider là dedans avec des bras de douze ans et personne pour tenir la barre.

Quelquefois j'avais la chance de rencontrer la *chaîne*.[1] Vite je m'accrochais tout au bout de ces longs trains de bateaux qu'elle remorquait, et, les rames immobiles, étendues comme des ailes qui planent, je me laissais aller à cette vitesse silencieuse qui coupait la rivière en longs rubans d'écume et faisait filer des deux côtés les arbres, les maisons du quai. Devant moi, loin, bien loin, j'entendais le battement monotone de l'hélice, un chien qui aboyait sur un des bateaux de la remorque, où montait d'une cheminée basse un petit filet de fumée; et tout cela me donnait l'illusion d'un grand voyage, de la vraie vie de bord.

Malheureusement, ces rencontres de la *chaîne* étaient rares. Le plus souvent il fallait ramer et ramer aux heures de soleil. Oh! les pleins midis tombant d'aplomb sur la rivière, il me semble qu'ils me brûlent encore. Tout flambait, tout miroitait. Dans cette atmosphère aveuglante et sonore qui flotte au-dessus des vagues et vibre à tous leurs mouvements, les courts plongeons de mes rames, les cordes des haleurs soulevées de l'eau toutes ruisselantes faisaient passer des lumières vives d'argent poli. Et je ramais en fermant les yeux. Par moments à la vigueur de mes efforts, à l'élan de l'eau sous ma barque, je me figurais que j'allais très vite; mais en relevant la tête, je voyais toujours le même arbre, le même mur en face de moi sur la rive.

Enfin, à force de fatigues, tout moite et rouge de chaleur,

je parvenais à sortir de la ville. Le vacarme des bains froids,[1] des bateaux de blanchisseuses,[2] des pontons d'embarquement diminuait. Les ponts s'espaçaient sur la rive élargie. Quelques jardins de faubourg, une cheminée d'usine, s'y reflétaient de loin en loin. A l'horizon tremblaient des îles vertes. Alors, n'en pouvant plus, je venais me ranger contre la rive, au milieu des roseaux tout bourdonnants; et là, abasourdi par le soleil, la fatigue, cette chaleur lourde qui montait de l'eau étoilée de larges fleurs jaunes, le vieux loup de mer se mettait à saigner du nez pendant des heures. Jamais mes voyages n'avaient un autre dénouement. Mais que voulez-vous? Je trouvais cela délicieux.

Le terrible, par exemple,[3] c'était le retour, la rentrée. J'avais beau revenir à toutes rames,[4] j'arrivais toujours trop tard, longtemps après la sortie des classes. L'impression du jour qui tombe, les premiers becs de gaz dans le brouillard, la retraite,[5] tout augmentait mes transes, mon remords. Les gens qui passaient, rentrant chez eux bien tranquilles, me faisaient envie; et je courais la tête lourde, pleine de soleil et d'eau, avec des ronflements de coquillages au fond des oreilles, et déjà sur la figure le rouge du mensonge que j'allais dire.

Car il en fallait un chaque fois pour faire tête à ce terrible «d'où viens-tu?» qui m'attendait en travers de la porte. C'est cet interrogatoire de l'arrivée qui m'épouvantait le plus. Je devais répondre là, sur le palier, au pied levé,[6] avoir toujours une histoire prête, quelque chose à dire, et de si étonnant, de si renversant,[7] que la surprise coupât court à toutes les questions. Cela me donnait le temps d'entrer, de reprendre haleine; et pour en arriver là, rien ne me coûtait.[8] J'inventais des sinistres, des révolutions,

des choses terribles, tout un côté de la ville qui brûlait, le pont du chemin de fer s'écroulant dans la rivière. Mais ce que je trouvai encore de plus fort,[1] le voici:

Ce soir-là, j'arrivai très en retard. Ma mère, qui m'attendait depuis une grande heure,[2] guettait, debout, en haut de l'escalier.

« D'où viens-tu? » me cria-t-elle.

Dites-moi ce qu'il peut tenir de diableries dans une tête d'enfant. Je n'avais rien trouvé, rien préparé. J'étais venu trop vite . . . Tout à coup il me passa une idée folle. Je savais la chère femme très pieuse, catholique enragée[3] comme une Romaine, et je lui répondis dans tout l'essoufflement d'une grande émotion:

« O maman . . . Si vous saviez! . . .

— Quoi donc? . . . Qu'est-ce qu'il y a encore? . . .

— Le pape est mort.

— Le pape est mort! . . . » fit la pauvre mère, et elle s'appuya toute pâle contre la muraille. Je passai vite dans ma chambre, un peu effrayé de mon succès et de l'énormité du mensonge; pourtant, j'eus le courage de le soutenir jusqu'au bout. Je me souviens d'une soirée funèbre et douce; le père très grave, la mère atterrée . . . On causait bas autour de la table. Moi, je baissais les yeux; mais mon escapade s'était si bien perdue dans la désolation générale que personne n'y pensait plus.

Chacun citait à l'envi quelque trait de vertu de ce pauvre Pie IX;[4] puis, peu à peu, la conversation s'égarait à travers l'histoire des papes. Tante Rose parla de Pie VII,[5] qu'elle se souvenait très bien d'avoir vu passer dans le Midi, au fond d'une chaise de poste, entre des gendarmes. On rappela la fameuse scène avec l'empereur: *Comediante!*[6] . . . *tragediante!* . . . C'était bien la centième fois que je l'en-

tendais raconter, cette terrible scène, toujours avec les mêmes intonations, les mêmes gestes, et ce stéréotypé[1] des traditions de famille qu'on se lègue et qui restent là, puériles et locales, comme des histoires de couvent.

C'est égal, jamais elle ne m'avait paru si intéressante. Je l'écoutais avec des soupirs hypocrites, des questions, un air de faux intérêt, et tout le temps je me disais:

« Demain matin, en apprenant que le pape n'est pas mort, ils seront si contents que personne n'aura le courage de me gronder. »

Tout en pensant à cela, mes yeux se fermaient malgré moi, et j'avais des visions de petits bateaux peints en bleu, avec des coins de Saône[2] alourdis par la chaleur, et de grandes pattes d'*argyronètes*[3] courant dans tous les sens et rayant l'eau vitreuse, comme des pointes de diamant.

LE PORTE-DRAPEAU

I

Le régiment était en bataille sur un talus du chemin de fer, et servait de cible à toute l'armée prussienne massée en face, sous le bois. On se fusillait à quatre-vingts mètres. Les officiers criaient: « Couchez-vous! . . . » mais personne ne voulait obéir, et le fier régiment restait debout, groupé autour de son drapeau. Dans ce grand horizon de soleil couchant, de blés en épis, de pâturages, cette masse d'hommes, tourmentée, enveloppée d'une fumée confuse, avait l'air d'un troupeau surpris en rase campagne dans le premier tourbillon d'un orage formidable.

C'est[4] qu'il en pleuvait du fer sur ce talus! On n'en-

tendait que le crépitement de la fusillade, le bruit sourd des gamelles roulant dans le fossé, et les balles qui vibraient longuement d'un bout à l'autre du champ de bataille, comme les cordes tendues d'un instrument sinistre et retentissant. De temps en temps le drapeau qui se dressait au-dessus des têtes, agité au vent de la mitraille, sombrait dans la fumée: alors une voix s'élevait grave et fière, dominant la fusillade, les râles, les jurons des blessés: «Au drapeau, mes enfants, au drapeau! . . .» Aussitôt un officier s'élançait vague comme une ombre dans ce brouillard rouge, et l'héroïque enseigne, redevenue vivante, planait encore au-dessus de la bataille.

Vingt-deux fois elle tomba! . . . Vingt-deux fois sa hampe encore tiède, échappée à une main mourante, fut saisie, redressée; et lorsqu'au soleil couché, ce qui restait du régiment — à peine une poignée d'hommes — battit lentement en retraite, le drapeau n'était plus qu'une guenille aux mains du sergent Hornus, le vingt-troisième porte-drapeau de la journée.

II

Ce sergent Hornus était une vieille bête à trois brisques,[1] qui savait à peine signer son nom, et avait mis vingt ans à gagner ses galons de sous-officier. Toutes les misères de l'enfant trouvé, tout l'abrutissement de la caserne se voyaient dans ce front bas et buté, ce dos voûté par le sac, cette allure inconsciente de troupier dans le rang. Avec cela il était un peu bègue, mais, pour être porte-drapeau, on n'a pas besoin d'éloquence. Le soir même de la bataille, son colonel lui dit: «Tu as le drapeau, mon brave; eh bien, garde-le.» Et sur sa pauvre capote de campagne, déjà

toute passée à la pluie et au feu, la cantinière surfila tout de suite un liséré d'or de sous-lieutenant.

Ce fut le seul orgueil de cette vie d'humilité. Du coup la taille du vieux troupier se redressa. Ce pauvre être habitué à marcher courbé, les yeux à terre, eut désormais une figure fière, le regard toujours levé pour voir flotter ce lambeau d'étoffe et le maintenir bien droit, bien haut, au-dessus de la mort, de la trahison, de la déroute.

Vous n'avez jamais vu d'homme si heureux qu'Hornus les jours de bataille, lorsqu'il tenait sa hampe à deux mains, bien affermie dans son étui de cuir. Il ne parlait pas, il ne bougeait pas. Sérieux comme un prêtre, on aurait dit qu'il tenait quelque chose de sacré. Toute sa vie, toute sa force était dans ses doigts crispés autour de ce beau haillon doré sur lequel se ruaient les balles, et dans ses yeux pleins de défi qui regardaient les Prussiens bien en face, d'un air de dire: «Essayez-donc de venir me le prendre! . . .»

Personne ne l'essaya, pas même la mort. Après Borny,[1] après Gravelotte, les batailles les plus meurtrières, le drapeau s'en allait de partout, haché, troué, transparent de blessures; mais c'était toujours le vieil Hornus qui le portait.

III

Puis septembre arriva, l'armée sous Metz,[2] le blocus, et cette longue halte dans la boue où les canons se rouillaient, où les premières troupes du monde, démoralisées par l'inaction, le manque de vivres, de nouvelles, mouraient de fièvre et d'ennui au pied de leurs faisceaux. Ni chefs ni soldats, personne ne croyait plus; seul, Hornus avait encore confiance. Sa loque tricolore lui tenait lieu de tout, et tant qu'il la sentait là, il lui semblait que rien n'était

perdu. Malheureusement, comme on ne se battait plus, le colonel gardait le drapeau chez lui dans un des faubourgs de Metz; et le brave Hornus était à peu près comme une mère qui a son enfant en nourrice. Il y pensait sans cesse. Alors, quand l'ennui le tenait trop fort, il s'en allait à Metz tout d'une course, et rien que de l'avoir vu toujours à la même place, bien tranquille contre le mur, il s'en revenait plein de courage, de patience, rapportant, sous sa tente trempée, des rêves de bataille, de marche en avant, avec les trois couleurs toutes grandes déployées flottant là-bas sur les tranchées prussiennes.

Un ordre du jour du maréchal Bazaine[1] fit crouler ces illusions. Un matin, Hornus, en s'éveillant, vit tout le camp en rumeur, les soldats par groupes, très animés, s'excitant, avec des cris de rage, des poings levés tous du même côté de la ville, comme si leur colère désignait un coupable. On criait: «Enlevons-le![2] . . . Qu'on le fusille! . . .» Et les officiers laissaient dire . . . Ils marchaient à l'écart, la tête basse, comme s'ils avaient eu honte devant leurs hommes. C'était honteux, en effet. On venait de lire à cent cinquante mille soldats, bien armés, encore valides, l'ordre du maréchal qui les livrait à l'ennemi sans combat.

«Et les drapeaux?» demanda Hornus en pâlissant . . . Les drapeaux étaient livrés avec le reste, avec les fusils, ce qui restait des équipages, tout . . .

«To . . . To . . . . Tonnerre de Dieu![3] . . . bégaya le pauvre homme. Ils n'auront toujours[4] pas le mien . . .» Et il se mit à courir du côté de la ville.

IV

Là aussi il y avait une grande animation. Gardes nationaux, bourgeois, mobiles criaient, s'agitaient. Des députations passaient, frémissantes, se rendant chez le maréchal. Hornus, lui, ne voyait rien, n'entendait rien. Il parlait seul, tout en remontant la rue du Faubourg.

« M'enlever mon drapeau! . . . Allons donc![1] Est-ce que c'est possible? Est-ce qu'on a le droit? Qu'il[2] donne aux Prussiens ce qui est à lui, ses carrosses dorés, et sa belle vaisselle plate rapportée de Mexico![3] Mais ça, c'est à moi . . . C'est mon honneur. Je défends qu'on y touche. »

Tous ces bouts de phrase étaient hachés par la course et sa parole bègue; mais au fond il avait son idée, le vieux! Une idée bien nette, bien arrêtée, prendre le drapeau, l'emporter au milieu du régiment, et passer sur le ventre des Prussiens[4] avec tous ceux qui voudraient le suivre.

Quand il arriva là-bas, on ne le laissa pas même entrer. Le colonel, furieux lui aussi, ne voulait voir personne . . . mais Hornus ne l'entendait pas ainsi.[5]

Il jurait, criait, bousculait le planton: « Mon drapeau . . . je veux mon drapeau . . . » A la fin une fenêtre s'ouvrit:

« C'est toi, Hornus?

— Oui, mon colonel, je . . .

— Tous les drapeaux sont à l'Arsenal . . ., tu n'as qu'à y aller, on te donnera un reçu . . .

— Un reçu? . . . Pourquoi faire? . . .

— C'est l'ordre du maréchal . . .

— Mais, colonel . . .

— « F . . .-moi[6] la paix! . . . » et la fenêtre se referma.

Le vieil Hornus chancelait comme un homme ivre.

«Un reçu . . ., un reçu . . .,» répétait-il machinalement . . . Enfin il se remit à marcher, ne comprenant plus qu'une chose, c'est que le drapeau était à l'Arsenal et qu'il fallait le ravoir à tout prix.

Les portes de l'Arsenal étaient toutes grandes ouvertes pour laisser passer les fourgons prussiens qui attendaient rangés dans la cour. Hornus en entrant eut un frisson. Tous les autres porte-drapeaux étaient là, cinquante ou soixante officiers, navrés, silencieux; et ces voitures sombres sous la pluie, ces hommes groupés derrière, la tête nue: on aurait dit un enterrement.

Dans un coin, tous les drapeaux de l'armée de Bazaine s'entassaient, confondus sur le pavé boueux. Rien n'était plus triste que ces lambeaux de soie voyante, ces débris de franges d'or et de hampes ouvragées, tout cet attirail glorieux jeté par terre, souillé de pluie et de boue. Un officier d'administration les prenait un à un, et, à l'appel de son régiment, chaque porte-enseigne s'avançait pour chercher un reçu. Raides, impassibles, deux officiers prussiens surveillaient le chargement.

Et vous vous en alliez ainsi, ô saintes loques glorieuses, déployant vos déchirures, balayant le pavé tristement comme des oiseaux aux ailes cassées! Vous vous en alliez avec la honte des belles choses souillées, et chacune de vous emportait un peu de la France. Le soleil des longues marches restait entre vos plis passés. Dans les marques des balles vous gardiez le souvenir des morts inconnus, tombés au hasard sous l'étendard visé . . .

«Hornus, c'est à toi[1] . . . On t'appelle . . . va chercher ton reçu . . .»

Il s'agissait bien de reçu![2]

Le drapeau était là devant lui. C'était bien le sien, le

plus beau, le plus mutilé de tous . . . Et en le revoyant il croyait être encore là-haut sur le talus. Il entendait chanter les balles, les gamelles fracassées et la voix du colonel: «Au drapeau, mes enfants! . . .» Puis ses vingt-deux camarades par terre, et lui vingt-troisième se précipitant à son tour pour relever, soutenir le pauvre drapeau qui chancelait faute de bras. Ah! ce jour-là il avait juré de le défendre, de le garder jusqu'à la mort. Et maintenant . . .

De penser à cela, tout le sang de son cœur lui sauta à la tête. Ivre, éperdu, il s'élança sur l'officier prussien, lui arracha son enseigne bien-aimée qu'il saisit à pleines mains;[1] puis il essaya de l'élever encore, bien haut, bien droit en criant: «Au dra . . .» mais sa voix s'arrêta au fond de sa gorge. Il sentit la hampe trembler, glisser entre ses mains. Dans cet air las, cet air de mort qui pèse si lourdement sur les villes rendues, les drapeaux ne pouvaient plus flotter, rien de fier ne pouvait plus vivre . . . Et le vieil Hornus tomba foudroyé.

LES PETITS PÂTÉS

I

Ce matin-là, qui était un dimanche, le pâtissier Sureau de la rue Turenne appela son mitron, et lui dit:

«Voilà les petits pâtés de M. Bonnicar . . . va les porter et reviens vite . . . Il paraît que les Versaillais[2] sont entrés dans Paris.»

Le petit, qui n'entendait rien à la politique, mit les pâtés tout chauds dans sa tourtière, la tourtière dans une serviette blanche et le tout d'aplomb sur sa barrette, partit au

galop pour l'île Saint-Louis,[1] où logeait M. Bonnicar. La matinée était magnifique, un de ces grands soleils de mai qui emplissent les fruiteries de bottes de lilas et de cerises en bouquets. Malgré la fusillade lointaine et les appels des clairons au coin des rues, tout ce vieux quartier du Marais[2] gardait sa physionomie paisible. Il y avait du dimanche dans l'air, des rondes d'enfants au fond des cours, de grandes filles jouant au volant devant les portes, et cette petite silhouette blanche, qui trottait au milieu de la chaussée déserte dans un bon parfum de pâte chaude, achevait de donner à ce matin de bataille quelque chose de naïf et d'endimanché. Toute l'animation du quartier semblait s'être répandue dans la rue de Rivoli.[3] On traînait des canons, on travaillait aux barricades; des groupes à chaque pas, des gardes nationaux qui s'affairaient. Mais le petit pâtissier ne perdit pas la tête. Ces enfants-là sont si habitués à marcher parmi les foules et le brouhaha de la rue! C'est aux jours de fête et de train, dans l'encombrement des premiers de l'an, des dimanches gras, qu'ils ont le plus à courir; aussi les révolutions ne les étonnent guère.

Il y avait plaisir vraiment à voir la petite barrette blanche se faufiler au milieu des képis et des baïonnettes, évitant les chocs, balancée gentiment, tantôt très vite, tantôt avec une lenteur forcée où l'on sentait encore la grande envie de courir. Qu'est-ce que cela lui faisait à lui, la bataille![4] L'essentiel était d'arriver chez les Bonnicar pour le coup de midi,[5] et d'emporter bien vite le petit pourboire qui l'attendait sur la tablette de l'antichambre.

Tout à coup il se fit dans la foule une poussée terrible; et des pupilles de la République défilèrent au pas de course, en chantant. C'étaient des gamins de douze à quinze ans, affublés de chassepots,[6] de ceintures rouges, de grandes

bottes, aussi fiers d'être déguisés en soldats que quand ils courent, les mardis gras, avec des bonnets en papier et un lambeau d'ombrelle rose grotesque dans la boue du boulevard. Cette fois, au milieu de la bousculade, le petit pâtissier eut beaucoup de peine à garder son équilibre; mais sa tourtière et lui avaient fait tant de glissades sur la glace, tant de parties de marelle en plein trottoir, que les petits pâtés en furent quittes pour la peur.[1] Malheureusement cet entrain, ces chants, ces ceintures rouges, l'admiration, la curiosité, donnèrent au mitron l'envie de faire un bout de route en si belle compagnie; et dépassant sans s'en apercevoir l'Hôtel de ville[2] et les ponts de l'île Saint-Louis, il se trouva emporté je ne sais où, dans la poussière et le vent de cette course folle.

II

Depuis au moins vingt-cinq ans, c'était l'usage chez les Bonnicar de manger des petits pâtés le dimanche. A midi très précis, quand toute la famille — petits et grands — était réunie dans le salon, un coup de sonnette vif et gai faisait dire à tout le monde:

« Ah! . . . voilà le pâtissier. »

Alors avec un grand remuement de chaises, un froufrou d'endimanchement,[3] une expansion d'enfants rieurs devant la table mise, tous ces bourgeois heureux s'installaient autour des petits pâtés symétriquement empilés sur le réchaud d'argent.

Ce jour-là la sonnette resta muette. Scandalisé, M. Bonnicar regardait sa pendule, une vieille pendule surmontée d'un héron empaillé, et qui n'avait jamais de la vie avancé ni retardé.[4] Les enfants bâillaient aux vitres,

guettant le coin de rue où le mitron tournait d'ordinaire. Les conversations languissaient; et la faim, que midi creuse[1] de ses douze coups répétés, faisait paraître la salle à manger bien grande, bien triste, malgré l'antique argenterie luisante sur la nappe damassée, et les serviettes pliées tout autour en petits cornets raides et blancs.

Plusieurs fois déjà la vieille bonne était venue parler à l'oreille de son maître . . . rôti brûlé . . . petits pois trop cuits . . . Mais M. Bonnicar s'entêtait à ne pas se mettre à table sans les petits pâtés; et, furieux contre Sureau, il résolut d'aller voir lui-même ce que signifiait un retard aussi inouï. Comme il sortait, en brandissant sa canne, très en colère, des voisins l'avertirent:

«Prenez garde, M. Bonnicar . . . on dit que les Versaillais sont entrés dans Paris.»

Il ne voulut rien entendre, pas même la fusillade qui s'en venait de Neuilly[2] à fleur d'eau, pas même le canon d'alarme de l'Hôtel de ville secouant toutes les vitres du quartier.

«Oh! ce Sureau . . . ce Sureau! . . .»

Et dans l'animation de la course il parlait seul, se voyait déjà là-bas au milieu de la boutique, frappant les dalles avec sa canne, faisant trembler les glaces de la vitrine et les assiettes de babas. La barricade du pont Louis-Philippe coupa sa colère en deux. Il y avait là quelques fédérés à mine féroce, vautrés au soleil sur le sol dépavé.

«Où allez-vous, citoyen?»

Le citoyen s'expliqua; mais l'histoire des petits pâtés parut suspecte, d'autant que M. Bonnicar avait sa belle redingote des dimanches, des lunettes d'or, toute la tournure d'un vieux réactionnaire.

«C'est un mouchard, dirent les fédérés, il faut l'envoyer à Rigault.»[3]

Sur quoi, quatre hommes de bonne volonté, qui n'étaient pas fâchés de quitter la barricade, poussèrent devant eux à coups de crosse le pauvre homme exaspéré.

Je ne sais pas comment ils firent leur compte,[1] mais une demi-heure après, ils étaient tous raflés par la ligne et s'en allaient rejoindre une longue colonne de prisonniers prête à se mettre en marche pour Versailles. M. Bonnicar protestait de plus en plus, levait sa canne, racontait son histoire pour la centième fois. Par malheur cette invention de petits pâtés paraissait si absurde, si incroyable au milieu de ce grand bouleversement, que les officiers ne faisaient qu'en rire.

« C'est bon, c'est bon, mon vieux[2] . . . Vous vous expliquerez à Versailles. »

Et par les Champs-Élysées,[3] encore tout blancs de la fumée des coups de feu, la colonne s'ébranla entre deux files de chasseurs.[4]

III

Les prisonniers marchaient cinq par cinq, en rangs pressés et compactes. Pour empêcher le convoi de s'éparpiller, on les obligeait à se donner le bras;[5] et le long troupeau humain faisait en piétinant dans la poussière de la route comme le bruit d'une grande pluie d'orage.

Le malheureux Bonnicar croyait rêver. Suant, soufflant, ahuri de peur et de fatigue, il se traînait à la queue de la colonne entre deux vieilles sorcières qui sentaient le pétrole et l'eau-de-vie; et d'entendre ces mots de: « Pâtissier, petits pâtés » qui revenaient toujours dans ses imprécations, on pensait autour de lui qu'il était devenu fou.

Le fait est que le pauvre homme n'avait plus sa tête.[6]

Aux montées, aux descentes, quand les rangs du convoi se desserraient un peu, est-ce qu'il ne se figurait pas voir, là-bas, dans la poussière qui remplissait les vides, la veste blanche et la barrette du petit garçon de chez Sureau? Et cela dix fois dans la route! Ce petit éclair blanc passait devant ses yeux comme pour le narguer, puis disparaissait au milieu de cette houle d'uniformes, de blouses, de haillons.

Enfin, au jour tombant, on arriva dans Versailles; et quand la foule vit ce vieux bourgeois à lunettes, débraillé, poussiéreux, hagard, tout le monde fut d'accord pour lui trouver une tête de scélérat. On disait:

«C'est Félix Pyat[1] . . . Non! c'est Delescluze.»

Les chasseurs de l'escorte eurent beaucoup de peine à l'amener sain et sauf jusqu'à la cour de l'Orangerie.[2] Là seulement le pauvre troupeau put se disperser, s'allonger sur le sol, reprendre haleine. Il y en avait qui dormaient, d'autres qui juraient, d'autres qui toussaient, d'autres qui pleuraient; Bonnicar lui, ne dormait pas, ne pleurait pas. Assis au bord d'un perron, la tête dans ses mains, aux trois quarts mort de faim, de honte, de fatigue, il revoyait en esprit cette malheureuse journée, son départ de là-bas, ses convives inquiets, ce couvert mis jusqu'au soir et qui devait l'attendre encore, puis l'humiliation, les injures, les coups de crosse, tout cela pour un pâtissier inexact.

«Monsieur Bonnicar, voilà vos petits pâtés! . . .» dit tout à coup une voix près de lui; et le bonhomme en levant la tête fut bien étonné de voir le petit garçon de chez Sureau, qui s'était fait pincer avec les pupilles de la République, découvrir et lui présenter la tourtière cachée sous son tablier blanc. C'est ainsi que, malgré l'émeute et l'emprisonnement, ce dimanche-là comme les autres, M. Bonnicar mangea des petits pâtés.

LE PHARE DES SANGUINAIRES[1]

Cette nuit je n'ai pas pu dormir. Le mistral était en colère, et les éclats de sa grande voix m'ont tenu éveillé jusqu'au matin. Balançant lourdement ses ailes mutilées qui sifflaient à la bise comme les agrès d'un navire, tout le moulin[2] craquait. Des tuiles s'envolaient de sa toiture en déroute. Au loin, les pins serrés dont la colline est couverte s'agitaient et bruissaient dans l'ombre. On se serait cru en pleine mer . . .

Cela m'a rappelé tout à fait mes belles insomnies[3] d'il y a trois ans, quand j'habitais le phare des Sanguinaires, là-bas, sur la côte corse, à l'entrée du golfe d'Ajaccio.[4]

Encore un joli coin que j'avais trouvé là pour rêver et pour être seul.

Figurez-vous une île rougeâtre et d'aspect farouche; le phare à une pointe, à l'autre une vieille tour génoise où, de mon temps, logeait un aigle. En bas, au bord de l'eau, un lazaret en ruine, envahi de partout par les herbes; puis, des ravins, des maquis,[5] de grandes roches, quelques chèvres sauvages, de petits chevaux corses gambadant la crinière au vent; enfin là-haut, tout en haut, dans un tourbillon d'oiseaux de mer, la maison du phare, avec sa plate-forme[6] en maçonnerie blanche, où les gardiens se promènent de long en large, la porte verte en ogive,[7] la petite tour de fonte, et au-dessus la grosse lanterne à facettes qui flambe au soleil et fait de la lumière même pendant le jour . . . Voilà l'île des Sanguinaires, comme je l'ai revue cette nuit, en entendant ronfler mes pins. C'était dans cette île enchantée qu'avant d'avoir un moulin j'allais m'enfermer quelquefois, lorsque j'avais besoin de grand air et de solitude.

Ce que je faisais?

Ce que je fais ici, moins encore. Quand le mistral ou la tramontane ne soufflaient pas trop fort, je venais me mettre entre deux roches au ras de l'eau, au milieu des goélands, des merles, des hirondelles, et j'y restais presque tout le jour dans cette espèce de stupeur et d'accablement délicieux que donne la contemplation de la mer. Vous connaissez, n'est-ce pas, cette jolie griserie de l'âme? On ne pense pas, on ne rêve pas non plus. Tout votre être vous échappe, s'envole, s'éparpille. On est la mouette qui plonge, la poussière d'écume qui flotte au soleil entre deux vagues, la fumée blanche de ce paquebot qui s'éloigne, ce petit corailleur à voile rouge, cette perle d'eau, ce flocon de brume, tout excepté soi-même . . . Oh! que j'en ai passé dans mon île de ces belles heures de demi-sommeil et d'éparpillement![1] . . .

Les jours de grand vent, le bord de l'eau n'étant pas tenable, je m'enfermais dans la cour du lazaret, une petite cour mélancolique, toute embaumée de romarin et d'absinthe sauvage, et là, blotti contre un pan de vieux mur, je me laissais envahir doucement par le vague parfum d'abandon et de tristesse qui flottait avec le soleil dans les logettes de pierre, ouvertes tout autour comme d'anciennes tombes. De temps en temps un battement de porte, un bond léger dans l'herbe . . . c'était une chèvre qui venait brouter à l'abri du vent. En me voyant, elle s'arrêtait interdite, et restait plantée devant moi, l'air vif, la corne haute, me regardant d'un œil enfantin . . .

Vers cinq heures, le porte-voix des gardiens m'appelait pour dîner. Je prenais alors un petit sentier dans le maquis grimpant à pic au-dessus de la mer, et je revenais lentement vers le phare, me retournant à chaque pas sur cet immense horizon d'eau et de lumière qui semblait s'élargir à mesure que le montais.

Là-haut c'était charmant. Je vois encore cette belle salle à manger à larges dalles, à lambris de chêne, la bouillabaisse[1] fumant au milieu, la porte grande ouverte sur la terrasse blanche et tout le couchant[2] qui entrait . . . Les gardiens étaient là, m'attendant pour se mettre à table. Il y en avait trois, un Marseillais et deux Corses, tous trois petits, barbus, le même visage tanné, crevassé, le même *pelone* (caban) en poil de chèvre, mais d'allure et d'humeur entièrement opposées.

A la façon de vivre de ces gens, on sentait tout de suite la différence des deux races. Le Marseillais, industrieux et vif, toujours affairé, toujours en mouvement, courait l'île du matin au soir, jardinant, pêchant, ramassant des œufs de *gouailles*,[3] s'embusquant dans le maquis pour traire une chèvre au passage; et toujours quelque aïoli[4] ou quelque bouillabaisse en train.[5]

Les Corses, eux, en dehors de leur service, ne s'occupaient absolument de rien; ils se considéraient comme des fonctionnaires, et passaient toutes leurs journées dans la cuisine à jouer d'interminables parties de *scopa*,[6] ne s'interrompant que pour rallumer leurs pipes d'un air grave et hacher avec des ciseaux, dans le creux de leurs mains, de grandes feuilles de tabac vert . . .

Du reste, Marseillais et Corses, tous trois de bonnes gens, simples, naïfs, et pleins de prévenances pour leur hôte, quoique au fond il dût leur paraître un monsieur bien extraordinaire . . .

Pensez donc![7] venir s'enfermer au phare pour son plaisir! . . . Eux qui trouvent les journées si longues, et qui sont si heureux quand c'est leur tour d'aller à terre . . . Dans la belle saison, ce grand bonheur leur arrive tous les mois. Dix jours de terre pour trente jours de phare, voilà le règle-

ment; mais avec l'hiver et les gros temps, il n'y a plus de règlement qui tienne. Le vent souffle, la vague[1] monte, les Sanguinaires sont blanches d'écume, et les gardiens de service restent bloqués deux ou trois mois de suite, quelquefois même dans de terribles conditions.

— Voici ce qui m'est arrivé, à moi, monsieur, — me contait un jour le vieux Bartoli, pendant que nous dînions, — voici ce qui m'est arrivé il y a cinq ans, à cette même table où nous sommes, un soir d'hiver, comme maintenant. Ce soir-là, nous n'étions que deux dans le phare, moi et un camarade qu'on appelait Tchéco . . . Les autres étaient à terre, malades, en congé, je ne sais plus . . . Nous finissions de dîner, bien tranquilles . . . Tout à coup, voilà mon camarade qui s'arrête de manger, me regarde un moment avec de drôles d'yeux, et, pouf![2] tombe sur la table, les bras en avant. Je vais à lui, je le secoue, je l'appelle:

« — Oh! Tché! . . . Oh Tché! . . .

« Rien! il était mort . . . Vous jugez quelle émotion! Je restai plus d'une heure stupide et tremblant devant ce cadavre, puis, subitement cette idée me vient: « Et le phare! » Je n'eus que le temps de monter dans la lanterne[3] et d'allumer. La nuit était déjà là . . . Quelle nuit, monsieur! La mer, le vent, n'avaient plus leurs voix naturelles. A tout moment il me semblait que quelqu'un m'appelait dans l'escalier . . . Avec cela une fièvre, une soif! Mais vous ne m'auriez pas fait descendre . . . j'avais trop peur du mort. Pourtant, au petit jour, le courage me revint un peu. Je portai mon camarade sur son lit; un drap dessus, un bout de prière, et puis vite aux signaux d'alarme.

« Malheureusement, la mer était trop grosse; j'eus beau appeler, appeler, personne ne vint . . . Me voilà seul dans le phare avec mon pauvre Tchéco, et Dieu sait pour com-

bien de temps . . . J'espérais pouvoir le garder près de moi jusqu'à l'arrivée du bateau! mais au bout de trois jours ce n'était plus possible . . . Comment faire? le porter dehors? l'enterrer? La roche était trop dure, et il y a tant de corbeaux dans l'île. C'était pitié de leur abandonner ce chrétien. Alors je songeai à le descendre dans une des logettes du lazaret . . . Ça me prit tout une après-midi cette triste corvée-là, et je vous réponds qu'il m'en fallut, du courage . . . Tenez![1] monsieur, encore aujourd'hui, quand je descends ce côté de l'île par une après-midi de grand vent, il me semble que j'ai toujours le mort sur les épaules . . .

Pauvre vieux Bartoli! La sueur lui en coulait sur le front, rien que d'y penser.

Nos repas se passaient ainsi à causer longuement: le phare, la mer, des récits de naufrages, des histoires de bandits corses . . . Puis, le jour tombant, le gardien du premier quart allumait sa petite lampe, prenait sa pipe, sa gourde, un gros Plutarque[2] à tranche rouge, toute la bibliothèque des Sanguinaires, et disparaissait par le fond. Au bout d'un moment, c'était dans tout le phare un fracas de chaînes, de poulies, de gros poids d'horloges qu'on remontait.[3]

Moi, pendant ce temps, j'allais m'asseoir dehors sur la terrasse. Le soleil déjà très bas, descendait vers l'eau de plus en plus vite, entraînant tout l'horizon après lui. Le vent fraîchissait, l'île devenait violette. Dans le ciel, près de moi, un gros oiseau passait lourdement: c'était l'aigle de la tour génoise qui rentrait . . . Peu à peu la brume de mer montait. Bientôt on ne voyait plus que l'ourlet blanc de l'écume autour de l'île . . . Tout à coup, au-dessus de ma tête, jaillissait un grand flot de lumière douce. Le

phare était allumé. Laissant toute l'île dans l'ombre, le clair rayon allait tomber au large sur la mer, et j'étais là perdu dans la nuit, sous ces grandes ondes lumineuses qui m'éclaboussaient à peine en passant . . . Mais le vent fraîchissait encore. Il fallait rentrer. A tâtons, je fermais la grosse porte, j'assurais les barres de fer; puis, toujours tâtonnant, je prenais un petit escalier de fonte qui tremblait et sonnait sous mes pas, et j'arrivais au sommet du phare. Ici, par exemple,[1] il y en avait de la lumière.

Imaginez une lampe Carcel[2] gigantesque à six rangs de mèches, autour de laquelle pivotent lentement les parois de la lanterne, les unes remplies par une énorme lentille de cristal, les autres ouvertes sur un grand vitrage immobile qui met la flamme à l'abri du vent . . . En entrant j'étais ébloui. Ces cuivres, ces étains, ces réflecteurs de métal blanc, ces murs de cristal bombé qui tournaient avec des grands cercles bleuâtres, tout ce miroitement, tout ce cliquetis de lumières, me donnait un moment de vertige.

Peu à peu, cependant, mes yeux s'y faisaient, et je venais m'asseoir au pied même de la lampe, à côté du gardien qui lisait son Plutarque à haute voix, de peur de s'endormir . . .

Au dehors, le noir, l'abîme. Sur le petit balcon qui tourne autour du vitrage, le vent court comme un fou, en hurlant. Le phare craque, la mer ronfle. A la pointe de l'île, sur les brisants, les lames font comme des coups de canon . . . Par moments un doigt invisible frappe aux carreaux: quelque oiseau de nuit, que la lumière attire, et qui vient se casser la tête contre le cristal . . . Dans la lanterne étincelante et chaude, rien que le crépitement de la flamme, le bruit de l'huile qui s'égoutte, de la chaîne qui se dévide; et une voix monotone psalmodiant la vie de Démétrius de Phalère[3] . . .

A minuit, le gardien se levait, jetait un dernier coup d'œil à ses mèches, et nous descendions. Dans l'escalier on rencontrait le camarade du second quart qui montait en se frottant les yeux; on lui passait la gourde, le Plutarque . . . Puis, avant de gagner nos lits, nous entrions un moment dans la chambre du fond, toute encombrée de chaînes, de gros poids, de réservoirs d'étain, de cordages, et là, à la lueur de sa petite lampe, le gardien écrivait sur le grand livre du phare, toujours ouvert:

Minuit. Grosse mer. Tempête. Navire au large.

L'ÉLIXIR DU RÉVÉREND PÈRE GAUCHER

— Buvez ceci, mon voisin; vous m'en direz des nouvelles.[1]

Et, goutte à goutte, avec le soin minutieux d'un lapidaire comptant des perles, le curé de Graveson[2] me versa deux doigts[3] d'une liqueur verte, dorée, chaude, étincelante, exquise . . . J'en eus l'estomac tout ensoleillé.[4]

— C'est l'élixir du Père Gaucher, la joie et la santé de notre Provence, me fit le brave homme d'un air triomphant; on le fabrique au couvent des Prémontrés,[5] à deux lieues de votre moulin . . . N'est-ce pas que cela vaut bien toutes les chartreuses[6] du monde? . . . Et si vous saviez comme elle est amusante, l'histoire de cet élixir! Écoutez plutôt . . .

Alors, tout naïvement, sans y entendre malice,[7] dans cette salle à manger de presbytère, si candide et si calme avec son Chemin de la croix en petits tableaux et ses jolis rideaux clairs empesés comme des surplis, l'abbé me commença une historiette légèrement sceptique et irrévérencieuse, à la façon d'un conte d'Érasme[8] ou de d'Assoucy:

— Il y a vingt ans, les Prémontrés, ou plutôt les Pères blancs, comme les appellent nos Provençaux, étaient tombés dans une grande misère. Si vous aviez vu leur maison de ce temps-là, elle vous aurait fait peine.

Le grand mur, la tour Pacôme,[1] s'en allaient en morceaux. Tout autour du cloître rempli d'herbes, les colonnettes se fendaient, les saints de pierre croulaient dans leurs niches. Pas un vitrail debout, pas une porte qui tînt.[2] Dans les préaux, dans les chapelles, le vent du Rhône soufflait comme en Camargue,[3] éteignant les cierges, cassant le plomb des vitrages, chassant l'eau des bénitiers. Mais le plus triste de tout, c'était le clocher du couvent, silencieux comme un pigeonnier vide; et les Pères, faute d'argent pour s'acheter une cloche, obligés de sonner matines avec des cliquettes de bois d'amandier! . . .

Pauvres Pères blancs! Je les vois encore, à la procession de la Fête-Dieu, défilant tristement dans leurs capes rapiécées, pâles, maigres, nourris de *citres*[4] et de pastèques, et derrière eux monseigneur l'abbé, qui venait la tête basse, tout honteux de montrer au soleil sa crosse dédorée et sa mitre de laine blanche mangée des vers. Les dames de la confrérie en pleuraient de pitié dans les rangs, et les gros porte-bannière ricanaient entre eux tout bas en se montrant les pauvres moines:

— Les étourneaux vont[5] maigres quand ils vont en troupe.

Le fait est que les infortunés Pères blancs en étaient arrivés eux-mêmes à se demander s'ils ne feraient pas mieux de prendre leur vol à travers le monde et de chercher pâture chacun de son côté.

Or, un jour que cette grave question se débattait dans le chapitre, on vint annoncer au prieur que le frère[6] Gaucher

demandait à être entendu au conseil . . . Vous saurez pour votre gouverne que ce frère Gaucher était le bouvier du couvent; c'est-à-dire qu'il passait ses journées à rouler d'arcade en arcade dans le cloître, en poussant devant lui deux vaches étiques qui cherchaient l'herbe aux fentes des pavés. Nourri jusqu'à douze ans par une vieille folle du pays des Baux,[1] qu'on appelait tante Bégon, recueilli depuis chez les moines, le malheureux bouvier n'avait jamais pu rien apprendre qu'à conduire ses bêtes et à réciter son *Pater noster*;[2] encore le disait-il en provençal, car il avait la cervelle dure et l'esprit comme une dague de plomb. Fervent chrétien du reste, quoique un peu visionnaire, à l'aise sous le cilice et se donnant la discipline avec une conviction robuste, et des bras![3] . .

Quand on le vit entrer dans la salle du chapitre, simple et balourd, saluant l'assemblée la jambe en arrière, prieur, chanoines, argentier, tout le monde se mit à rire. C'était toujours l'effet que produisait, quand elle arrivait quelque part, cette bonne face grisonnante avec sa barbe de chèvre et ses yeux un peu fous; aussi le frère Gaucher ne s'en émut pas.

— Mes révérends, fit-il d'un ton bonasse en tortillant son chapelet de noyaux d'olives, on a bien raison de dire que ce sont les tonneaux vides qui chantent le mieux. Figurez-vous qu'à force de creuser ma pauvre tête déjà si creuse, je crois que j'ai trouvé le moyen de nous tirer tous de peine.

« Voici comment. Vous savez bien tante Bégon, cette brave femme qui me gardait quand j'étais petit. (Dieu ait son âme!) Je vous dirai donc, mes révérends pères, que tante Bégon, de son vivant, se connaissait aux herbes de montagnes autant et mieux qu'un vieux merle de Corse. Voire, elle avait composé sur la fin de ses jours un élixir

incomparable en mélangeant cinq ou six espèces de simples que nous allions cueillir ensemble dans les Alpilles.[1] Il y a belles années de cela;[2] mais je pense qu'avec l'aide de saint Augustin[3] et la permission de notre père abbé, je pourrais — en cherchant bien — retrouver la composition de ce mystérieux élixir. Nous n'aurions plus alors qu'à le mettre en bouteilles, et à le vendre un peu cher, ce qui permettrait à la communauté de s'enrichir doucettement, comme ont fait nos frères de la Trappe[4] et de la Grande . . .

Il n'eut pas le temps de finir. Le prieur s'était levé pour lui sauter au cou. Les chanoines lui prenaient les mains. L'argentier, encore plus ému que tous les autres, lui baisait avec respect le bord tout effrangé de sa cucule . . . Puis chacun revint à sa chaire pour délibérer; et, séance tenante,[5] le chapitre décida qu'on confierait les vaches au frère Thrasybule, pour que le frère Gaucher pût se donner tout entier à la confection de son élixir.

Comment le bon frère parvint-il à retrouver la recette de tante Bégon? au prix de quels efforts? au prix de quelles veilles? L'histoire ne le dit pas. Seulement, ce qui est sûr, c'est qu'au bout de six mois, l'élixir des Pères blancs était déjà très populaire. Dans tout le Comtat,[6] dans tout le pays d'Arles, pas un *mas* qui n'eût au fond de sa *dépense*,[7] entre les bouteilles de vin cuit[8] et les jarres d'olives à la picholine,[9] un petit flacon de terre brune cacheté aux armes de Provence, avec un moine en extase sur une étiquette d'argent. Grâce à la vogue de son élixir, la maison des Prémontrés s'enrichit très rapidement. On releva la tour Pacôme. Le prieur eut une mitre neuve, l'église de jolis vitraux ouvragés; et, dans la fine dentelle du clocher, toute une compagnie de cloches et de clochettes vint s'abattre,

un beau matin de Pâques, tintant et carillonnant à la grande volée.

Quant au frère Gaucher, ce pauvre frère lai dont les rusticités égayaient tant le chapitre, il n'en fut plus question dans le couvent. On ne connut plus désormais que le Révérend Père Gaucher, homme de tête et de grand savoir, qui vivait complètement isolé des occupations si menues et si multiples du cloître, et s'enfermait tout le jour dans sa distillerie, pendant que trente moines battaient la montagne pour lui chercher des herbes odorantes . . . Cette distillerie, où personne, pas même le prieur, n'avait le droit de pénétrer, était une ancienne chapelle abandonnée, tout au bout du jardin des chanoines. La simplicité des bons pères en avait fait quelque chose de mystérieux et de formidable; et si, par aventure, un moinillon hardi et curieux, s'accrochant aux vignes grimpantes, arrivait jusqu'à la rosace du portail, il en dégringolait bien vite, effaré d'avoir vu le Père Gaucher, avec sa barbe de nécroman, penché sur ses fourneaux, le pèse-liqueur à la main; puis, tout autour, des cornues de grès rose, des alambics gigantesques, des serpentins de cristal, tout un encombrement bizarre qui flamboyait ensorcelé dans la lueur rouge des vitraux . . .

Au jour tombant, quand sonnait le dernier Angélus,[1] la porte de ce lieu de mystère s'ouvrait discrètement, et le révérend se rendait à l'église pour l'office du soir. Il fallait voir quel accueil quand il traversait le monastère! Les frères faisaient la haie sur son passage. On disait:

— Chut! . . . il a le secret! . . .

— L'argentier le suivait et lui parlait la tête basse . . . Au milieu de ces adulations, le père s'en allait en s'épongeant le front, son tricorne aux larges bords posé en arrière

comme une auréole, regardant autour de lui d'un air de complaisance les grandes cours plantées d'orangers, les toits bleus où tournaient des girouettes neuves, et, dans le cloître éclatant de blancheur, — entre les colonnettes élégantes et fleuries, — les chanoines habillés de frais qui défilaient deux par deux avec des mines reposées.

— C'est à moi qu'ils doivent tout cela! se disait le révérend en lui-même; et chaque fois cette pensée lui faisait monter des bouffées d'orgueil.

Le pauvre homme en fut bien puni. Vous allez voir . . .

Figurez-vous qu'un soir, pendant l'office, il arriva à l'église dans une agitation extraordinaire: rouge, essoufflé, le capuchon de travers, et si troublé qu'en prenant de l'eau bénite il y trempa ses manches jusqu'au coude. On crut d'abord que c'était l'émotion d'arriver en retard; mais quand on le vit faire de grandes révérences à l'orgue et aux tribunes au lieu de saluer le maître-autel, traverser l'église en coup de vent,[1] errer dans le chœur pendant cinq minutes pour chercher sa stalle, puis une fois assis, s'incliner de droite et de gauche en souriant d'un air béat, un murmure d'étonnement courut dans les trois nefs. On chuchotait de bréviaire à bréviaire.[2]

— Qu'a donc notre Père Gaucher? . . . Qu'a donc notre Père Gaucher?

Par[3] deux fois le prieur, impatienté, fit tomber sa crosse sur les dalles pour commander le silence . . . Là-bas, au fond du chœur, les psaumes allaient toujours; mais les répons manquaient d'entrain . . .

Tout à coup, au beau milieu de l'*Ave verum*,[4] voilà mon[5] Pére Gaucher qui se renverse dans sa stalle et entonne d'une voix éclatante:

Dans Paris, il y a un Père blanc,
Patatin, patatan, tarabin, taraban[1] . . .

Consternation générale. Tout le monde se lève. On crie:

— Emportez-le . . . il est possédé!

Les chanoines se signent. La crosse de monseigneur se démène . . . Mais le Père Gaucher ne voit rien, n'écoute rien; et deux moines vigoureux sont obligés de l'entraîner par la petite porte du chœur, se débattant comme un exorcisé et continuant de plus belle ses *patatin* et ses *taraban.*

Le lendemain, au petit jour, le malheureux était à genoux dans l'oratoire du prieur, et faisait sa *coulpe*[2] avec un ruisseau de larmes:

— C'est l'élixir, Monseigneur, c'est l'élixir qui m'a surpris, disait-il en se frappant la poitrine. Et de le voir si marri, si repentant, le bon prieur en était tout ému lui-même.

— Allons, allons, Père Gaucher, calmez-vous, tout cela séchera comme la rosée au soleil . . . Après tout, le scandale n'a pas été aussi grand que vous pensez. Il y a bien eu la chanson qui était un peu . . . hum! hum! . . . Enfin il faut espérer que les novices ne l'auront pas entendue . . . A présent, voyons, dites-moi bien comment la chose vous est arrivée . . . C'est en essayant l'élixir, n'est-ce pas? Vous aurez eu la main trop lourde[3] . . . Oui, oui, je comprends . . . C'est comme le frère Schwartz,[4] l'inventeur de la poudre: vous avez été victime de votre invention . . . Et dites-moi, mon brave ami, est-il bien nécessaire que vous l'essayiez sur vous-même, ce terrible élixir?

— Malheureusement, oui, Monseigneur . . . l'éprouvette me donne bien la force et le degré de l'alcool; mais pour le fini, le velouté, je ne me fie guère qu'à ma langue . . .

— Ah! très bien . . . Mais écoutez encore un peu que je vous dise . . . Quand vous goûtez ainsi l'élixir par nécessité, est-ce que cela vous semble bon? Y prenez-vous du plaisir? . . .

— Hélas! oui, Monseigneur, fit le malheureux Père en devenant tout rouge . . . Voilà deux soirs que je lui trouve un bouquet, un arome! . . . C'est pour sûr le démon qui m'a joué ce vilain tour . . . Aussi je suis bien décidé désormais à ne plus me servir que de l'éprouvette. Tant pis si la liqueur n'est pas assez fine, si elle ne fait pas assez la perle[1] . . .

— Gardez-vous-en bien, interrompit le prieur avec vivacité. Il ne faut pas s'exposer à mécontenter la clientèle . . . Tout ce que vous avez à faire maintenant que vous voilà prévenu, c'est de vous tenir sur vos gardes . . . Voyons, qu'est-ce qu'il vous faut pour vous rendre compte? . . . Quinze ou vingt gouttes, n'est ce-pas? . . . mettons vingt gouttes . . . Le diable sera bien fin s'il vous attrape avec vingt gouttes . . . D'ailleurs, pour prévenir tout accident, je vous dispense dorénavant de venir à l'église. Vous direz l'office du soir dans la distillerie . . . Et maintenant, allez en paix, mon Révérend, et surtout . . . comptez bien vos gouttes.

Hélas! le pauvre Révérend eut beau compter ses gouttes . . . le démon le tenait, et ne le lâcha plus.

C'est la distillerie qui entendit de singuliers offices!

Le jour, encore, tout allait bien. Le Père était assez calme: il préparait ses réchauds, ses alambics, triait soigneusement ses herbes, toutes herbes de Provence, fines, grises, dentelées, brûlées de parfums et de soleil . . . Mais, le soir, quand les simples étaient infusés et que l'élixir

tiédissait dans de grandes bassines de cuivre rouge,[1] le martyre du pauvre homme commençait.

— . . . Dix-sept . . . dix-huit . . . dix-neuf . . . vingt! . . .

Les gouttes tombaient du chalumeau dans le gobelet de vermeil. Ces vingt-là, le père les avalait d'un trait, presque sans plaisir. Il n'y avait que la vingt et unième qui lui faisait envie.[2] Oh! cette vingt et unième goutte! . . . Alors, pour échapper à la tentation, il allait s'agenouiller tout au bout du laboratoire et s'abîmait dans ses patenôtres. Mais de la liqueur encore chaude il montait une petite fumée toute chargée d'aromates, qui venait rôder autour de lui et, bon gré mal gré, le ramenait vers les bassines . . . La liqueur était d'un beau vert doré . . . Penché dessus, les narines ouvertes, le père la remuait tout doucement avec son chalumeau, et dans les petites paillettes étincelantes que roulait le flot d'émeraude, il lui semblait voir les yeux de tante Bégon qui riaient et pétillaient en le regardant . . .

— Allons! encore une goutte!

Et de goutte en goutte, l'infortuné finissait par avoir son gobelet plein jusqu'au bord. Alors, à bout de forces, il se laissait tomber dans un grand fauteuil, et, le corps abandonné, la paupière à demi close, il dégustait son péché par petits coups, en se disant tout bas avec un remords délicieux:

— Ah! je me damne . . . je me damne . . .

Le plus terrible, c'est qu'au fond de cet élixir diabolique, il retrouvait toujours par je ne sais quel sortilège, la fameuse chanson des Pères blancs: *Patatin patatan.*

Pensez quelle confusion le lendemain, quand ses voisins de cellule lui faisaient d'un air malin:

— Eh! eh! Père Gaucher, vous aviez des cigales en tête,[3] hier soir en vous couchant.

Alors c'étaient des larmes, des désespoirs, et le jeûne, et

le cilice, et la discipline. Mais rien ne pouvait[1] contre le démon de l'élixir; et tous les soirs, à la même heure, la possession recommençait.

Pendant ce temps, les commandes pleuvaient à l'abbaye que c'était une bénédiction. Il en venait de Nîmes,[2] d'Aix, d'Avignon, de Marseille . . . De jour en jour le couvent prenait un petit air de manufacture. Il y avait des frères emballeurs, des frères étiqueteurs, d'autres pour les écritures, d'autres pour le camionnage; le service de Dieu y perdait bien par-ci par-là quelques coups de cloches; mais les pauvres gens du pays n'y perdaient rien, je vous en réponds . . .

Et donc, un beau dimanche matin, pendant que l'argentier lisait en plein chapitre son inventaire de fin d'année et que les bons chanoines l'écoutaient les yeux brillants et le sourire aux lèvres, voilà le Père Gaucher qui se précipite au milieu de la conférence en criant:

— C'est fini . . . Je n'en fais plus . . . Rendez-moi mes vaches.

— Qu'est-ce qu'il y a donc, Père Gaucher? demanda le prieur, qui se doutait bien un peu de ce qu'il y avait.

— Ce qu'il y a, Monseigneur? . . . Il y a que je suis en train de me préparer une belle éternité de flammes et de coups de fourche . . . Il y a que je bois, que je bois comme un misérable . . .

— Mais je vous avais dit de compter vos gouttes.

— Ah! bien oui, compter mes gouttes! c'est par gobelets qu'il faudrait compter maintenant . . . Oui, mes Révérends, j'en suis là.[3] Trois fioles par soirée . . . Vous comprenez bien que cela ne peut pas durer . . . Aussi, faites faire l'élixir par qui vous voudrez . . . Que le feu de Dieu me brûle si je m'en mêle encore!

C'est le chapitre qui ne riait plus.

— Mais, malheureux, vous nous ruinez! criait l'argentier en agitant son grand-livre.

— Préférez-vous que je me damne?

Pour lors, le prieur se leva.

— Mes Révérends, dit-il en étendant sa belle main blanche où luisait l'anneau pastoral, il y a moyen de tout arranger . . . C'est le soir, n'est-ce pas, mon cher fils, que le démon vous tente? . . .

— Oui, monsieur le prieur, régulièrement tous les soirs . . . Aussi, maintenant, quand je vois arriver la nuit, j'en ai, sauf votre respect, les sueurs qui me prennent, comme l'âne de Capitou[1] quand il voyait venir le bât.

— Eh bien! rassurez-vous . . . Dorénavant, tous les soirs, à l'office, nous réciterons à votre intention l'oraison de saint Augustin[2] à laquelle l'indulgence plénière est attachée . . . Avec cela, quoi qu'il arrive, vous êtes à couvert[3] . . . C'est l'absolution pendant le péché.

— Oh bien! alors, merci, monsieur le prieur!

Et, sans en demander davantage, le Père Gaucher retourna à ses alambics, aussi léger qu'une alouette.

Effectivement, à partir de ce moment-là, tous les soirs, à la fin des complies,[4] l'officiant ne manquait jamais de dire:

— Prions pour notre pauvre Père Gaucher, qui sacrifie son âme aux intérêts de la communauté . . . *Oremus Domine*[5] . . .

Et pendant que sur toutes ces capuches blanches, prosternées dans l'ombre des nefs, l'oraison courait en frémissant comme une petite bise sur la neige, là-bas, tout au bout du couvent, derrière le vitrage enflammé de la distillerie, on entendait le père Gaucher qui chantait à tue-tête:

Dans Paris il y a un Père blanc,
Patatin, patatan, taraban, tarabin.

. . . Ici le bon curé s'arrêta plein d'épouvante:
— Miséricorde! si mes paroissiens m'entendaient!

LE PHOTOGRAPHE

Comme ils avaient l'air d'un tout petit ménage et que leur mobilier tenait dans une charrette à bras, on leur avait fait payer le loyer d'avance. Un loyer d'essuyeurs de plâtres,[1] car ils habitaient le cinquième[2] d'une maison toute neuve, sur un de ces grands boulevards inachevés, pleins d'écriteaux, de gravats, de terrains vides entourés de planches. Il y a une odeur de peinture fraîche dans ces trois petites pièces très éclairées d'une lumière droite, qui rend plus saisissante la nudité des murs. Voici d'abord l'atelier avec son vitrage grand comme une cloche à melon,[3] sa cheminée à la prussienne sombre et froide, et un petit feu de coke tout préparé qu'on n'allumera que s'il vient du monde. Les photographies de la famille sont accrochées au mur: le père, la mère, les trois enfants, assis, debout, enlacés, séparés, dans toutes les poses possibles; puis quelques monuments, des vues de campagne mangées de soleil. Cela date du temps où ils étaient riches, et où le père faisait de la photographie pour s'amuser. Maintenant la ruine est arrivée, et n'ayant pas d'autre métier sous la main, il essaie de s'en faire un avec son passe-temps du dimanche.

L'appareil, que les enfants entourent d'une admiration craintive, occupe la place d'honneur, au milieu de l'atelier, et dans ses cuivres flambants neufs, ses gros verres bombés et clairs, semble avoir absorbé tout le luxe, toute la splen-

deur du pauvre petit logis. Les autres meubles sont vieux, cassés, vermoulous et si rares! La mère a une méchante robe de soie noire, fripée, un bout de dentelle sur la tête, la tenue d'un comptoir où les chalands ne viennent guère. Le père, lui, par exemple,[1] s'est payé une belle toque à l'artiste, une veste en velours pour impressionner le bourgeois. Sous cette défroque reluisante, avec son grand front lunaire,[2] plein d'illusions ses yeux étonnés et bonasses, il a l'air aussi neuf que son appareil. Et comme il s'agite, le pauvre homme! Et comme il se prend au sérieux! Il faut l'entendre dire aux enfants: «N'entrez pas dans la chambre noire.» La chambre noire! on croirait l'antre d'une pythonisse . . . Au fond, le malheureux est très troublé. Le loyer payé, le bois, le charbon, il ne reste plus un sou en caisse. Et si les clients ne montent pas, si la vitrine d'exposition qui est en bas au coin de la porte n'accroche personne au passage, qu'est-ce que les petits mangeront ce soir? Enfin, à la garde de Dieu.[3] L'installation est terminée. Il n'y a plus rien à préparer, à faire reluire. A présent tout dépend du passant.

Minutes d'attente et d'angoisse. Le père, la mère, les enfants, tout le monde est sur le balcon, à guetter. Parmi tant de gens qui circulent, il se trouvera bien[4] un amateur, que diable! . . . Mais non. La foule va, vient, se croise le long du trottoir. Personne ne s'arrête. Si pourtant. Voilà un monsieur qui s'approche de la vitrine. Il regarde les portraits l'un après l'autre; il a l'air content, il va monter. Les enfants enthousiasmés parlent déjà d'allumer le poêle . . . «Attendons encore,» dit la mère prudemment. Et comme elle a bien fait! Le monsieur continue sa route en flânant. Une heure, deux heures, le jour devient moins clair. Il y a de gros nuages qui passent. Pourtant, à

cette hauteur, on pourrait faire encore d'excellentes épreuves. A quoi bon, puisque personne ne vient? A chaque instant, ce sont des émotions, des fausses joies, des pas qu'on entend dans l'escalier, qui arrivent tout près de la porte, puis s'éloignent brusquement. Une fois même on a sonné. C'est quelqu'un qui demandait l'ancien locataire. Les figures s'allongent, les yeux s'emplissent de larmes . . . «Ce n'est pas possible, dit le père, il faut qu'on ait décroché le cadre[1] . . . Va donc voir, petit.» Au bout d'un moment, l'enfant remonte, consterné. Le cadre est toujours à sa place, mais c'est comme s'il n'y était pas. Personne n'y fait attention.

D'ailleurs, il pleut . . . En effet, sur le vitrage de l'atelier, la pluie commence à tomber avec un petit bruit narquois. Le boulevard est noir de parapluies. On rentre, on ferme la fenêtre. Les enfants ont froid; mais on n'ose pas allumer le poêle qui contient sa dernière bouchée de charbon. Consternation générale. Le père marche à grands pas, les poings crispés. Pour qu'on ne la voie pas pleurer, la mère se cache dans la chambre . . . Soudain un des enfants, qui a profité d'une éclaircie pour passer sur le balcon, tape vivement aux carreaux: «Papa, papa . . . il y a quelqu'un en bas, à l'étalage.» Il ne s'est pas trompé. C'est une dame, une dame très bien, ma foi! Elle regarde un moment les photographies, hésite, lève la tête . . . Ah! si toutes les paires d'yeux braqués de là-haut sur elle avaient un brin d'aimant, comme elle grimperait l'escalier quatre à quatre . . . Enfin la dame se décide. Elle entre. Elle monte. La voilà. Vite l'allumette sous le feu, les petits dans la pièce à côté. Et pendant que le père rajuste sa toque, la mère se précipite pour ouvrir, émue, souriante, avec le frou-frou modeste de sa vieille robe de soie.

«. . . Oui, madame, c'est bien ici . . .» On s'empresse, on la fait asseoir. C'est une personne du Midi, un peu bavarde, mais bien complaisante, et pas avare du tout de son profil.[1] La première épreuve est manquée. Eh bien! on la recommencera, té! pardi![2] . . . Et sans la moindre mauvaise humeur, la dame du Midi remet son coude sur la table et son menton dans la main.

Pendant que le photographe dispose les plis de la jupe, les rubans du bonnet, on entend des rires étouffés, des poussées contre la petite porte vitrée. Ce sont les enfants qui se bousculent pour regarder leur père passant sa tête sous le drap vert de l'appareil et restant là sans bouger comme une bête de l'Apocalypse[3] avec un gros œil transparent. O! quand ils seront grands, ils se feront tous photographes . . . Enfin voici une bonne épreuve que l'opérateur apporte en triomphe, toute ruisselante. Dans ce blanc et ce noir la dame se reconnaît, commande douze cartes, les paye d'avance et sort enchantée.

Elle est partie, la porte est fermée. Vive la joie! Les enfants délivrés dansent en rond autour de l'appareil. Le père, très ému de sa première opération, s'essuie le front majestueusement; puis, comme la journée touche à sa fin, la mère descend bien vite chercher le dîner, un bon petit dîner d'extra en l'honneur de la crémaillère, et aussi . . . car il faut de l'ordre . . . un grand registre à dos vert sur lequel on écrit en belle ronde le jour de la livraison, le nom de la dame du Midi et le chiffre de l'encaisse; douze francs! Il est vrai de dire que grâce au pâté, au saint-honoré avec lesquelles on a fêté la crémaillère, grâce encore à quelques petites provisions de chauffage, de sucre, de bougies, le chiffre des dépenses est juste égal à celui des recettes.. Mais bah! si on a fait douze francs aujourd'hui,

un jour de pluie, d'installation, jugez un peu ce qu'on fera demain. Et la soirée se passe en projets. C'est incroyable ce qu'il peut tenir de projets dans un petit appartement de trois pièces, au cinquième, sur le devant![1] . . .

Le lendemain, un temps superbe, et personne. Pas un client de tout le jour. Qu'est-ce que vous voulez? C'est le commerce, cela? D'ailleurs il reste un peu de pâté, et les enfants ne se couchent pas le ventre vide. Le surlendemain rien encore. Les stations sur le balcon recommencent de plus belle, mais sans succès. La dame du Midi revient chercher sa douzaine, et c'est tout. Ce soir-là; pour avoir du pain, on a été obligé d'engager un des matelas . . . Deux jours, trois jours se passent ainsi. Maintenant c'est la vraie détresse. Le malheureux photographe a vendu sa toque en velours, sa vareuse; il ne lui reste plus qu'à vendre son appareil, et à entrer garçon de magasin quelque part. La mère se désole, les enfants découragés ne vont même plus regarder sur le balcon.

Tout à coup, un samedi matin, au moment où ils s'y attendent le moins, voilà qu'on sonne. C'est une noce, toute une noce, qui a monté les cinq étages pour se faire photographier. Le marié, la mariée, la demoiselle et le garçon d'honneur, braves gens n'ayant mis qu'une paire de gants dans leur vie et tenant à en éterniser le souvenir. Ce jour-là on fait trente-six francs. Le lendemain le double. C'est fini.[2] La photographie est installée . . . Et voilà un des mille drames de petit commerce parisien.

UN MEMBRE DU JOCKEY-CLUB

Après dîner, ces braves Cévenols[1] avaient tenu à me montrer leur cercle. C'était l'éternel cercle de petite ville, quatre pièces en enfilade au premier d'un vieil hôtel qui avait vue sur le mail, de grandes glaces passées, du carrelage sans tapis, et çà et là sur les cheminées . . . où traînaient des journaux de Paris, datés de l'avant-veille . . . des lampes de bronze, les seules de la ville qu'on ne soufflât pas au coup de neuf heures.

Quand j'arrivai, il y avait encore très peu de monde. Quelques vieux ronflaient, le nez dans leur journal, ou jouaient au whist silencieusement, et sous la lumière verte des abat-jour, ces crânes chauves penchés l'un vers l'autre, les jetons entassés dans leur petite corbeille en chenille, avaient le même ton mat, jaune, poli du vieil ivoire. Dehors, sur le mail, on entendait sonner la retraite,[2] et le pas des promeneurs qui rentraient, dispersés par les rues en pente, les marches de niveau, les rampes de cette ville montagnarde à plusieurs étages[3] . . . Après quelques derniers coups de marteau jetés aux portes dans le grand silence, la jeunesse délivrée des repas et promenades de famille monta bruyamment l'escalier du cercle. Je vis entrer une vingtaine de solides montagnards gantés de frais[4] avec des gilets échancrés, des cols ouverts et des essais de frisure à la russe,[5] qui les faisaient ressembler tous à de grosses poupées fortement coloriées. C'était ce que vous pouvez imaginer de plus comique. Il me semblait que j'assistais à une pièce très parisienne de Meilhac ou de Dumas fils[6] jouée par des amateurs de Tarascon[7] et même plus loin. Toutes les lassitudes, les airs ennuyés, dégoûtés, ce parler veule qui est le suprême chic du dandy

parisien, je les retrouvais à deux cents lieues de Paris, exagérés encore par la maladresse des acteurs. Il fallait voir ces gros garçons s'aborder d'une mine languissante: «Comment va, mon bon?»[1] s'allonger sur les divans dans des poses accablées, s'étirer les bras devant les glaces et dire avec l'accent du cru: «C'est infect[2] . . . C'est crevant . . .» Chose touchante! ils appelaient leur cercle le *clob*,[3] qu'en bons méridionaux ils prononçaient *clab*. On n'entendait que cela . . . Le garçon du *clab*, les règlements du *clab* . . .

J'étais à me demander comment toutes ces démences parisiennes avaient pu venir là et s'implanter dans l'air vif et sain de la montagne, quand je vis paraître la jolie tête pâlotte et toute frisée du petit duc de M*** membre du Jockey-Club, du Rowing-Club, de l'écurie Delamarre et de plusieurs autres sociétés savantes. Ce jeune gentilhomme que ses extravagances ont rendu célèbre sur le boulevard,[4] venait de croquer en quelques mois l'avant-dernier million de la succession paternelle, et son conseil épouvanté l'avait envoyé se mettre au vert[5] dans ce coin perdu des Cévennes.[6] Je compris alors les airs alanguis de cette jeunesse, ses gilets en cœur, sa prononciation prétentieuse: J'avais maintenant son modèle sous mes yeux.

A peine entré, le membre du Jockey-Club fut entouré fêté. On répétait ses mots, on imitait ses gestes, ses attitudes, si bien que cette pâle image de gandin, tirée, maladive, mais distinguée en dépit de tout, semblait reflétée tout autour dans les grossières glaces de campagne qui exagéraient ses traits. Ce soir-là, sans doute pour me faire honneur, M. le Duc parla beaucoup théâtre, littérature. Avec quel dédain, quelle ignorance! Il fallait l'entendre appeler Emile Augier[7] «ce M'sieu! . . .» et Dumas fils «le

petit Dumas.»[1] C'était à propos de tout des idées très vagues flottant dans des phrases inachevées où les machin, chose, machin[2] remplaçaient les mots qu'il ne trouvait pas, et tenaient lieu de ces petits points dont abusent les auteurs dramatiques qui ne savent pas écrire. En somme ce jeune gentilhomme ne s'était jamais donné le peine de penser; seulement il avait frôlé beaucoup de monde et de chacun emporté des expressions, des jugements gardés à fleur de tête[3] et qui faisaient partie de lui-même comme les boucles de frisure[4] ombrant son front délicat. Ce qu'il connaissait à fond, par exemple,[5] c'était la science héraldique, les livrées,[6] les chevaux de courses, et là-dessus les jeunes provinciaux dont il faisait l'éducation étaient devenus presque aussi savants que lui.

La soirée se traîna ainsi dans les bavardages de ce palefrenier mélancolique. Vers dix heures, les vieux étant partis et les tables de whist désertées, la jeunesse à son tour s'attabla pour tailler un petit bac.[7] C'était de règle depuis l'arrivée du duc. J'avais pris place dans l'ombre sur un coin du divan, et de là je voyais très bien tous les joueurs sous la lueur abaissée et restreinte des lampes. Le membre du Jockey trônait au milieu de la table, superbe, indifférent, tenant ses cartes avec une grâce parfaite et s'inquiétant peu de perdre ou de gagner. Ce décavé de la vie parisienne était encore le plus riche de la bande. Mais eux, les pauvres petits,[8] quel courage il leur fallait pour demeurer impassibles! A mesure que la partie s'échauffait, je suivais curieusement l'expression des visages. Je voyais les lèvres trembler, les yeux se remplir de larmes, et les doigts se crisper rageusement sur les cartes. Pour dissimuler leur émotion, les perdants jetaient au travers de leur déveine des «je m'emballe, je m'embête,» mais dans ce terrible accent

du Midi, toujours significatif et inexorable, ces exclamations parisiennes n'avaient plus le même air d'aristocratique indifférence que sur les lèvres du petit duc.

Parmi tous les joueurs il y en avait un surtout qui m'intéressait. C'était un grand gars, très jeune, poussé trop vite, une bonne grosse tête d'enfant à barbe, naïve, inculte, primitive, malgré les frisures Demidoff,[1] et où toutes les impressions se lisaient à visage ouvert. Ce garçon-là perdait tout le temps. Deux ou trois fois je l'avais vu se lever de la table et sortir vivement; puis, au bout de quelques minutes, il revenait prendre sa place, tout rouge, tout suant, et je me disais: «Toi, tu viens de raconter quelque histoire à ta mère, à tes sœurs pour avoir de l'argent.» Le fait est que chaque fois, le pauvre diable rentrait les poches pleines et se remettait au jeu avec fureur. Mais la chance s'acharnait contre lui. It perdait, il perdait toujours. Je le sentais crispé, frémissant, n'ayant plus même la force de faire bon visage à la mauvaise fortune. A chaque carte qui tombait, ses ongles s'enfonçaient dans la laine du tapis; c'était navrant.

Peu à peu cependant, hypnotisé par cette atmosphère provinciale d'ennui et de désœuvrement, très las aussi de mon voyage, je n'aperçus plus la table de jeu que comme une vision lumineuse très vague, très effacée, et je finis par m'endormir à ce murmure de voix et de cartes remuées. Je fus réveillé tout à coup par un bruit de paroles irritées, sonnant haut dans les salles vides. Tout le monde était parti. Il ne restait plus que le membre du Jockey-Club et mon grand garçon de tout à l'heure, tous les deux attablés et jouant. La partie était sérieuse, un écarté à dix louis; et rien qu'à voir le désespoir qui gonflait cette bonne grosse face de bouledogue, je compris que le montagnard perdait encore.

«Ma revanche!»[1] criait-il de temps en temps avec colère. L'autre, toujours calme, lui faisait tête; et à chaque nouveau coup il me semblait qu'un méchant sourire dédaigneux, presque imperceptible, plissait sa lèvre aristocratique. J'entendis annoncer «la belle!»[2] puis un violent coup de poing sur la table; c'était fini, le malheureux avait tout perdu.

Il resta un moment atterré, regardant ses cartes sans rien dire, avec sa redingote en cœur toute remontée,[3] sa chemise froissée, mouillée comme s'il venait de se battre. Puis tout à coup, voyant le duc ramasser les pièces d'or dispersées sur le tapis, il se leva avec un cri terrible: «Mon argent, N. de D.![4] rendez-moi mon argent!» et aussitôt, comme un enfant qu'il était encore, il se mit à sangloter: «Rendez-le-moi, . . . rendez-le-moi!» Sa voix était navrante comme celle des êtres très forts chez qui les larmes arrivent par paquets[5] et sont une vraie souffrance. Toujours froid, toujours ironique, son partenaire le regardait sans sourciller . . . Alors le malheureux se mit à genoux, et tout bas, d'une voix tremblante: «Cet argent n'est pas à moi . . . Je l'ai volé . . . Mon père me l'avait laissé pour payer une échéance.» La honte l'étranglait, il n'acheva pas . . .

Au premier mot d'argent volé le duc s'était levé. Un peu d'amination montait à ses joues. La tête avait pris une expression de fierté qui lui allait très bien. Il vida ses poches sur la table, et, quittant lui aussi pour une minute son masque de gandin, il dit d'une voix naturelle et bonne: «Reprends donc ça, imbécile . . . Est-ce que tu crois que nous jouions sérieusement?» J'aurais voulu l'embrasser, ce gentilhomme!

EN CAMARGUE[1]

I

Le Départ

Grande rumeur au château. Le messager vient d'apporter un mot du garde, moitié en français, moitié en provençal, annonçant qu'il y a eu déjà deux ou trois beaux passages de *Galéjons*,[2] de *Charlottines*,[2] et que les *oiseaux de prime*[2] non plus ne manquaient pas.

«Vous êtes des nôtres!»[3] m'ont écrit mes aimables voisins; et ce matin, au petit jour de cinq heures, leur grand *break*,[4] chargé de fusils, de chiens, de victuailles, est venu me prendre[5] au bas de la côte. Nous voilà roulant sur la route d'Arles,[6] un peu sèche, un peu dépouillée, par ce matin de décembre où la verdure pâle des oliviers est à peine visible, et la verdure crue des chênes un peu trop hivernale et factice. Les étables se remuent. Il y a des réveils avant le jour qui allument la vitre des fermes; et dans les découpures de pierre de l'abbaye de Montmajour,[7] des orfraies encore engourdies de sommeil battent de l'aile parmi les ruines. Pourtant nous croisons déjà le long des fossés de vieilles paysannes qui vont au marché au trot de leurs bourriquets. Elles viennent de la Ville-des-Baux.[8] Six grandes lieues pour s'asseoir une heure sur les marches de Saint-Trophyme[9] et vendre des petits paquets de simples ramassés dans la montagne! . . .

Maintenant voici les remparts d'Arles; des remparts bas et crénelés, comme on en voit sur les anciennes estampes où des guerriers armés de lances apparaissent en haut de talus moins grands qu'eux. Nous traversons au galop

cette merveilleuse petite ville, une des plus pittoresques de France, avec ses balcons sculptés, arrondis, s'avançant comme des moucharabiés[1] jusqu'au milieu des rues étroites, avec ses vieilles maisons noires aux petites portes, moresques, ogivales et basses, qui vous reportent au temps de Guillaume Court-Nez[2] et des Sarrasins. A cette heure, il n'y a encore personne dehors. Le quai du Rhône seul est animé. Le bateau à vapeur qui fait le service de la Camargue chauffe au bas des marches, prêt à partir. Des *ménagers*[3] en veste de cadis roux, des filles de La Roquette[4] qui vont se louer pour des travaux des fermes, montent sur le pont avec nous, causant et riant entre eux. Sous les longues mantes brunes rabattues à cause de l'air vif du matin, la haute coiffure arlésienne fait la tête élégante et petite avec un joli grain d'effronterie, une envie de se dresser pour lancer le rire ou la malice plus loin . . . La cloche sonne; nous partons. Avec la triple vitesse du Rhône, de l'hélice, du mistral, les deux rivages se déroulent. D'un côté c'est la Crau, une plaine aride, pierreuse. De l'autre, la Camargue, plus verte, qui prolonge jusqu'à la mer son herbe courte et ses marais pleins de roseaux.

De temps en temps le bateau s'arrête près d'un ponton, à gauche ou à droite, à Empire ou à Royaume, comme on disait au moyen âge, du temps du Royaume d'Arles,[5] et, comme les vieux mariniers du Rhône disent encore aujourd'hui. A chaque ponton, une ferme blanche, un bouquet d'arbres. Les travailleurs descendent chargés d'outils, les femmes leur panier au bras, droites sur la passerelle. Vers Empire ou vers Royaume peu à peu le bateau se vide, et quand il arrive au ponton du Mas-de-Giraud où nous descendons, il n'y a presque plus personne à bord.

Le Mas-de-Giraud est une vieille ferme des seigneurs de Barbentane,[1] où nous entrons pour attendre le garde qui doit venir nous chercher. Dans la haute cuisine, tous les hommes de la ferme, laboureurs, vignerons, bergers, bergerots, sont attablés, graves, silencieux, mangeant lentement, et servis par les femmes qui ne mangeront qu'après. Bientôt le garde paraît avec la carriole. Vrai type à la Fenimore,[2] trappeur de terre et d'eau, garde-pêche et garde-chasse, les gens du pays l'appellent *lou Roudeïroù* (le rôdeur), parce qu'on le voit toujours, dans les brumes d'aube ou de jour tombant, caché pour l'affût parmi les roseaux, ou bien immobile dans son petit bateau, occupé à surveiller ses nasses sur les *clairs* (les étangs) et les *roubines* (canaux d'irrigation). C'est peut-être ce métier d'éternel guetteur qui le rend aussi silencieux, aussi concentré. Pourtant, pendant que la petite carriole chargée de fusils et de paniers marche devant nous, il nous donne des nouvelles de la chasse, le nombre des passages,[3] les quartiers où les oiseaux voyageurs se sont abattus. Tout en causant, on s'enfonce dans le pays.

Les terres cultivées dépassées, nous voici en pleine Camargue sauvage.[4] A perte de vue, parmi les pâturages, des marais, des roubines,[5] luisent dans les salicornes. Des bouquets de tamaris et de roseaux font des îlots comme sur une mer calme. Pas d'arbres hauts. L'aspect uni, immense, de la plaine, n'est pas troublé. De loin en loin, des parcs de bestiaux étendent leurs toits bas presque au ras de terre. Des troupeaux dispersés, couchés dans les herbes salines, ou cheminant serrés autour de la cape rousse du berger, n'interrompent pas la grande ligne uniforme, amoindris qu'ils sont par cet espace infini d'horizons bleus et de ciel ouvert. Comme de la mer unie malgré

ses vagues, il se dégage de cette plaine un sentiment de solitude, d'immensité, accru encore par le mistral qui souffle sans relâche, sans obstacle, et qui, de son haleine puissante, semble aplanir, agrandir le paysage. Tout se courbe devant lui. Les moindres arbustes gardent l'empreinte de son passage, en restent tordus, couchés vers le sud dans l'attitude d'une fuite perpétuelle . . .

II

La Cabane

Un toit de roseaux, des murs de roseaux desséchés et jaunes, c'est la cabane. Ainsi s'appelle notre rendez-vous de chasse. Type de la maison camarguaise, la cabane se compose d'une unique pièce, haute, vaste, sans fenêtre, et, prenant jour par une porte vitrée qu'on ferme le soir avec des volets pleins. Tout le long des grands murs crépis, blanchis à la chaux, des râteliers attendent les fusils, les carniers, les bottes de marais. Au fond, cinq ou six berceaux[1] sont rangés autour d'un vrai mât planté au sol et montant jusqu'au toit auquel il sert d'appui. La nuit, quand le mistral souffle et que la maison craque de partout, avec la mer lointaine et le vent qui la rapproche, porte son bruit, le continue en l'enflant, on se croirait couché dans la chambre d'un bateau.

Mais c'est l'après-midi surtout que la cabane est charmante. Par nos belles journées d'hiver méridional, j'aime rester tout seul près de la haute cheminée où fument quelques pieds de tamaris. Sous les coups du mistral ou de la tramontane, la porte saute,[2] les roseaux crient, et toutes ces secousses sont un bien petit écho du grand ébranlement

de la nature autour de moi. Le soleil d'hiver fouetté par l'énorme courant[1] s'éparpille, joint ses rayons, les disperse. De grandes ombres courent sous un ciel bleu admirable. La lumière arrive par saccades, les bruits aussi; et les sonnailles des troupeaux entendues tout à coup, puis oubliées, perdues dans le vent, reviennent chanter sous la porte ébranlée avec le charme d'un refrain . . . L'heure exquise, c'est le crépuscule, un peu avant que les chasseurs n'arrivent. Alors le vent s'est calmé. Je sors un moment. En paix le grand soleil rouge descend, enflammé, sans chaleur. La nuit tombe, vous frôle en passant de son aile noire tout humide. Là-bas, au ras du sol, la lumière d'un coup de feu passe avec l'éclat d'une étoile rouge avivée par l'ombre environnante. Dans ce qui reste de jour, la vie se hâte. Un long triangle de canards vole très bas, comme s'ils voulaient prendre terre; mais tout à coup la cabane, où le *caleil*[2] est allumé, les éloigne: celui qui tient la tête de la colonne dresse le cou, remonte, et tous les autres derrière lui s'emportent plus haut avec des cris sauvages.

Bientôt un piétinement immense se rapproche, pareil à un bruit de pluie. Des milliers de moutons, rappelés par les bergers, harcelés par les chiens, dont on entend le galop confus et l'haleine haletante, se pressent vers les parcs, peureux et indisciplinés. Je suis envahi, frôlé, confondu dans ce tourbillon de laines frisées, de bêlements; une houle véritable où les bergers semblent portés avec leur ombre par des flots bondissants . . . Derrière les troupeaux, voici des pas connus, des voix joyeuses. La cabane est pleine, animée, bruyante. Les sarments flambent. On rit d'autant plus qu'on est plus las. C'est un étourdissement d'heureuse fatigue, les fusils dans un coin, les grandes bottes jetées pêle-mêle, les carniers vides, et à côté les

plumages roux, dorés, verts, argentés, tout tachés de sang. La table est mise; et dans la fumée d'une bonne soupe d'anguilles, le silence se fait, le grand silence des appétits robustes, interrompu seulement par les grognements féroces des chiens qui lapent leur écuelle à tâtons devant la porte . . .

La veillée sera courte. Déjà près du feu, clignotant lui aussi, il ne reste plus que le garde et moi. Nous causons, c'est-à-dire nous nous jetons de temps en temps l'un à l'autre des demi-mots à la façon des paysans, de ces interjections presque indiennes, courtes et vite éteintes comme les dernières étincelles des sarments consumés. Enfin le garde se lève, allume sa lanterne, et j'écoute son pas lourd qui se perd dans la nuit . . .

III

A l'Espère! (A l'Affût!)

L'*espère!* quel joli nom pour désigner l'affût, l'attente du chasseur embusqué, et ces heures indécises[1] où tout attend, *espère*, hésite entre le jour et la nuit. L'affût du matin un peu avant le lever du soleil, l'affût du soir au crépuscule. C'est ce dernier que je préfère, surtout dans ces pays marécageux où l'eau des *clairs*[2] garde si longtemps la lumière . . .

Quelquefois on tient l'affût dans le *negochin* (le nayechien), un tout petit bateau sans quille étroit, roulant au moindre mouvement. Abrité par les roseaux, le chasseur guette les canards du fond de sa barque, que dépassent seulement la visière d'une casquette, le canon du fusil et la tête du chien flairant le vent, happant les moustiques, ou bien de ses grosses pattes étendues penchant tout le bateau d'un côté et le remplissant d'eau. Cet affût-là est trop

compliqué pour mon inexpérience. Aussi, le plus souvent, je vais à l'*espère* à pied, barbotant en plein marécage avec d'énormes bottes taillées dans toute la longueur du cuir. Je marche lentement, prudemment, de peur de m'envaser. J'écarte les roseaux pleins d'odeurs saumâtres et de sauts de grenouilles . . .

Enfin, voici un îlot de tamaris, un coin de terre sèche où je m'installe. Le garde, pour me faire honneur, a laissé son chien avec moi; un énorme chien des Pyrénées à grande toison blanche, chasseur et pêcheur de premier ordre, et dont la présence ne laisse pas que de m'intimider un peu.[1] Quand une poule d'eau passe à ma portée, il a une certaine façon ironique de me regarder en rejetant en arrière, d'un coup de tête à l'artiste,[2] deux longues oreilles flasques qui lui pendent dans les yeux; puis des poses à l'arrêt,[3] des frétillements de queue, toute une mimique d'impatience pour me dire:

— Tire . . . tire donc!

Je tire, je manque, Alors, allongé de tout son corps, il bâille et s'étire d'un air las, découragé, et insolent . . .

Eh bien! oui, j'en conviens, je suis un mauvais chasseur. L'affût, pour moi, c'est l'heure[4] qui tombe, la lumière diminuée, réfugiée dans l'eau, les étangs qui luisent, polissant jusqu'au ton de l'argent fin[5] la teinte grise du ciel assombri. J'aime cette odeur d'eau, ce frôlement mystérieux des insectes dans les roseaux, ce petit murmure des longues feuilles qui frissonnent. De temps en temps, une note triste passe et roule dans le ciel comme un ronflement de conque marine. C'est le butor qui plonge au fond de l'eau son bec immense d'oiseau-pêcheur et souffle . . . rrrouououou! Des vols de grues filent sur ma tête. J'entends le froissement des plumes, l'ébouriffement du duvet

dans l'air vif, et jusqu'au craquement de la petite armature[1] surmenée. Puis, plus rien. C'est la nuit, la nuit profonde, avec un peu de jour resté sur l'eau . . .

Tout à coup j'éprouve un tressaillement, une espèce de gêne nerveuse, comme si j'avais quelqu'un derrière moi. Je me retourne, et j'aperçois le compagnon des belles nuits, la lune, une large lune toute ronde, qui se lève doucement, avec un mouvement d'ascension d'abord très sensible, et se ralentissant à mesure qu'elle s'éloigne de l'horizon.

Déjà un premier rayon est distinct près de moi, puis un autre un peu plus loin . . . Maintenant tout le marécage est allumé. La moindre touffe d'herbe a son ombre. L'affût est fini, les oiseaux nous voient: il faut rentrer. On marche au milieu d'une inondation de lumière bleue, légère, poussiéreuse; et chacun de nos pas dans les *clairs*, dans les *roubines*, y remue des tas d'étoiles tombées et des rayons de lune qui traversent l'eau jusqu'au fond.

IV

Le Rouge et le Blanc[2]

Tout près de chez nous, à une portée de fusil de la cabane, il y en a une autre qui lui ressemble, mais plus rustique. C'est là que notre garde habite avec sa femme et ses deux aînés: la fille, qui soigne le repas des hommes, raccommode les filets de pêche; le garçon, qui aide son père à relever les nasses, à surveiller les *martilières* (vannes) des étangs. Les deux plus jeunes sont à Arles, chez la grand'mère; et ils y resteront jusqu'à ce qu'ils aient appris à lire et qu'ils aient fait leur *bon jour* (première communion), car ici on est trop loin de l'église et de l'école, et puis l'air de la Camargue ne

vaudrait rien pour ces petits. Le fait est que, l'été venu, quand les marais sont à sec et que la vase blanche des *roubines* se crevasse à la grande chaleur, l'île n'est vraiment pas habitable.

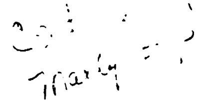
J'ai vu cela une fois au mois d'août, en venant tirer les hallebrands, et je n'oublierai jamais l'aspect triste et féroce de ce paysage embrasé. De place en place, les étangs fumaient au soleil comme d'immenses cuves, gardant tout au fond un reste de vie qui s'agitait, un grouillement de salamandres, d'araignées, de mouches d'eau cherchant des coins humides. Il y avait là un air de peste, une brume de miasmes lourdement flottante qu'épaississaient encore d'innombrables tourbillons de moustiques. Chez le garde, tout le monde grelottait, tout le monde avait la fièvre, et c'était pitié de voir les visages jaunes, tirés, les yeux cerclés,[1] trop grands, de ces malheureux condamnés à se traîner, pendant trois mois, sous ce plein soleil inexorable qui brûle les fiévreux sans les réchauffer . . . Triste et pénible vie que celle de garde-chasse en Camargue! Encore celui-là a sa femme et ses enfants près de lui; mais à deux lieues plus loin, dans le marécage, demeure un gardien de chevaux qui, lui, vit absolument seul d'un bout de l'année à l'autre et mène une véritable existence de Robinson.[2] Dans sa cabane de roseaux, qu'il a construite lui-même, pas un ustensile qui ne soit son ouvrage, depuis le hamac d'osier tressé, les trois pierres noires assemblées en foyer, les pieds de tamaris taillés en escabeaux, jusqu'à la serrure et la clef de bois blanc fermant cette singulière habitation.

L'homme est au moins aussi étrange que son logis. C'est une espèce de philosophe silencieux comme les solitaires, abritant sa méfiance de paysan sous d'épais sourcils en broussailles. Quand il n'est pas dans le pâturage, on le

trouve assis devant sa porte, déchiffrant lentement, avec une application enfantine et touchante, une de ces petites brochures roses, bleues ou jaunes, qui entourent les fioles pharmaceutiques dont il se sert pour ses chevaux. Le pauvre diable n'a pas d'autre distraction que la lecture, ni d'autres livres que ceux-là. Quoique voisins de cabane, notre garde et lui ne se voient pas.[1] Ils évitent même de se rencontrer. Un jour que je demandais au *roudeïroù*[2] la raison de cette antipathie, il me répondit d'un air grave:

— C'est à cause des opinions . . . Il est rouge, et moi je suis blanc.

Ainsi, même dans ce désert dont la solitude aurait dû les rapprocher. ces deux sauvages, aussi ignorants, aussi naïfs l'un que l'autre, ces deux bouviers de Théocrite,[3] qui vont à la ville à peine une fois par an et à qui les petits cafés d'Arles, avec leurs dorures et leurs glaces, donnent l'éblouissement du palais des Ptolémées,[4] ont trouvé moyen de se haïr au nom de leurs convictions politiques!



V

Le Vaccarès

Ce qu'il y a de plus beau en Camargue, c'est le Vaccarès. Souvent, abandonnant la chasse, je viens m'asseoir au bord de ce lac salé, une petite mer qui semble un morceau de la grande, enfermé dans les terres et devenu familier par sa captivité même. Au lieu de ce desséchement, de cette aridité qui attristent d'ordinaire les côtes, le Vaccarès, sur son rivage un peu haut, tout vert d'herbe fine, veloutée, étale une flore originale et charmante: des centaurées, des trèfles d'eau, des gentianes, et ces jolies *saladelles*,[5] bleues

en hiver, rouges en été, qui transforment leur couleur au changement d'atmosphère, et dans une floraison ininterrompue marquent les saisons de leurs tons divers.

Vers cinq heures du soir, à l'heure où le soleil décline, ces trois lieues d'eau sans une barque, sans une voile pour limiter, transformer leur étendue, ont un aspect admirable. Ce n'est plus le charme intime des *clairs*, des *roubines*, apparaissant de distance en distance entre les plis d'un terrain marneux sous lequel on sent l'eau filtrer partout, prête à se montrer à la moindre dépression du sol. Ici, l'impression est grande, large.

De loin, ce rayonnement de vagues attire des troupes de macreuses, des hérons, des butors, des flamants au ventre blanc, aux ailes roses, s'alignant pour pêcher tout le long du rivage, de façon à disposer leurs teintes diverses en une longue bande égale; et puis des ibis, de vrais ibis d'Égypte, bien chez eux dans ce soleil splendide et ce paysage muet. De ma place, en effet, je n'entends rien que l'eau qui clapote, et la voix du gardien qui rappelle ses chevaux dispersés sur le bord. Ils ont tous des noms retentissants: « Cifer! . . . (Lucifer) . . . L'Estello! . . . L'Estournello! . . . » Chaque bête, en s'entendant nommer, accourt, la crinière au vent, et vient manger l'avoine dans la main du gardien.

Plus loin, toujours sur la même rive, se trouve une grande *manado* (troupeau) de bœufs paissant en liberté comme les chevaux. De temps en temps, j'aperçois au-dessus d'un bouquet de tamaris l'arête[1] de leurs dos courbés, et leurs petites cornes en croissant qui se dressent. La plupart de ces bœufs de Camargue sont élevés pour courir[2] dans les *ferrades*,[3] les fêtes de villages; et quelques-uns ont des noms déjà célèbres par tous les cirques de Provence et de Languedoc. C'est ainsi que la *manado* voisine compte entre

autres un terrible combattant appelé *le Romain*, qui a décousu je ne sais combien d'hommes et de chevaux aux courses d'Arles, de Nîmes,[1] de Tarascon.[2] Aussi ses compagnons l'ont-ils pris pour chef; car dans ces étranges troupeaux les bêtes se gouvernent elles-mêmes, groupées autour d'un vieux taureau qu'elles adoptent comme conducteur. Quand un ouragan tombe sur la Camargue, terrible dans cette grande plaine où rien ne le détourne, ne l'arrête, il faut voir la *manado* se serrer derrière son chef, toutes les têtes baissées tournant du côté du vent ces larges fronts où la force du bœuf se condense. Nos bergers provençaux appellent cette manœuvre: *vira la bano au giscle* — tourner la corne au vent. Et malheur aux troupeaux qui ne s'y conforment pas! Aveuglée par la pluie, entraînée par l'ouragan, la *manado* en déroute tourne sur elle-même, s'effare, se disperse, et les bœufs éperdus, courant devant eux pour échapper à la tempête, se précipitent dans le Rhône, dans le Vaccarès ou dans la mer.

LA PENDULE DE BOUGIVAL

De Bougival[3] à Munich

C'était une pendule du second Empire,[4] une de ces pendules en onyx algérien, ornées de dessins Campana,[5] qu'on achète boulevard des Italiens[6] avec leur clef dorée pendue en sautoir[7] au bout d'un ruban rose. Tout ce qu'il y a de plus mignon, de plus moderne, de plus article Paris.[8] Une vraie pendule des Bouffes,[9] sonnant d'un joli timbre clair, mais sans un grain de bon sens, pleine de lubies, de caprices, marquant les heures à la diable,[10] passant

les demies, n'ayant jamais su bien dire que l'heure de la Bourse à Monsieur et l'heure du spectacle Madame. Quand la guerre éclata, elle était en villégiature à Bougival, faite exprès pour ces palais d'été si fragiles, ces jolies cages à mouches en papier découpé, ces mobiliers d'une saison, guipure et mousseline flottant sur des transparents,[1] de soie claire. A l'arrivée des Bavarois, elle fut une des premières enlevées; et, ma foi! il faut avouer que ces gens d'outre-Rhin sont des emballeurs bien habiles, car cette pendule-joujou, guère plus grosse qu'un œuf de tourterelle, put faire au milieu des canons Krupp et des fourgons chargés de mitraille le voyage de Bougival à Munich, arriver sans une félure, et se montrer dés le lendemain, Odeon-platz, à la devanture d'Augustus Cahn, le marchand de curiosités, fraîche, coquette, ayant toujours ses deux fines aiguilles, noires et recourbées comme des cils, et sa petite clef en sautoir au bout d'un ruban neuf.

L'Illustre Docteur-Professeur Otto de Schwanthaler

Ce fut un événement dans Munich. On n'y avait pas encore vu de pendule de Bougival, et chacun venait regarder celle-là aussi curieusement que les coquilles japonaises du musée de Siebold.[2] Devant le magasin d'Augustus Cahn, trois rangs de grosses pipes fumaient du matin au soir, et le bon populaire de Munich se demandait avec des yeux ronds et des «*Mein Gott*»[3] de stupéfaction à quoi pouvait servir cette singulière petite machine. Les journaux illustrés donnèrent sa reproduction. Ses photographies s'étalèrent dans toutes les vitrines; et c'est en son honneur que l'illustre docteur-professeur Otto de Schwanthaler composa son fameux *Paradoxe sur les Pendules*, étude

philosophico-humoristique en six cents pages où il est traité de l'influence des pendules sur la vie des peuples, et logiquement démontré qu'une nation assez folle pour régler l'emploi de son temps sur des chronomètres aussi détraqués que cette petite pendule de Bougival devait s'attendre à toutes les catastrophes, ainsi qu'un navire qui s'en irait en mer avec une boussole désorientée. (La phrase est un peu longue, mais je la traduis textuellement.)

Les Allemands ne faisant rien à la légère, l'illustre docteur-professeur voulut, avant d'écrire son Paradoxe, avoir le sujet sous les yeux pour l'étudier à fond, l'analyser minutieusement comme un entomologiste; il acheta donc la pendule, et c'est ainsi qu'elle passa de la devanture d'Augustus Cahn dans le salon de l'illustre docteur-professeur Otto de Schwanthaler, conservateur de la Pinacothèque,[1] membre de l'Académie des sciences et beaux-arts, en son domicile privé, Ludwigstrasse, 24.

Le Salon des Schwanthaler

Ce qui frappait d'abord en entrant dans le salon des Schwanthaler, académique et solennel comme une salle de conférences,[2] c'était une grande pendule à sujet[3] en marbre sévère, avec une Polymnie[4] de bronze et des rouages très compliqués. Le cadran principal s'entourait de cadrans plus petits, et l'on avait là les heures, les minutes, les saisons, les équinoxes, tout, jusqu'aux transformations de la lune dans un nuage bleu clair au milieu du socle. Le bruit de cette puissante machine remplissait toute la maison. Du bas de l'escalier, on entendait le lourd balancier s'en allant d'un mouvement grave, accentué, qui semblait couper et mesurer la vie en petits morceaux tout pareils; sous ce tic-

tac sonore couraient les trépidations de l'aiguille se démenant dans le cadre des secondes avec la fièvre laborieuse d'une araignée qui connaît le prix du temps.

Puis l'heure sonnait, sinistre et lente comme une horloge de collège, et chaque fois que l'heure sonnait, il se passait quelque chose dans la maison des Schwanthaler. C'était M. Schwanthaler qui s'en allait à la Pinacothèque, chargé de paperasses, ou la haute dame de Schwanthaler revenant du sermon avec ses trois demoiselles, trois longues filles enguirlandées[1] qui avaient l'air de perches à houblon; ou bien les leçons de cithare, de danse, de gymnastique, les clavecins qu'on ouvrait, les métiers à broderies, les pupitres à musique d'ensemble qu'on roulait au milieu du salon, tout cela si bien réglé, si compassé, si méthodique, que d'entendre tous ces Schwanthaler se mettre en branle[2] au premier coup de timbre, entrer, sortir par les portes ouvertes à deux battants, on songeait au défilé des apôtres dans l'horloge de Strasbourg,[3] et l'on s'attendait toujours à voir sur le dernier coup la famille Schwanthaler rentrer et disparaître dans sa pendule.

Singulière Influence de la Pendule de Bougival sur une Honnête Famille de Munich

C'est à côté de ce monument qu'on avait mis la pendule de Bougival, et vous voyez d'ici l'effet de sa petite mine chiffonnée.[4] Voilà qu'un soir les dames de Schwanthaler étaient en train de broder dans le grand salon, et l'illustre docteur-professeur lisait à quelques collègues de l'Académie des sciences les premières pages du *Paradoxe*, s'interrompant de temps en temps pour prendre la petite pendule et faire pour ainsi dire des démonstrations au tableau.[5] . . .

Tout à coup, Éva de Schwanthaler, poussée par je ne sais quelle curiosité maudite, dit à son père en rougissant:

« O papa, faites-la sonner. »

Le docteur dénoua la clef, donna deux tours,[1] et aussitôt on entendit un petit timbre de cristal si clair, si vif, qu'un frémissement de gaieté réveilla la grave assemblée. Il y eut des rayons dans tous les yeux:

« Que c'est joli! que c'est joli! » disaient les demoiselles de Schwanthaler, avec un petit air animé et des frétillements de nattes[2] qu'on ne leur connaissait pas.

Alors M. de Schwanthaler, d'une voix triomphante:

« Regardez-la, cette folle de française! elle sonne huit heures, et elle en marque trois! »

Cela fit beaucoup rire tout le monde, et, malgré l'heure avancée, ces messieurs se lancèrent à corps perdu[3] dans des théories philosophiques et des considérations interminables sur la légèreté du peuple français. Personne ne pensait plus à s'en aller. On n'entendit même pas sonner au cadran de Polymnie, ce terrible coup de dix heures, qui dispersait d'ordinaire toute la société. La grande pendule n'y comprenait rien. Elle n'avait jamais tant vu de gaieté dans la maison Schwanthaler, ni du monde au salon si tard. Le diable c'est que lorsque les demoiselles de Schwanthaler furent rentrées dans leur chambre, elles se sentirent l'estomac creusé par la veille et le rire, comme des envies de souper; et la sentimentale Minna, elle-même, disait en s'étirant les bras:

« Ah! je mangerais bien une patte de homard. »

De la Gaieté,[1] Mes Enfants, de la Gaieté!

Une fois remontée, la pendule de Bougival reprit sa vie déréglée, ses habitudes de dissipation. On avait commencé par rire de ses lubies; mais peu à peu, à force d'entendre ce joli timbre qui sonnait à tort et à travers, la grave maison de Schwanthaler perdit le respect du temps et prit les jours avec une aimable insouciance. On ne songea plus qu'à s'amuser; la vie paraissait si courte, maintenant que toutes les heures étaient confondues! Ce fut un bouleversement général. Plus de sermon, plus d'études! Un besoin de bruit, d'agitation. Mendelssohn et Schumann[2] semblèrent trop monotones; on les remplaça par la *Grande Duchesse*,[3] le *Petit Faust*, et ces demoiselles tapaient, sautaient, et l'illustre docteur-professeur, pris lui aussi d'une sorte de vertige, ne se lassait pas de dire: «De la gaieté, mes enfants, de la gaieté! . . .» Quant à la grande horloge, il n'en fut plus question. Ces demoiselles avaient arrêté le balancier, prétextant qu'il les empêchait de dormir, et la maison s'en alla toute au caprice du cadran désheuré.

C'est alors que parut le fameux *Paradoxe sur les pendules*. A cette occasion, les Schwanthaler donnèrent une grande soirée, non plus une de leurs soirées académiques d'autrefois, sobres de lumières et de bruit, mais un magnifique bal travesti, où madame de Schwanthaler et ses filles parurent en canotières de Bougival, les bras nus, la jupe courte, et le petit chapeau plat[4] à rubans éclatants. Toute la ville en parla, mais ce n'était que le commencement. La comédie, les tableaux vivants, les soupers, le baccarat; voilà ce que Munich scandalisé vit défiler tout un hiver dans le salon de l'académicien. — «De la gaieté, mes enfants, de la gaieté! . . .» répétait le pauvre bonhomme de plus en plus

affolé, et tout ce monde-là était très gai en effet. Madame de Schwanthaler, mise en goût[1] par ses succès de canotière, passait sa vie sur l'Isar[2] en costumes extravagants. Ces demoiselles, restées seules au logis, prenaient des leçons de français avec des officiers de hussards prisonniers dans la ville; et la petite pendule, qui avait toutes raisons de se croire encore à Bougival, jetait les heures à la volée, en sonnant toujours huit quand elle en marquait trois . . . Puis, un matin, ce tourbillon de gaieté folle emporta la famille Schwanthaler en Amérique, et les plus beaux Titien[3] de la Pinacothèque suivirent dans sa fuite leur illustre conservateur.

Conclusion

Après le départ des Schwanthaler, il y eut dans Munich comme une épidémie de scandales. On vit successivement une chanoinesse enlever[4] un baryton, le doyen de l'Institut épouser une danseuse, un conseiller aulique faire sauter la coupe,[5] le couvent des dames nobles fermé pour tapage nocturne . . .

O malice des choses! Il semblait que cette petite pendule était fée, et qu'elle avait pris à tâche d'ensorceler toute la Bavière. Partout où elle passait, partout où sonnait son joli timbre à l'évent, il affolait, détraquait les cervelles. Un jour, d'étape en étape, elle arriva jusqu'à la résidence;[6] et depuis lors, savez-vous quelle partition le roi Louis,[7] ce wagnérien enragé, a toujours ouverte sur son piano? . . .

— Les *Maîtres chanteurs?*

— Non! . . . Le *Phoque à ventre blanc!*[8]

Ça leur apprendra à se servir de nos pendules.

NOTES

LES ÉMOTIONS D'UN PERDREAU ROUGE

Page 1. — 1. **ouverture de la chasse,** *opening* or *first day of the hunting season.*

2. **fer à cheval,** *horseshoe;* as partridges grow old, the colors of the feathers on their breasts assume the shape of a horseshoe.

3. **il y regarde à deux fois,** i.e. *he thinks twice.*

Page 2. — 1. **il n'en était pas à sa première ouverture,** *he had gone through more than one opening* (*of the hunting season*).

2. **rase-toi;** *raser* = "to raze," "to level with the ground"; *se raser* = "to lie flat, to squat down."

Page 4. — 1. **Bien nous en prit,** *it was well for us.*

2. **au vent,** *in the windage* — "the sudden compression of the air caused by a projectile passing close to another body." WEBSTER.

Page 5. — 1. **ferraille,** here, *hunting equipment;* lit., "scrap-iron."

Page 6. — 1. **par quinze ou trente,** "as many as fifteen or thirty"; *from fifteen to thirty at a time.*

2. **Il aurait fallu que les chiens eussent un fameux nez,** *the dogs would have had to have a keen scent.*

Page 7. — 1. **voilés,** here, *dimmed.*

2. **c'est si vivant, des ailes,** *wings are such living things.*

3. **plomb de hasard,** *stray shot.*

LE DERNIER LIVRE

Page 8. — 1. **d'un moment à l'autre,** *at any time.*

2. **bibliothèque du hasard,** *library of second-hand books.*

3. **sur les quais;** the quays along le Seine river are, in some

parts of Paris and especially near the Latin Quarter, occupied by second-hand book dealers.

4. **flâne,** *loungers, loiterers.*

Page 9. — 1. **comme si l'on avait du soleil plein la tête,** *as if one's mind was flooded with sunlight.*

Page 10. — 1. **à voir,** the English idiom requires the past participle; i.e. *seen.*

2. **à la page triste,** a reference to a register kept in the City Hall where all the deaths that occur in the city are entered.

3. **si bien à l'heure,** *so exactly at the right time.*

Page 11. — 1. **rue de la Pompe,** the street on which the back door of Victor Hugo's house opened; the front of it was on the Avenue Victor Hugo.

2. **petit huis,** *back door.*

3. **patriarche de Passy,** i.e. Victor Hugo. Passy was formerly a suburb of Paris, but it is now a part of the city.

4. **Marly,** a village west of Paris where the waterworks that feed the famous fountains of Versailles were built by Louis XIV.

5. **Sardou,** the famous dramatist, was born in 1833.

6. **exemplaires d'amateur,** lit., "book-lover's copies," i.e. specially bound and illustrated copies.

7. **la tranche épaisse, non rognés,** *with thick leaves and uncut edges.*

8. **Ce que c'est pourtant que la maine d'observer,** *that, however, is the result of having a mania for taking notice.*

Page 12. — 1. **M. de Sainte-Beuve,** one of the foremost literary critics of the nineteenth century, was born in 1804 and died in 1869.

La Vision du Juge de Colmar

2. **Colmar,** in Alsace, was the former capital (*chef-lieu*) of the Department of Haut-Rhin, which was annexed to Germany in 1871.

3. **l'empereur Guillaume** (William I), ascended the throne of Prussia in 1861 and was Emperor of Germany from 1871 to his death in 1888.

4. **sa lèvre en fleur,** *his blooming lips.*

5. **il devait d'avoir,** *he was indebted for having.*

6. **magistrature assise,** *office during good behavior;* in contrast with **magistrature debout.** Judges in France hold life positions, while government attorneys, public prosecutors, etc., may be removed from office by the Minister of Justice, and thus hold a *magistrature debout.*

Page 13. — 1. **le même grand christ;** in France, at this time, one raised the right hand toward a crucifix, when taking an oath.

2. **buste d'empereur,** the bust of William I, Emperor of Germany, replacing that of Napoleon III who was taken prisoner by the Germans at Sedan on Sept. 1, 1870.

3. **Honeck . . . ballon d'Alsace;** two lofty mountains in the Vosges range; a part of the latter extends between France and Germany. Daudet probably means here *Hohenech.*

4. **La forêt Noire,** *the Black Forest,* in the Duchy of Baden and Würtemberg, in Southern Germany.

5. **Thann, Munster,** two cities in Alsace now a part of Germany.

6. **Vosges,** cf. note 3.

Page 14. — 1. **garnitures d'indienne,** *trimmings; curtains of printed calico.* Calico takes its name from Calicut, in the East Indies, where it was first manufactured.

2. **enfants de lait,** *nursing children.*

3. **Spandau,** a fortified town near Berlin where many French soldiers were kept prisoners during the Franco-German war (1870–71).

4. **incrusté,** here, *fast.*

Page 15. — 1. **Saar,** a river which rises in the Vosges, flows through Alsace and empties into the Moselle. There are extensive iron and coal mines on the hillsides of the Saar.

2. **des robes noires, des robes rouges;** *black gowns, red gowns.* In France judges seating in the lower courts wear black gowns while those having charge of the Courts of Appeal wear red ones.

Page 16. — 1. **qui mènent le deuil,** *who are chief mourners.*

2. **Bismarck** (1815–1898), the great German statesman; made

chancellor by William I of Prussia, he was largely responsible for the successful issue of the Franco-German war and the establishment of the German Empire.

Page 17. — 1. **se tord** (*tordre*=to twist), *is convulsed with laughter.*

La Partie de Billard

2. **sac au dos . . . l'arme au pied,** *their knapsacks strapped on their backs . . . their rifles resting near their feet;* note use of these two military expressions to describe the soldiers' long wait.

3. **passées,** here, *sleepless;* passed (without sleep) while on duty.

4. **pleins,** here, *soaked.*

Page 18. — 1. **Louis XIII** (1601–1643), in Louis XIII style.

2. **le grand lâchez-tout,** *the complete confusion.*

Page 19. — 1. **toute une fin de repas,** *all the features of a meal just over.*

2. **des grogs,** *with glasses of grog.*

3. **Compiègne,** a city north of Paris, in which there is a handsome château and a state forest where Napoleon III (1852–1870) used to have hunting meets.

Page 20. — 1. **sanglé,** *with a tight-fitting coat on.*

2. **ganté de clair, qui est de première force au billard,** *with light gloves on and who is a first-rate billiard player.*

3. **rouler,** slang, *beat.*

4. **tenons-nous bien,** *be very careful! Look out!*

5. **croisent leurs couleurs;** billiards are played with one red and two white balls; in rebounding from the cushions they pass each other at various angles. — **les bandes rendent bien,** *the cushions are quick* or *lively.*

6. **effet de recul,** *draw-shot.*

7. **en mettant du blanc,** *while chalking his cue.*

8. **Turenne,** one of the most famous generals of France, was born in 1611 and killed at Salzbach (Alsace) in 1675.

Page 21. — 1. **Quand je vous disais,** *didn't I tell you.*

2. **Ce que c'est pourtant que d'être jeune,** cf. page 11, note 8.

3. **partie gagnée,** "*the game.*"

4. **rouge comme un coq,** *red as fire; red as a beet;* this phrase complete should be *comme une crête de coq,* "red as a rooster's comb."

5. **c'est bon . . . Tout à l'heure,** *that is enough, . . . wait a while.*

6. **nom d . . . D . . .** = *nom de Dieu,* a coarse form of swearing.

Page 22. — 1. **par exemple,** here, *but.*

2. **cela chauffe,** slang, *things are getting exciting.*

3. **le miroir** refers to the lake.

L'Enfant Espion

4. **moucherons,** lit., "gnat," here, *little fellows.*

5. **gardait un square,** *was a park policeman.* — **quartier du Temple,** a part of Paris, in the center of the city, mainly inhabited by the middle class.

Page 23. — 1. **les vieilles dames à pliants,** *old ladies who carry camp chairs.*

2. **le Paris trotte-menu,** lit., "those Parisians who walk with short steps"; this expression refers to *bonnes* and *vieilles dames à pliants.*

3. **la classe,** here, *school,* not "the class."

4. **leurs bonnes manières,** *their kindly ways.*

5. **le siège,** i.e. the siege of Paris by the Germans from September 19, 1870, to January 28, 1871.

6. **mutuelle,** a school in which children teach each other under the direction of a master.

7. **musique,** here, *band.*

8. **celle du 96e ne valait pas grand'chose,** *that* (the band) *of the 96th* (regiment of infantry) *was not good for much.*

9. **queues,** *people standing in line.* During the siege all provision stores were under the control of the government and objects of necessity were sold at a price fixed by the city authorities. Hence the people had to stand in line and wait their turn to make their purchases.

Page 24. — 1. **sans gaz,** *without gas-light.* In the latter part of the siege, the supply of coal gave out and no gas could be provided.

2. **parties de bouchon,** a game in which coins are placed on a cork standing in the center of a circle drawn on the ground. With another coin, the players try to knock the cork down; if they succeed in doing so and if the coins that were on the cork remain inside of the circle, they belong to the player, but if, on the other hand, they roll outside of the circle, the player has to add to the coins already on the cork an amount equal to those which rolled outside of it.

3. **galoche,** the same as the *jeu de bouchon.*

4. **la place du Chateau-d'Eau,** in the central part of Paris, is now called *Place de la République.*

5. **avec des yeux,** *with amazement.*

6. **grand,** *big fellow, large boy.*

7. **pièces de cent sous,** *five franc pieces* — popular term.

8. **Ça te fait loucher,** slang, *that amazes you;* lit., "that makes you squint."

9. **et du coup,** *and then, as a consequence of it.*

10. **filaient à plat,** *shooting by, flat.*

Page 25. — 1. **la porte de Flandres,** *the Flanders Gate,* in the northern part of Paris.

2. **sédentaire,** lit., "sedentary"; militiaman whose duties are confined to the guard of the city.

3. **voix de pauvre,** "beggar's voice," i.e. *pitiful voice.*

4. **Aubervilliers,** a town a few miles north of Paris.

5. **c'est le grand qui riait,** *and how the big fellow laughed!*

6. **Soissons,** a town northeast of Paris.

7. **garde-barrière,** *gate-keeper.* In France all railroad crossings are protected by a gate.

Page 26. — 1. **y aura du tabac,** soldier's slang; *there will be a hard fight.*

2. **ce sacré Bourget,** *that accursed Bourget* — a village north of Paris in which two bloody battles were fought, 28th to 30th of October and December 21, 1870.

Page 27. — **verve faubourienne,** *coarse Parisian wit.*

Page 28. — 1. **au Marais,** a part of the third and fourth districts of Paris, inhabited mainly by the middle class. It comprises the island on which the cathedral of Notre-Dame stands, and takes its name from the former *marshy* condition of the soil.

2. **grand** . . . Cf. page 24, note 6. Little Stenne does not as yet know the name of his companion.

3. **F . . . le camp!** *Get away from here!* A rather coarse expression.

4. **Bas chôli, ça . . . Bas chôli** = *pas joli ça . . . pas joli;* so spelt to render the German accent in pronouncing French.

Page 29. — 1. **la Courneuve,** a small village north of Paris.

2. **canal,** the St. Martin canal, now completely vaulted over but still in constant use, is here meant.

3. **tu irais,** *you would fight.*

4. **Aubervilliers,** the Aubervilliers fort, not the town, is here referred to.

5. **ses forts,** *the forts* (from cannon reports). Note use of possessive instead of definite article in English.

Page 30. — 1. **se numérotait,** *were answering the roll call;* lit., "being numbered."

2. **c'est bon,** here, *all right*, not, "it is good."

Le Mauvais Zouave

Page 31. — 1. **Sainte-Marie-aux-Mines,** a village in northern Alsace, near Colmar (cf. page 12, note 2), and now belonging to Germany.

2. **la sortie,** the coming out (of workmen), i.e. *the workmen coming out.*

3. **A qui en as-tu voyons,** *come now, with whom are you angry?*

Page 32. — 1. **Algérie,** *Algeria*, a very important and prosperous French colony on the northern coast of Africa.

2. **Ils ont le mal du pays,** *they are homesick.*

3. **la mère,** this use of the definite article before *père, mère,* etc., is confined to the laboring classes and lower middle class.

4. **autres,** here for emphasis, but untranslatable.

5. **les derniers,** here, *the worst.*

6. **chasseurs de France,** the name of a few regiments of light cavalry. Also note *chasseurs de France* as opposed to *chasseurs d'Afrique*, a part of the French cavalry usually garrisoned in Algeria.

7. **ces effacements que font les couleurs vives,** *that* ("obliteration") *contrast made by deep colors in a bright light.*

8. **Je suis bien bon de me monter la tête,** *I am very foolish to get excited.*

9. **descendu**, slang, *killed.*

10. **la Ville de Strasbourg,** the sign of the tavern.

Page 33. — 1. **je veux bien,** *I agree to that; I admit.*

2. **la langue épaisse,** *speaking thick* (from drinking).

3. **qu'il s'ennuyait du pays** = *il avait le mal du pays;* cf. page 32, note 2.

Page 34. — 1. **tournées,** *rounds of drinks.*

2. **c'est bon,** cf. page 30, note 2.

Page 35. — 1. **mon ami,** here, *my dear* — not "my friend."

Page 36. — 1. **c'est bien le moins,** *it is the least you can do.*

2. **cinq ans,** i.e. *de service militaire;* according to the law now in force, only two years are required.

3. **Sidi-bel-Abbès,** a city in the southern part of Algeria.

Le Secret de Maître Cornille

4. **vin cuit,** *hot claret punch.*

5. **notre pays,** refers here to the old Province of Provence, now forming the Departements des Basses-Alpes, Bouches-du-Rhône, Drôme, Vaucluse and Var.

6. **Autre temps,** a provincialism for *autrefois*, "formerly."

7. **mas,** Provençal for *ferme*, "farm."

8. **mistral,** the name given to the northwest wind in Provence; lit., "the master."

Page 37. — 1. **Dia hue,** two expressions used by drivers in speaking to their horses; *dia* means "to the right," *hue* means "get up."

2. **payaient le muscat,** *treated us to muscat wine.*

3. **farandole,** a dance popular in Provence.

4. **Français,** here opposed to *Provençaux*, the inhabitants of Provence.

5. **Tarascon,** a small town near Marseilles, made celebrated by Daudet's humorous novels: "Tartarin de Tarascon," "Tartarin sur les Alpes," and "Port Tarascon."

6. **Tout beau, tout nouveau,** *all that is new is beautiful.*

7. **pécaïre,** an exclamation of southern France; here, *alas!*

Page 38. — 1. **huit jours,** *a week;* not "eight days."

2. **tramontane,** *north wind.*

3. **de mâle rage,** *wild with anger.*

4. **grand** = *grand-père.*

5. **magnans,** the name given in southern France to silk worms.

6. **olivades,** *the picking of olives;* a provincialism.

7. **ses,** note emphatic use of possessive.

8. **baïles** (Provençal, *baile*), *farm overseer.*

9. **en condition,** *in service.*

10. **taillole,** *coat;* a provincialism.

Page 39. — 1. **nous autres,** cf. page 32, note 4.

2. **allaient toujours leur train,** *kept on going.*

3. **Bonnes vêpres** ("vespers") = *Bonsoir.*

4. **mettre le nez,** *to set foot;* lit., "to put one's nose."

5. **la plate-forme,** "platform," here, *the level* (piece of ground on which the mill stood).

6. **qui prenait le soleil,** *which was basking in the sun.*

Page 40. — 1. **tant bien que mal,** *as well as I could.*

2. **pensez que,** *how.*

3. **prrrt,** an onomatopœia expressing the rapidity with which the young people went off.

4. **fermée à double tour,** *double locked.*

Page 41. — 1. **sitôt dit, sitôt fait,** *no sooner said than done.*

Page 42. — 1. **Pauvre de moi,** *poor me;* an Italian and Spanish construction.

2. **Pensez donc,** *Think of it!* or *Just think!*

3. **qu'il ne s'est rien mis sous la dent,** *that it has put nothing between its teeth.*

4. **C'est une justice à nous rendre,** *we must be given credit for it.*

5. **personne ne prit sa suite,** *no one continued his business.*

Page 43. — 1. **coches,** lit., "stage coach"; here *mule-drawn boats.*

UN RÉVEILLON DANS LE MARAIS

2. **Réveillon,** *midnight repast,* usually partaken of after the midnight mass on Christmas eve, or on New Year's eve. — **Marais,** cf. page 28, note 1.

3. **Place Royale,** a public square in that part of Paris called "Le Marais."

4. **Majesté jeune,** *Majesté Junior.*

Page 44. — 1. **vous,** the so-called "ethical dative" ("dative of interest"), untranslatable in English.

Page 45. — 1. **Ce que c'est que d'habiter,** *this is what you get for living in . . .*

2. **Le portail s'ouvre à deux battants,** *both wings of the door are thrown wide open.*

3. **en rien de temps,** *in no time.*

4. **sans timbre,** without bell-like sound, i.e. *flat, dull.*

5. **des yeux effacés, des bijoux endormis,** *dim eyes, dull jewels.*

Page 46. — 1. **un grand coup de soleil couchant,** *a bright ray of the setting sun.*

2. **ils vont mettre le feu,** *they are going to set the house on fire.*

3. **vapeur,** here, *breath.*

4. **de ce côté,** *on this point.*

5. **tournent au plafond,** *encircle the ceiling.*

Page 47. — 1. **Majesté . . . Majestés;** note the play on words.

2. **à son de flûte,** *high pitched.*

3. **mais non . . . mais si,** *why no . . . why yes.*

4. **Rameau** (1683–1764), a celebrated French composer born in Burgundy.

5. **en mesure,** *keeping time* (*with the music*); according to the tempo of the music.

Le Pape est Mort

Page 48. — 1. **grande ville de province,** Nîmes in the Department of Gard where Daudet was born in 1840 is here meant. That Department is a part of the old province of Languedoc.

2. **rivière,** the river Gard is here referred to. It empties into the Rhône.

Page 49. — 1. **un vieux loup de mer,** "an old sea-wolf," *an old tar*, or *sea-dog*.

2. **mouches à vapeur,** *small steamboats.*

3. **Moucheron,** cf. page 22, note 4.

Page 50. — 1. **la chaîne,** a train of barges towed by a tug-boat.

Page 51. — 1. **bains froids,** "cold baths," *floating bath houses.*

2. **bateaux de blanchisseuses,** *laundry boats.*

3. **par exemple,** here, *however.*

4. **à toutes rames,** *rowing as fast as I could.*

5. **la retraite,** *the retreat*, the call to the barracks, played by a bugle band marching through the streets of garrisoned cities in France.

6. **au pied levé,** lit., "with one foot up"; trans., *at once.*

7. **renversant,** *astounding* — a familiar use of this word.

8. **rien ne me coûtait,** *I stopped at nothing; nothing daunted me.*

Page 52. — 1. **de plus fort,** *the most extraordinary; the most remarkable.*

2. **grande heure,** *full hour.*

3. **catholique enragée,** *a very devout Roman Catholic.*

4. **Pie IX** was pope from 1846 to 1878.

5. **Pie VII,** who came to Paris to crown Napoleon I and afterwards opposed his divorce from Josephine, was a prisoner in the Chateau of Fontainebleau near Paris up to 1814, when he returned to Rome.

6. **Comediante . . . tragediante** (Italian); these appellations are said to have been applied to Napoleon by Pope Pius VII in one of the numerous quarrels he had with the French Emperor.

Page 53. — 1. **stéréotypé,** here, *unchanged form.*

2. **Saône** (pron. Sône), a river that has its source in the Vosges mountains in eastern France and empties into the Rhône.

3. **argyronètes,** *water spiders.*

LE PORTE-DRAPEAU

4. **c'est,** here, *because.*

Page 54. — 1. **à trois brisques,** *with three stripes on his sleeve*, showing that he had already served three terms in the army, i.e. 21 years, according to the law prior to 1870.

Page 55. — 1. **Borny . . . Gravelotte,** two villages near Metz, in Lorraine, where, on August 14th and 16th, 1870, two of the bloodiest battles of the Franco-German war were fought.

2. **Metz,** a fortified town in Lorraine on the river Moselle, was annexed to Germany in 1871.

Page 56. — 1. **Bazaine,** a field-marshal who was commander-in-chief of one of the French armies and surrendered it and the city of Metz to Germany. He was tried for treason and condemned to death, but this sentence was commuted into life imprisonment. He succeeded in escaping from prison and died in Spain in 1888. During the Mexican war (1862–1867) he also was at the head of the French army and won several victories over the Mexicans commanded by Juarez.

2. **Enlevons-le,** *let us take him away;* a colloquial and rather common phrase.

3. **Tonnerre de Dieu,** do not translate; this phrase sounds mild when translated into English, but to the French it is strong and coarse.

4. **toujours,** here, *anyway.*

Page 57. — 1. **Allons donc,** equivalent to the colloquialism: *go away!*

2. **il** refers to Marshal Bazaine.

3. **Mexico,** *Mexico City*, not the country, the French for which is *Mexique*. Also cf. page 56, note 1.

4. **passer sur le ventre des Prussiens,** *cut through the Prussian lines.*

5. **ne l'entendait pas ainsi,** *would have none of that.*

6. **F . . . moi la paix,** "give me peace," *leave me alone;* cf. *F . . . le camp*, page 28, note 3.

Page 58. — 1. **c'est à toi,** *it is your turn.*

2. **Il s'agissait bien d'un reçu,** "a question, indeed, of a receipt!" *What did he care about a receipt!*

Page 59. — 1. **à pleines mains,** *with both hands.*

Les Petits Pâtés

2. **Versaillais,** i.e. the regular troops. Paris was in the hands of the Communists from March 18th to the end of May, 1871. The regular government and general staff of the army were located at Versailles; hence the name *Versaillais* given to the regular army by the people of Paris.

Page 60. — 1. **l'île Saint-Louis,** an island formed by two branches of the Seine river in the center of Paris.

2. **Marais,** cf. page 28, note 1.

3. **rue de Rivoli,** one of the longest and most frequented streets in Paris, where are found shops and hotels. It takes its name from the village of Rivoli in Italy where Bonaparte conquered the Austrians in 1797.

4. **Qu'est-ce que cela lui faisait la bataille,** *what did he care about the fight.*

5. **pour le coup de midi,** *at twelve o'clock sharp.*

6. **chassepot,** the rifle then used in the army; it would now be called *Lebel*, both words being the names of the inventors of those arms.

Page 61. — 1. **en furent quitte pour la peur,** *got out of it with nothing worse than fright.*

2. **l'hotel de ville,** *City Hall;* the building here referred to was burned down a few days later by the Communists. A new structure has been erected on the same site.

3. **un froufrou d'endimanchement,** *the rustling of Sunday dresses.*

4. **n'avait jamais de la vie avancé ni retardé,** *had never in the world been fast or slow.*

Page 62. — 1. **creuse,** here, *increases;* lit., "digs."

2. **Neuilly,** a city north of Paris, and likewise on the river Seine.

3. **Rigault** (Raoul), a member of the Communistic government.

Page 63. — 1. **ils firent leur compte,** *they managed it.*

2. **c'est bon, mon vieux . . .,** *all right, old fellow.*

3. **Champs-Élysées,** *the most famous of Paris parks.*

4. **chasseurs,** cf. page 32, note 6.

5. **à se donner le bras,** *to walk arm in arm.*

6. **n'avait plus sa tête,** *was out of his mind.*

Page 64. — 1. **Félix Pyat . . . Delescluze,** two members of the Communistic government.

2. **cour de l'Orangerie,** a large court in front of a hot-house built by Louis XIV for the cultivation of orange trees.

Le Phare des Sanguinaires

Page 65. — 1. **Sanguinaires,** a group of islands west of Corsica, near the entrance to the Bay of Ajaccio.

2. **moulin,** an imaginary wind-mill where Daudet assumes that he wrote "*Lettres de Mon Moulin.*"

3. **insomnies,** here, *sleepless nights.*

4. **Ajaccio,** the principal city of the island of Corsica in the Mediterranean Sea.

5. **maquis,** the name given in Corsica to ground covered with brush and trees.

6. **plate-forme,** cf. page 39, note 5.

7. **en ogive,** *with its pointed arch.*

Page 66. — 1. **éparpillement,** "scattering," here, *musing; aimless thinking.*

Page 67. — 1. **bouillabaisse,** *fish stew;* a Provençal dish.

2. **couchant,** *rays of the setting sun; sunset.*

3. **gouailles,** a kind of sea fowl.

4. **aïoli,** a Southern dish into which garlic (Fr., *ail*) enters to a large extent.

5. **en train,** here, *being prepared; cooking.*
6. **scopa,** an Italian game of cards.
7. **pensez donc,** cf. page 42, note 2.

Page 68. — 1. **la vague,** in English the plural number is used.
2. **pouf!** *bang!*
3. **lanterne,** here, *lamp-house.*

Page 69. — 1. **Tenez,** here, *indeed.*

2. **Plutarque,** i.e. *Plutarch's Lives*, a learned collection of biographies of famous Greeks and Romans, written by the celebrated Greek historian Plutarch, who was born in the year 50 A.D. and died in 120.

3. **gros poids d'horloges qu'on remontait,** *of big clock weights, that were being wound up;* the light in this lighthouse was a revolving light put in motion by clockwork.

Page 70. — 1. **par exemple,** here, *indeed.*

2. **lampe Carcel,** so called after the inventor's name, burned vegetal oil and was much in use before the discovery of petroleum in America.

3. **Démétrius de Phalère** (345–283 B.C.), one of the famous men included in *Plutarch's Lives*, was a Greek orator, statesman, and historian.

L'Élixir du Révérend Père Gaucher

Page 71. — 1. **Vous m'en direz des nouvelles,** a very familiar expression; trans., *you will think it is fine.*

2. **Graveson,** a town in the Departement des Bouches-du-Rhône.

3. **deux doigts,** the height (in a glass) of the breadth of *two fingers.*

4. **J'en eus l'estomac tout ensoleillé,** *my stomach was bathed in sunshine.*

5. **Prémontrés,** a monastic order founded in 1220.

6. **chartreuse,** a cordial made by the Carthusian monks. Their principal monastery was, until a short time ago, located near Grenoble in southeastern France, but they are now located at Tarragone (Spain), where they went after the decree of expulsion from France.

7. **sans y entendre malice,** *without meaning anything wrong; without any mischievous intention.*

8. **Erasme,** *Erasmus*, a Dutch scientist known for his religious scepticism (1467–1536). As he wrote in Latin, the French sometimes call him "*Le Voltaire latin.*" — **d'Assoucy,** a burlesque French poet of the seventeenth century.

Page 72. — 1. **la tour Pacôme,** thus named after Pacome, a hermit of the fourth century who founded different monastic communities. The convent here referred to is, nevertheless, purely imaginary,

2. **pas une porte qui tînt,** *not a door which hung;* every door was loose or unhinged.

3. **Carmargue,** an island formed by two branches of the Rhone river near its mouth.

4. **citre** (Provençal), a kind of lemon.

5. **vont,** here, *become.*

6. **frère,** *lay-brother*, in opposition to the ordained members of the order called *pères.*

Page 73. — 1. **pays des Baux,** a small locality along the lower part of the Rhone; this is one of numerous purely local territorial divisions.

2. **pater noster,** the two first words in the Latin version of the Lord's Prayer; trans., *the Lord's Prayer.*

3. **et des bras,** *and with all his might.*

Page 74. — 1. **Alpilles,** the lower part of the Alps; a local expression.

2. **il y a belles années de cela,** *it was many years ago.*

3. **Saint-Augustin** (354–430), the most celebrated of the Fathers of the Latin church.

4. **la Trappe,** a celebrated monastic order founded in 1140, the members of which make a cordial called "*Trappistine.*" — **la Grande . . .,** supply *Chartreuse*, was the name of the convent where the cordial (chartreuse) was made. Cf. page 71, note 6.

5. **séance tenante,** *on the spot.*

6. **Comtat** = *Comtat-Venaissin*, now forming the Department of Vaucluse, belonged to the Pope from 1274 to 1791.

7. **dépense,** pantry.

8. **vin cuit,** cf. page 36, note 4.

9. **olives à la picholine,** *pickled olives.*

Page 75. — 1. **Angelus,** the first word of a prayer in honor of the Virgin Mary, is said three times a day by devout Catholics, at the tolling of the church bell, at 6 A.M., noon and 6 P.M.

Page 76. — 1. **en coup de vent,** *like a gust of wind.*

2. **On chuchotait de bréviaire à bréviaire,** *they (the monks) whispered to each other behind their breviaries.*

3. **Par** emphasizes *deux fois.*

4. **Ave verum,** the two first words of a Latin anthem in honor of Christ: *Ave verum corpus natum,* etc.

5. **mon,** notice emphatic use of possessive.

Page 77. — 1. **patatin, patatan, tarabin, taraban,** meaningless words like our "tarara boum."

2. **coulpe,** Latin, *culpa; confession, penance.*

3. **Vous aurez eu la main trop lourde,** *you must have drunk too much of it;* lit., "your hand must have been too heavy" (while pouring the liquor in the glass).

4. **Schwartz,** a Benedictine monk, lived in the fourteenth century.

Page 78. — 1. **si elle ne fait pas assez la perle,** *if it is not syrup-like enough.*

Page 79. — 1. **cuivre rouge,** *copper,* in opposition to *cuivre jaune,* "brass." The word *cuivre* used alone usually means "brass."

2. **qui lui faisait envie,** *that he was craving for.*

3. **vous aviez des cigales en tête,** *you were gay;* you were singing as if you had a head full of cicadæ.

Page 80. — 1. **rien ne pouvait,** *nothing availed.*

2. **Nîmes,** cf. page 48, note 1. — **Aix,** the former capital of the old Province of Provence is situated about seventeen miles north of Marseilles. — **Avignon,** the former capital of the Comtat-Venaissin (cf. page 74, note 6), was the Pope's residence from 1309 to 1377. — **Marseille,** the most important seaport of France on the Mediterranean.

3. **j'en suis là,** *I am that far gone.*

Page 81. — 1. **Capitou,** probably an imaginary character; unless *"l'âne du Capitou"* is meant here. — *"Capito"* is the Marseilles expression to designate the chapter of a monastery.

2. **l'oraison de saint Augustin,** a prayer attributed to St. Augustine and said to be the first he uttered when about to abandon his irregular life.

3. **vous êtes à couvert,** *you are safe.*

4. **complies,** *evening services* in a monastery.

5. **Oremus Domine,** Latin, "Let us pray, O Lord." The first words of almost every prayer said by the priest in the Catholic service.

Le Photographe

Page 82. — 1. **d'essuyeur de plâtres,** lit., *wall wipers.* Contrarily to what is done in this country, houses just completed rent cheaper in Paris than they will a few years later, as it is thought unhealthy to live in buildings the walls of which are not thoroughly dry.

2. **le cinquième,** i.e. *the sixth floor.* In counting floors in a house the first floor is called the *"rez-de-chaussée"* (i.e. level with the street) and what we call here the second floor is termed *"Le premier."*

3. **cloche à melon,** *melon bell,* a glass bell that is used to cover melons in order to hasten their ripening. — **cheminée à la prussienne,** *Prussian fireplace,* a stove that very much resembles our Lady Franklin stoves.

Page 83. — 1. **par exemple,** here, *on the other hand.*

2. **front lunaire,** *moon-like forehead.*

3. **à la garde de Dieu,** *may God help them.*

4. **bien,** here expresses hope: *there surely will be.* — **amateur,** here, *customer.*

Page 84. — 1. **cadre,** *framed photographs.*

Page 85. — 1. **pas avare du tout de son profil,** lit., "not at all stingy with her profile," i.e. willing to sit as many times as needed.

2. **té! pardi!** the first of these exclamations is characteristic

of southern France, the second is a mitigated form of *par Dieu;* — trans., *of course, sure enough.*

3. **bête de l'Apocalypse,** a reference to the fantastic animals described in St. John's Revelation.

Page 86. — 1. **ce qu'il peut tenir . . . de trois pièces, au cinquième, sur le devant,** in translating construe: *ce qu'un petit appartement . . . peut tenir de projets,* and omit *il* and *dans.*

2. **c'est fini,** *troubles are over.*

UN MEMBRE DU JOCKEY-CLUB

Page 87. — 1. **Cévenols,** inhabitants of the Cevennes mountains. Cf. page 88, note 6.

2. **la retraite,** cf. page 51, note 5.

3. **à plusieurs étages,** *built at different heights* (on the side of the hill).

4. **gantés de frais,** *with brand-new gloves on.*

5. **des essais de frisure à la russe,** *attempts at hair curling in Russian fashion,* which was the style during the latter part of the reign of Napolen III.

6. **Meilhac . . . Dumas fils . . .,** both French dramatists of wide renown. The former, a writer of satirical comedies and librettos, was born in 1832 and died in 1897. The latter, the son of the novelist, and best known in our country as the author of *Camille* (*La Dame aux Camélias*), was born in 1824 and died in 1895.

7. **Tarascon,** cf. page 37, note 5.

Page 88. — 1. **Comment va, mon bon?** *How goes it, old fellow?* Note the expression *mon bon,* very common in the south of France.

2. **C'est infect . . . C'est crevant,** slang, *it is disgusting, it is very droll,* or *funny.*

3. **clob,** *club;* in the south of France the letter *o* is pronounced very short, and almost like *a.*

4. **le boulevard** refers here to that part of the Paris boulevards extending from the Porte St. Denis to the church Madeleine, and especially the Boulevard des Italiens and Boulevard des Capu-

cines. All these thoroughfares extend in a somewhat crooked line from the Place de la Bastille to the Madeleine. Their combined length is about four miles.

5. **se mettre au vert,** *to sober down;* the idiom means, "to turn out to grass."

6. **Cévennes,** cf. page 87, note 1. A range of mountains over 500 kilometers in length and divided into two parts, the northern and the southern. The latter is here referred to.

7. **Emile Augier,** one of the foremost contemporary playwrights of France, was born in 1820 at Valence (Department of Drôme) and died in 1889. — **M'sieu,** note elliptical form of *monsieur*, implying disdain.

Page 89. — 1. **le petit Dumas,** cf. page 87, note 6.

2. **machin, chose, machin,** words used when one can't remember a name.

3. **à fleur de tête,** *ready for use;* the idiom means: "on a level with his head."

4. **boucles de frisure,** *curls.*

5. **par exemple,** here, *indeed.*

6. **livrées,** *livery,* i.e. liveried uniforms worn by coachmen of the families of the nobility.

7. **tailler un petit bac,** *to play baccarat* — a game of cards.

8. **pauvres petits,** here, *poor fellows.*

Page 90. — **frisures Demidoff,** cf. page 87, note 5.

Page 91. — 1. **ma revanche,** supply: "give me."

2. **la belle,** the highest card, usually the ace of trumps.

3. **toute remontée,** *up at the back.*

4. **N. de D.** Cf. page 21, note 6.

5. **par paquets,** *in a flood.*

EN CAMARGUE

Page 92. — 1. **Camargue,** cf. page 72, note 3.

2. **Galéjon** (Provençal *Galejoun*), a species of heron; **Charlottines** (Provençal *Charloutino*), godwit; **oiseaux de prime,** the first flight of migratory birds in the spring.

3. **Vous êtes des nôtres,** *you will be with us, will you not?*

4. **break,** a vehicle the seats of which are arranged lengthwise.

5. **est venu me prendre,** *came for me.*

6. **Arles,** a city on the Rhone River famous for its Roman arena.

7. **l'abbaye de Montmajour,** an abbey near Arles, founded by Benedictine monks.

8. **Ville-des-Baux,** a town built on a rocky hill about four miles from Arles; cf. page 73, note 1.

9. **Saint-Trophyme,** the cathedral of Arles.

Page 93. — 1. **moucharabié,** a wooden grating in front of windows in Turkey.

2. **Guillaume Court-Nez,** a legendary character and the hero of a mediæval epic, and supposed to have waged war against the Saracens.

3. **ménagers,** a provincialism, *small farmers.*

4. **la Roquette,** a small town near Arles.

5. **Royaume d'Arles,** a small kingdom established in the tenth century; it fell into the power of Charles d'Anjou in 1251, and henceforth followed the fate of Provence and was made an integral part of France in 1487.

Page 94. — 1. **Barbentane,** a village 18 miles from Arles.

2. **Fenimore,** the American writer James Fenimore Cooper is here meant. — **à la Fenimore** = *looking like one of Cooper's characters.*

3. **le nombre des passages,** *the number of flights of birds.*

4. **en pleine Camargue sauvage,** *in the heart of the wild Camargue.*

5. **roubines,** see line 14.

Page 95. — 1. **berceaux,** here, *berths, bunks.*

2. **saute,** shakes.

Page 96. — 1. **énorme courant,** here, *gale.*

2. **caleil,** *hanging lamp;* a local expression (Provençal *calèu*).

Page 97. — 1. **heures indécises,** *twilight hours.*

2. **clairs,** cf. page 94, line 13.

Page 98. — 1. **ne laisse pas que de m'intimider un peu,** *is not without frightening me somewhat.*

2. **d'un coup de tête à l'artiste,** *with an artist-like toss of his head.*

3. **des poses à l'arrêt,** *he "points."*

4. **l'heure,** here, *night.*

5. **polissant jusqu'au ton de l'argent fin,** *reflecting in a silver-like hue.*

Page 99. — 1. **armature,** here, *frame* (of the body).

2. **Rouge et Blanc,** i.e. Republican and Royalist.

Page 100. — 1. **les yeux cerclés,** *their eyes with a dark circle around them.*

2. **Robinson,** i.e. Robinson Crusoe.

Page 101. — 1. **ne se voient pas,** *do not visit one another.*

2. **roudeïroù** (Provençal, *roudeiroou*), lit., "burden carrier," but here *game-keeper.* Cf. Text, page 94, line 9.

3. **Théocrite,** a Greek poet whose works are among the best in bucolic poetry (300–220 B.C.).

4. **Ptolémées,** a dynasty of Egyptian kings.

5. **saladelles,** a popular name of the sea-lavender.

Page 102. — 1. **arête,** here, *spine.*

2. **courir,** here, *fight.* The French and Spanish call a bull-fight "a bull race": Fr. *Course de taureaux,* Span. *Corrida de toros."*

3. **ferrades,** lit., "branding of cattle or horses," but here merry-making connected with the branding of a large number of animals.

Page 103. — 1. **Nîmes.** Cf. page 48, note 1.

2. **Tarascon.** Cf. page 37, note 5.

La Pendule de Bougival

3. **Bougival,** a town on the Seine a few miles west of Paris.

4. **second Empire,** 1852–1870, i.e. the reign of Napoleon III.

5. **Campana,** an Italian nobleman who sold to France his collection of works of art and whose name was given to a style of light, airy decoration.

6. **Boulevard des Italiens,** one of the most popular streets in Paris and specially famous for its fine stores. Cf. page 88, note 4.

7. **en sautoir,** crosswise.

8. **de plus article de Paris,** here, *Parisian style.*

9. **Bouffes,** a playhouse in the Passage Choiseul, mostly devoted to burlesque operas.

10. **à la diable,** *at random,* or *all wrong.*

Page 104. — 1. **transparents,** here, *linings.*

2. **musée de Siebold,** a museum of natural history, in Munich, founded by C. T. Siebold, who was made curator of it after having been for many years professor of physiology in various universities.

3. **mein Gott,** German equivalent of *mon Dieu!*

Page 105. — 1. **Pinacothèque,** originally a hall in the Acropolis at Athens; here the Art Museum in Munich.

2. **salle de conférences,** *lecture hall.*

3. **sujet,** here, *figure.*

4. **Polymnie,** the muse of lyric poetry.

Page 106. — 1. **longues filles enguirlandées,** *tall and slender girls dressed up.*

2. **se mettre en branle,** *start.*

3. **Strasbourg,** a city in Alsace which was annexed to Germany with the province of the same name in 1871. It is famous for its cathedral and the great antique clock in its tower.

4. **chiffonnée,** here, *roguish, piquant.*

5. **au tableau,** *on the blackboard.*

Page 107. — 1. **donna deux tours,** *turned the key around twice.*

2. **nattes,** *braided hair; braids.*

3. **à corps perdu,** *headlong.*

Page 108. — 1. **de la gaieté,** *be merry.*

2. **Mendelssohn et Schumann,** two famous German composers, the first of whom (1809–1847) was born in Hamburg, and the second (1810–1856) in Zwickau (Saxony).

3. **La grande Duchesse, le Petit Faust,** two burlesque operas, the former by J. Offenbach, the latter by Hervé.

4. **chapeau plat,** *sailor hat.*

Page 109. — 1. **mise en goût,** *with her appetite whetted; excited.*

2. **Isar,** a tributary of the Danube, on the banks of which Munich is situated.

3. **Titien** (1477–1576), one of the most famous of the Italian Renaissance painters, here means pictures by him.

4. **enlever,** *elope with.*

5. **faire sauter la coupe,** *to cheat at cards.*

6. **residence,** here, *the king's palace.*

7. **le roi Louis,** Louis II was King of Bavaria from 1864 to 1886, when he committed suicide by drowning in the Starnberg lake. For some time he had been confined because of insanity.

8. **Le Phoque à ventre blanc,** "The white-bellied Seal," probably an imaginary title.

VOCABULARY

A

à, to, at, with.
abaisser, to lower.
abandon, *m.*, expansion, excitement, abandonment, forsaking, loneliness.
abandonné, -e, relaxed.
abandonner, to abandon, give up.
abasourdir, to stun, stupefy.
abat-jour, *m.*, lamp-shade.
abattre, to knock down; **s'—,** to rush down, fall down, alight (of birds), come down.
abbé, *m.*, priest, abbot.
abeille, *f.*, bee.
abîme, *m.*, abyss.
abîmer (s'), to be absorbed, sink.
aboiement, *m.*, barking.
abord, *m.*, approach; **aux —s,** near to.
abord (d'), at first, in the first place.
aborder (s'), to meet one another.
aboyer, to bark.
abri, *m.*, shelter; **se mettre à l'—,** to protect oneself; **à l'— de,** sheltered from.
abriter, to shelter, hide.
abrutissement, *m.*, brutishness.
absinthe, *f.*, absinthium, wormwood.
absolument, absolutely.
abuser, to make excessive use of.
accablement, *m.*, heaviness.
accabler, to overwhelm.
accentuer, to mark, accent.
accès, *m.*, spell, fit, attack.
accompagner, to accompany.
accord, *m.*, agreement; **être d'—,** to agree.
accourir, to run forth.
accrocher, to hang, fasten, catch, hook; **s'—,** to cling, hook, fasten.
accroupi, -e, squat, cowering.
accru, -e, increased.
accueil, *m.*, reception, welcome.
accueillir, to welcome.
acharner (s'), to be intent, bent.
acheter, to buy; **s'—,** to buy for oneself.
achever, to finish, complete.
act-eur, -rice, actor, actress, performer.
action, *f.*, battle.
adieu, farewell.
admirer, to admire; **s'—,** to admire oneself.
adopter, to select, adopt.
adoucir, to soften, make soft.
aéré, -e, airy.
affaire, *f.*, affair, task, matter; **—s,** condition (of things), business; **se tirer d'—,** to get out of difficulty.

affairé, -e, busy.
affairer (s'), to be busy.
affermir, to fix firmly.
affoler, to madden.
affreu-x, -se, awful.
affubler, to dress up, make up.
affût, *m.*, gun carriage, watch; **à l'—,** on the watch (for game).
Afrique, *f.*, Africa.
âgé, -e, old, aged.
agenouiller (s'), to kneel down.
agir, to act; **s'—,** to be the question.
agiter, to move, wave (of flags), stir; **s'—,** to move about, be excited, shake.
agneau, *m.*, lamb.
agrandir, to enlarge; **s'—,** to become larger, widen.
agrès, *m. plur.*, rigging.
ahurir, to amaze, astound.
aide, *m.*, helper, assistant.
aider, to aid, help.
aïeul, -e, grandfather, grandmother.
aigle, *m.*, eagle.
aigu, -ë, shrill, sharp.
aiguille, *f.*, hand (of clocks).
aiguillette, *f.*, aiglet, point.
aile, *f.*, wing, windsail (of wind mills).
ailleurs (d'), besides, moreover.
aimant, *m.*, magnet.
aimer, to like, love.
aîné, -e, eldest.
ainsi, thus, so.
air, *m.*, air, appearance, manner, tune, atmosphere; **avoir l'—,** to look, look like, seem; **courant d'—,** draft; **en l'—,** up; **grand —,** fresh air.
aise, *f.*, ease; **à l'—,** comfortable.
ajouter, to add.
alambic, *m.*, still, alembic.
alangui, -e, languid.
alentour, around.
alerte, *f.*, alarm.
algérien, -ne, Algerian, from Algiers.
alignement, *m.*, line.
aligner (s'), to be in a line, get in line.
allée, *f.*, walk, path.
alléger, to make lighter.
allemand, -e, German.
aller, to go, become; **allons,** come; **s'en —,** to go away, go.
allonger, to stretch out, lengthen, grow long; **s'—,** to grow long, stretch out, lie down.
allumer, to kindle, light, light up; **s'—,** to brighten up, flame.
allumette, match.
allure, *f.*, walk, gait, conduct, appearance, manners.
alors, then.
alouette, *f.*, lark.
alourdir, to make dull, heavy, stupid.
Alsacien, -ne, Alsatian.
amande, *f.*, almond.
amandier, *m.*, almond tree.
amateur, *m.*, lover (of things).
âme, *f.*, soul.
amener, to bring.
ameuter, to stir up.
ami, -e, friend.
amoindrir, to dwindle, lessen.
amoureu-x, -se, lover.
amputer, to amputate.
amusant, -e, amusing, funny.
amuser (s'), to amuse oneself.
an, *m.*, year; **jour de l'—,** New Year's day; **premier de l'—,** New Year's day.
ancêtre, *m.*, ancestor.
ancien, -ne, former, old.
ancien, *m.*, old fellow.
âne, *m.*, donkey, ass.
angoisse, *f.*, anguish.
anguille, *f.*, eel; **soupe d'—s,** eel stew.

animer, to animate, excite, stir up, give life.
anneau, *m.*, ring.
année, *f.*, year.
annoncer, to announce.
antre, *m.*, den.
anxieu-x, -se, anxious.
août, *m.*, August.
apercevoir, to perceive, see; **s'—,** to notice.
aplanir, to level down.
aplomb (d'), perpendicularly, in equilibrium, well balanced, plumb.
apôtre, *m.*, apostle.
apparaître, to appear.
appareil, *m.*, camera, apparatus.
appartenir, to belong.
appel, *m.*, calling, call.
appeler, to call; **s'—,** to be called.
appliquer (s'), to apply oneself.
apporter, to bring.
apprendre, to learn.
apprenti, *m.*, apprentice.
apprêter (s'), to get ready.
approcher (s'), to come near, approach.
approfondi, -e, deep.
appui, *m.*, support.
appuyer, to lean, rest; **s'—,** to lean, rest.
après, after, afterward.
après-midi, *f. m.*, afternoon.
arabe, Arabian, Arabic.
araignée, *f.*, spider; **toile d'—,** cobweb.
arbre, *m.*, tree; **— de couche,** shaft.
arbuste, *m.*, shrub, small tree.
ardoise, *f.*, slate.
argent, *m.*, money, silver.
argenté, -e, silvery.
argenterie, *f.*, silverware.
argentier, *m.*, steward.
arlésien, -ne, of Arles.
arme, *f.*, arm; **—s,** coat of arms; **l'— au bras,** supporting arm; **prise d'—s,** call to arms.
armée, *f.*, army.
armer, to arm, cock (of guns).
armoire, *f.*, closet, wardrobe.
armoiries, *f. plur.*, coat of arms.
aromate, *m.*, aromatic.
arracher, to snatch, pull off.
arrêt, *m.*, stop; **en —** (*hunt*), pointing.
arrêté, -e, decided, set.
arrêter (s'), to stop.
arrière, *m.*, back, stern; **en —,** pushed back, thrown back.
arrivée, *f.*, arrival, coming.
arriver, to arrive, come, happen, occur.
arrondi, -e, rounded, round.
arrosoir, *m.*, watering-pot.
artilleur, *m.*, artillery man.
assembler, to put together, assemble.
asseoir, to sit down; **s'—,** to sit down.
assiette, *f.*, plate.
assis, -e, seated.
assister, to assist; **— à,** to be present, attend.
assombri, -e, darkening.
assurer, to fasten.
astiquer, to polish, cleanse.
atelier, *m.*, studio, shop.
atours, *m. plur.*, dress, woman's attire.
attablé, -e, seated at table.
attabler (s'), to sit down at a table.
attacher, to fasten, tie, attach; **s'—,** to stick, attach oneself.
attaquer, to attack.
attardé, -e, belated.
atteindre, to reach.
atteler, to draw, harness.
attendre, to wait, expect, await.
attendri, -e, moved.
attente, *f.*, waiting, expectation.

atterré, -e, overwhelmed.
attirail, *m.*, paraphernalia.
attirer, to attract.
attraper, to catch.
attrister, to sadden.
aube, *f.*, dawn, daybreak.
aucun, -e, any; **ne . . . —,** not any.
au-dessous, under, below, underneath.
au-dessus, above, over.
audience, *f.*, hearing, session of a court.
augmenter, to augment, increase.
aujourd'hui, to-day, at present.
aulique, aulic.
aulnette, *f.*, small alder tree.
auprès, near to.
auréole, *f.*, halo.
aussi, also, therefore.
aussitôt, at once, immediately; **— . . . que,** as soon . . . as.
autant, as many, as much, as well; **d'— que,** so much more so.
autel, *m.*, altar.
auteur, *m.*, author.
automne, *m.*, fall, autumn.
autour, around.
autre, other.
autrefois, formerly; **d'—,** of former times.
avaler, to swallow.
avance, *f.*, advance, lead: **d'—,** in advance.
avancement, *f.*, promotion, advancement.
avancer, to progress, advance, go forward; **s'—,** to go forward, come forth.
avant, *m.*, stem, bow.
avant, before; **en —,** ahead, forward.
avant-derni-er, -ère, the one before the last.
avant-veille, *f.*, two days before.
avare, stingy.
avec, with.
avenir, *m.*, future; **d'—, with a** future.
aventure, *f.*, adventure; **par —,** by chance, perchance.
avertir, to warn, inform.
aveuglant, -e, blinding.
aveugler, to blind.
aviron, *m.*, oar.
avis, *m.*, opinion.
aviver, to brighten up; **s'—,** to burn more brightly, brighten up.
avocat, *m.*, lawyer.
avoine, *f.*, oats.
avoir, to have; **y —,** there to be.
avouer, to avow, confess, admit.
avril, *m.*, April.

B

baba, *m.*, bun with rum sauce.
babine, *f.*, lip (of animals).
baccarat, *m.*, a game of cards.
bailler, to yawn.
baiser, to kiss.
baisser, to lower, bend; **se —,** to stoop, bend.
balancer, to balance, swing; **se —,** to swing.
balancier, *m.*, pendulum.
balayer, to sweep.
balcon, *m.*, balcony.
balle, *f.*, bullet.
balourd, -e, dull, heavy, thick-headed.
banc, *m.*, bench, pew; **traîneur de —,** park-bench loafer; **— d'œuvre,** wardens' pew.
bande, *f.*, crowd, band, strip.
barbe, *f.*, beard, whiskers; **à la —,** before one's nose, in one's face.
barboter, to dabble.
barbu, -e, bearded.

barque, *f.*, boat, craft, barge.
barre, *f.*, helm, tiller, rudder.
barrette, *f.*, cap.
bas, *m.*, bottom, ground floor; **en** —, down, down-stairs; **tout** —, in a low tone; **à** —, off.
bas, -se, low; **jeter à** —, to pull down.
bassine, *f.*, deep and wide pan.
bât, *m.*, pack saddle.
bataille, *f.*, battle; **champ de** —, battle-field; **en** —, in battle line.
bateau, *m.*, boat; **—x de louage,** boats to let; — **à vapeur,** steamboat.
bâtisse, *f.*, building.
bâton, *m.*, stick, staff; — **ferré,** iron-pointed stick.
battant, *m.*, leaf (of doors).
battement, *m.*, beating (of drums), revolving, revolution, slamming (of doors).
battre, to flap, beat, search; — **en retraite,** to retreat; **se** —, to fight.
bavard, -e, talkative.
bavardage, *m.*, prattling, talk.
bavarois, -e, Bavarian.
Bavière, *f.*, Bavaria (southern Germany).
béat, -e, sanctimonious.
beau, bel, -le, beautiful, fine, good; **de plus** —, more and more; **avoir** —, to do something in vain.
beaucoup, much, many.
bec, *m.*, beak; — **de gaz,** gas-jet (of streets).
bégayer, to stammer, stutter.
bègue, stammering.
bêlement, *m.*, bleating (of sheep).
bénit, -e, blessed, holy; **eau —e,** holy water.
bénitier, *m.*, holy-water basin.
béquille, *f.*, crutch.
béret, *m.*, flat cap.
berger, *m.*, shepherd.
bergerot, *m.*, shepherd boy.
berlinois, -e, of Berlin, inhabitant of Berlin.
besoin, *m.*, need; **avoir** —, to need.
bestiaux, *m. plur.*, cattle; **parc de** —, cattle-pen.
bestiole, *f.*, little animal.
bête, stupid, foolish.
bête, *f.*, beast, animal, fool.
bibliothèque, *f.*, library.
biche, *f.*, female deer, roe.
bien, well, very, much, many, really; **eh** —, well, very well; **ou** —, or else.
bien-aimé, -e, beloved.
bien-être, *m.*, comfort.
bientôt, soon.
bière, *f.*, beer.
billard, *m.*, billiards.
bille, *f.*, ball (of billiards).
biscuit, *m.*, hard-tack.
bise, *f.*, north wind.
bizarre, odd, queer.
blafard, -e, wan, dull.
blanc, -he, white.
blancheur, *f.*, whiteness, white background.
blanchir, to whiten, turn white; — **à la chaux,** to whitewash.
blaser (se), to be surfeited, tired.
blason, *m.*, coat of arms, blazon.
blé, *m.*, wheat.
blessé, -e, wounded person.
blême, ghastly, pale.
blessure, *f.*, wound.
bleu, -e, blue.
bleuâtre, bluish.
blocus, *m.*, blocade.
blondin, -e, blonde.
bloquer, to blockade.
blotti, -e, squat, cowering.
blottir (se), to squat, cower.

bœuf, *m.*, ox, beef.
bohémien, -ne, Bohemian, gypsy.
boire, to drink.
bois, *m.*, wood; **train de —,** float of wood, log raft.
boiserie, *f.*, woodwork.
boîte, *f.*, box; **— à poudre,** powder horn, powder flask.
bombé, -e, convex.
bon, -ne, good, kind; **à quoi —,** what good would that do; **tenir —,** to resist, hold one's ground.
bonasse, simple, silly.
bond, *m.*, bound.
bondir, to leap, jump.
bonheur, *m.*, happiness, good fortune.
bonhomme, *m.*, good man, good fellow.
bonjour, good day, good morning.
bonne, *f.*, nurse, servant girl.
bonnet, *m.*, cap.
bord, *m.*, edge, border, board, side, brim; **de —,** on board a boat; **à —,** on board.
border, to edge, border.
bordereau, *m.*, account, memorandum.
borne, *f.*, stone carriage step.
botte, *f.*, bunch, boot.
bouche, *f.*, mouth.
bouchée, *f.*, mouthful.
boucher, *m.*, butcher.
bouchon, *m.*, cork.
boucle, *f.*, curl, buckle.
boucler, to buckle.
boue, *f.*, mud.
boueu-x, -se, muddy.
bouffant, -e, puffed.
bouffée, *f.*, fit, whiff.
bouger, to stir, move.
bougie, *f.*, wax candle.
boulanger, *m.*, baker.
boulangerie, *f.*, bakery.
bouledogue, *m.*, bulldog.
bouleversement, *m.*, commotion, upheaval.
bouleverser, to upset.
bouquet, *m.*, bunch, thicket, clump, flavor (of liquors).
bourdon, *m.*, drone.
bourdonnement, *m.*, murmur, humming.
bourdonner, to buzz, hum.
bourgeois, *m.*, citizen, middle-class man.
bourriquet, *m.*, donkey.
Bourse, *f.*, stock-exchange, market.
bousculade, *f.*, jostling.
bousculer, to jostle, push aside; **se —,** to jostle, push one another.
boussole, *f.*, compass.
bout, *m.*, piece, end, bit.
bouteille, *f.*, bottle; **mettre en —s,** to bottle.
boutique, *f.*, shop, store.
bouvier, *m.*, ox-drover.
braies, *f. plur.*, trousers, breeches.
brandir, to brandish.
branle, *m.*, swinging; **en —,** in motion, ringing.
braquer, to aim, direct.
bras, *m.*, arm; **charrette à —,** push-cart; **l'arme au —,** supporting arms; **— dessus — dessous,** arm in arm.
brave, good, brave.
bravement, bravely.
bretelle, *f.*, suspenders.
breton, -ne, an inhabitant of Brittany.
bréviaire, *m.*, breviary.
bride, *f.*, bridle; **à — abattue,** at full speed.
briller, to shine.
brin, *m.*, bit.
brique, *f.*, brick.
brisant, *m.*, breaker.
brise, *f.*, breeze; **la — d'eau,** the river breeze.

broché, -e, figured.
brocheur, *m.*, binder (in paper).
brochure, *f.*, booklet, brochure.
broder, to embroider, adorn.
broderie, *f.*, embroidery; gold lace; **métier à —,** embroidery frame.
brosseur, *m.*, an officer's servant.
brouhaha, *m.*, uproar, hurly-burly.
brouillard, *m.*, fog, mist.
broussailles, *f. plur.*, underbrush; **en —,** bushy.
brouter, to graze, browse.
bruire, to rustle, rattle, roar.
bruit, *m.*, noise, rumor.
brûler, to burn.
brume, *f.*, haze, mist, fog.
brun, -e, brown.
brusquement, suddenly.
bruyamment, noisily.
bruyant, -e, noisy.
bruyère, *f.*, heather.
buée, *f.*, haze, vapor.
buisson, *m.*, bush.
bureau, *m.*, desk.
buté, -e, stubborn.
butin, *m.*, booty.
butor, *m.*, bittern.
butte, *f.*, knoll, hill.

C

çà, here; **— et là,** here and there.
ça, that; **avec —,** moreover, besides.
caban, *m.*, cloak with a hood.
cabane, *f.*, hut, cabin.
cabaret, *m.*, tavern.
cabinet, *m.*, study, **— de travail,** study.
cabrer (se), to rear.
cacher, to hide; **se —,** to hide oneself, hide, be hidden.
cacheter, to seal.
cachette, *f.*, hiding-place.
cadavre, *m.*, corpse.
cadis, *m.* woolen serge.
cadran, *m.*, dial.
cadre, *m.*, frame, dial.
cahier, *m.*, copy-book, note-book.
caille, *f.*, quail.
caisse, *f.*, cash-box, counting-house, box.
calme, *m.*, calmness, stillness.
calmer, to calm, quiet down.
camarade, *m.*, comrade.
camarguais, -e, of Camargue.
camion, *m.*, truck.
camionnage, *m.*, carting.
campagne, *f.*, country, campaign.
canaille, *f.*, scoundrel.
canard, *m.*, duck.
canon, *m.*, gun, cannon, barrel (of shot-guns); **coup de —,** report of a gun.
canot, *m.*, row-boat.
canotage, *m.*, boating, rowing.
canoti-er, -ère, rower.
cantinière, *f.*, sutler woman.
capote, *f.*, coat.
capuchon, *m.*, cowl.
capuche, *f.*, cowl, hood.
car, for.
caractère, *m.*, type, character.
carillonner, to chime, ring.
carnier, *m.*, game-bag.
carreau, *m.*, window-pane.
carrelage, *m.*, tiling, tiled floor.
carriole, *f.*, jaunting cart, covered cart.
carrosse, *m.*, carriage.
carte, *f.*, card, photograph, playing-card.
cartouchière, *f.*, cartridge box.
casematé, -e, furnished with a casement.
caserne, *f.*, barracks.
casquette, *f.*, cap.
casser, to break.

catéchisme, *m.*, catechism; **salle de —**, Sunday-school room.
cauchemar, *m.*, nightmare.
cause, *f.*, cause; **à — de,** because of.
causer, to cause, talk.
cavalier, *m.*, horseman, escort, partner.
caveau, *m.*, vault, grave.
ce, it, that.
ce, cet, -te, ces, this, that, these, those.
ceci, this.
ceinture, *f.*, sash, belt.
cela, that; **avec —**, moreover.
célèbre, famous, celebrated.
cellule, *f.*, cell.
celui, celle, ceux, celles, the one, this, that, these, those.
cent, *m.*, hundred.
centaine, *f.*, hundred.
centaurée, *f.*, centaury.
centième, hundredth.
cependant, however, nevertheless.
cercle, *m.*, club.
cérémonieusement, ceremoniously.
cerf-volant, *m.*, bull-fly.
cerise, *f.*, cherry.
certes, certainly.
céruse, *f.*, white lead.
cerveau, *m.*, brains.
cervelle, *f.*, brains, head.
cesse, *f.*, ceasing; **sans —**, without ceasing.
cesser, to cease, stop.
chacun, -e, each one, every one.
chaire, *f.*, chair, stall, pulpit.
chaise, *f.*, chair; **— à porteurs,** sedan-chair; **— de poste,** stage-coach.
chaland, *m.*, customer.
chaleur, *f.*, heat, warmth.
chalumeau, *m.*, pipe.
chambre, *f.*, room.
champ, *m.*, field; **à travers —**, across lots; **— de bataille,** battle-field; **— de foire,** fair-grounds.
chance, *f.*, luck.
chanceler, to stagger.
changement, *m.*, change.
chanoine, *m.*, canon.
chanoinesse, *f.*, canoness.
chanson, *f.*, song.
chant, *m.*, song, singing.
chanter, to sing, whiz (of bullets).
chapeau, *m.*, hat; **large —**, broad-brimmed hat.
chapelet, *m.*, rosary, beads.
chapiteau, *m.*, capital, crest.
chapitre, *m.*, chapter (of religious orders).
chaque, each, every.
charbon, *m.*, coal.
charge, *f.*, load.
chargement, *m.*, loading.
charger, to load; **se —**, to take upon oneself, do.
chariot, *m.*, wagon.
charmant, -e, charming, delightful.
charmille, *f.*, hedge of yoke-elm trees.
charrette, *f.*, cart; **— à bras,** push-cart.
charrue, *f.*, plow.
chasse, *f.*, hunt, hunting; **couteau de —**, hunting-knife.
chasser, to drive, chase, hunt.
château, *m.*, country-seat, castle.
chasseur, *m.*, hunter, chasseur.
chat, *m.*, cat.
chataigne, *f.*, chestnut.
chataignier, *m.*, chestnut tree.
chaud, -e, warm.
chauffage, *m.*, fuel.
chauffer, to heat, get steam up; **se —**, to warm oneself up.
chaussée, *f.*, street.
chauve, bald.
chaux, *f.*, lime; **blanchir à la —**, to whitewash.

chechia, *f.*, cap, Turkish cap.
chef, *m.*, chief.
chemin, *m.*, road, way; — **de fer,** railroad; — **de la croix,** the way of the Cross.
cheminée, *f.*, fireplace, chimney, mantelpiece.
cheminer, to walk.
chemise, *f.*, shirt.
chêne, *m.*, oak.
chenille, *f.*, silk cord, chenille.
ch-er, -ère, dear.
chercher, to get, look for, seek; **venir** —, to come for.
cheval, *m.*, horse; — **de course,** race-horse.
chevelure, *f.*, hair.
chevet, *m.*, bedside.
cheveu, *m.*, hair.
chèvre, *f.*, female goat.
chevreuil, *m.*, deer.
chez, in, at the house of, with, among.
chic, *m.*, style, chic.
chien, *m.*, dog.
chiffre, *m.*, figure, amount.
choc, *m.*, collision, shock.
chœur, *m.*, chancel.
choisir, to choose, select.
chope, *f.*, large beer-glass.
choquer (se), to strike (of glasses), clash.
chose, *f.*, thing; **quelque** —, something.
chou, *m.*, cabbage.
chrétien, -ne, Christian.
christ, *m.*, crucifix.
chuchotement, *m.*, whisper, whispering.
chuchoter, to whisper.
chut! hush!
ci, here; **par-** — **par-là,** here and there; now and then.
cible, *f.*, target.
ci-devant, formerly.
ciel, *m.*, sky, heaven.
cierge, *m.*, wax candle.
cil, *m.*, eyelashes.
cilice, *m.*, haircloth.
cimetière, *m.*, cemetery.
cinq, five.
cinquante, fifty.
cinquième, fifth.
circuler, to circulate, pass by.
cirque, *m.*, arena, ring.
ciseaux, *m. plur.*, scissors.
citer, to quote, cite.
cithare, *f.*, cithara.
citoyen, -ne, citizen.
clair, -e, clear, bright, sharp; light (of colors); **au** — **de lune,** in the moonlight.
clairon, *m.*, bugle.
clair-voie (à), with open sides (of wagons, *e.g.*, a hayrack).
clamer, to cry.
clapoter, to ripple, chop.
clarté, *f.*, light.
classe, *f.*, school, class.
clavecin, *m.*, piano.
clef, *f.*, key.
client, *m.*, customer, client.
clientèle, *f.*, customers, clients.
cligner, to wink.
clignoter, to wink, blink.
cliquetis, *m.*, clanking, rattle.
cliquette, *f.*, snappers.
cloche, *f.*, bell-glass, bell; **coup de** —, bell ringing.
clocher, *m.*, steeple.
clochette, *f.*, little bell.
cloître, *m.*, cloister.
clos, -e, closed.
clouer, to nail, nail down.
cœur, *m.*, heart; **le** — **gros, serré,** with a heavy heart; **le** — **navré,** to be broken-hearted; **en** —, shaped like a heart, open.
coiffure, *f.*, hair dress.
coin, *m.*, corner, angle, out-of-the-way place, spot.
col, *m.*, collar.
colère, *f.*, anger; **en** —, angrily.
collègue, *m.*, colleague.
colline, *f.*, hill.

colonne, *f.*, column.
colonnette, *f.*, small column.
colorier, to color, paint.
combattant, *m.*, fighter.
combien, how, how much, how many.
commande, *f.*, order.
commander, to order.
comme, as, like, how.
comment, how, what.
commettre, to commit.
commis, *m.*, clerk; — **en librairie,** publisher's clerk.
communauté, *f.*, community, society.
commune, *f.*, commune, community.
compagnie, *f.*, band, flight (of birds), crowd.
compagnon, *m.*, companion.
compasser, to regulate.
complaisance, *f.*, complaisance.
complaisant, -e, obliging.
complètement, completely.
compliqué, -e, complicated, complex.
componction, *f.*, compunction.
composer, to compound, make.
comprendre, to understand, realize.
compte, *m.*, account; **se rendre** —, to understand, find out, realize.
compter, to rely, count, count up.
comptoir, *m.*, counter, store.
comtesse, *f.*, countess.
concentré, -e, uncommunicative.
condenser (se), to be condensed.
conduct-eur, -rice, leader.
conduire, to lead, conduct, tend (of cattle).
confection, *f.*, making.
confiance, *f.*, confidence, trust.
confier, to entrust, confide.
confondre, to mix up, confound; **se** —, to be blended.
conformer (se), to conform oneself.
confrérie, *f.*, congregation, confraternity.
confus, -e, confused, embarrassed.
confusément, confusedly, indistinctly.
congé, *m.*, furlough, leave of absence.
connaissance, *f.*, acquaintance, knowledge.
connaître, to know, be acquainted with.
conque, *f.*, shell.
conseil, *m.*, adviser, lawyer, council, chapter (of convents).
conseiller, *m.*, councillor, justice, judge.
conservateur, *m.*, curator (of museums).
considérer, to consider; **se** —, to consider oneself.
consigne, *f.*, order; **forcer la** —, to break orders; force an entrance.
consterné, -e, dismayed, disheartened.
construire, to build.
consumer, to burn out.
conte, *m.*, tale.
contenir, to contain; **se** —, to refrain oneself.
content, -e, satisfied, glad, in good spirits.
contenter, to satisfy; **se** —, to be satisfied.
conter, to tell, relate.
contre, against.
convaincre, to convince.
convenir, to agree.
convive, *m.*, guest.
convoi, *m.*, column, procession.
coq, *m.*, rooster, cock.
coquet, -te, graceful, coquetish, elegant.
coquillage, *m.*, shell.

coquille, *f.*, shell.
coquin, -e, rascal.
corailleur, *m.*, coral-fisher's boat.
corbeau, *m.*, crow.
corbeille, *f.*, basket.
corde, *f.*, string, rope.
corne, *f.*, horn.
cornet, *m.*, cornucopia.
cornue, *f.*, retort.
corps, *m.*, body, corpse.
corriger, to correct.
Corse, *f.*, Corsica.
corse, Corsican.
corvée, *f.*, task, drudgery.
côte, *f.*, hill, rib, seacoast, shore.
côté, *m.*, side, direction; **à —**, next; **de l'autre —**, on the other side; **du — de,** in the direction of, towards; **des deux —s,** on both sides.
coteau, *m.*, hill.
côtoyer (se), to go side by side.
cotte, *f.*, working trousers.
cou, *m.*, neck; **sauter au —**, to fall on some one's neck.
couche, *f.*, bed; **arbre de —**, shaft.
couché, -e, lying, set (of the sun).
coucher, to lay down, put to bed; **se —**, to go to bed, retire, lie down, set (of the sun).
coude, *m.*, elbow.
coudre, to sew.
couler, to flow, run, come out; **se —**, to creep, steal.
couleur, *f.*, color.
coup, *m.*, blow, stroke, point, shot, move, throw, draught (of liquids), report (of firearms); **tout à —**, suddenly; **— de canon,** report of a cannon; **— d'œil,** glance; **pour le —**, this time; **du —**, at once, thereupon; **— de feu,** gun shot, report; **— de vent,** gust of wind; **par petits —s,** in small sips, draughts.
coupable, guilty, guilty person.
coupe, *f.*, stroke (of oars).
couper, to cut, divide.
cour, *f.*, courtyard, court of justice.
courageusement, courageously.
courant, *m.*, current; **— d'air,** draft.
courber, to bend, stoop; **se —**, to bend.
courir, to run, run about, race.
couronne, *f.*, wreath, crown.
course, *f.*, race, run, fight (of bulls); **cheval de —**, race-horse; **tout d'une —**, all in one run, running; **au pas de —**, double-quick time.
court, -e, short.
courtisan, *m.*, courtier.
coussinet, cushion.
couteau, *m.*, knife; **— de chasse** hunting-knife.
coûter, to cost.
couvent, *m.*, convent.
couvert, *m.*, cover; **ce — mis,** this table laid.
couverture, *f.*, cover.
couvrir, to cover.
crainte, *f.*, fear.
crainti-f, -ve, fearful, timid.
cramponner (se), to cling.
crâne, *m.*, skull.
craquement, *m.*, rustling (of cloth); cracking (of whips), creaking.
craquer, to creak.
crasseu-x, -se, dirty.
crémaillère, *f.*, house-warming.
crême, *f.*, cream.
créneler, to form into battlements.
crépir, to rough-plaster, parget.
crépitement, *m.*, crackling.
crépuscule, *m.*, twilight.

crête, *f.*, crest, top, comb (of birds).
creuser, to dig, rack.
creux, *m.*, hollow.
creu-x, -se, hollow.
crevassé, -e, chapped.
crevasser (se), to crack, split.
crever, to burst, break.
cri, *m.*, cry.
crier, to exclaim, cry out, rustle.
crinière, *f.*, mane.
criquet, *m.*, locust.
crispé, -e, clenched, nervous, contracted.
crisper (se), to grasp.
cristal, *m.*, crystal, glass.
croire, to believe; **se —,** to believe oneself.
croiser, to cross, meet.
croissant, *m.*, crescent.
croix, *f.*, cross; **chemin de la —,** the way of the cross.
croquer, to devour, eat hastily.
crosse, *f.*, butt end (of guns), crozier.
crouler, to fall, collapse.
cru, *m.*, country, province.
cru, -e, stiff (of colors).
cuculle, *m.*, cowl.
cueillir, to pick, gather.
cuir, *m.*, leather; skin; **étui de —,** leather holder.
cuirassier, *m.*, cuirassier (*soldier wearing a cuirass, which was formerly of leather, later of metal*).
cuire, to cook.
cuisine, *f.*, kitchen.
cuivre, *m.*, copper, brass fixture.
cul-de-lamp, *m.*, tailpiece.
curé, *m.*, curate, parish priest.
curieusement, curiously, with curiosity.
curieu-x, -se, curious.
cuve, *f.*, vat.
cygne, *m.*, swan.

D

dague, *f.*, dirk.
dalle, *f.*, flagstone.
damassé, -e, damasked.
damner (se), to damn oneself.
dandy, *m.*, dandy.
dans, within, in.
danser, to dance.
danseu-r, -se, dancer.
dater, to date back, date.
davantage, more, any more.
de, of, from, with, by, for, to.
débâcle, *f.*, downfall, rout.
débattre (se), to struggle, be debated.
déborder, to overflow, be full.
déboucher, to uncork, open.
debout, standing; **tout —,** standing up.
débraillé, -e, carelessly dressed, open-hearted.
débris, *m.*, pieces, remains.
décavé, *m.*, wreck.
déchiffrer, to decipher, make out.
déchirure, *f.*, tear.
déchirement, *m.*, crackling.
déchirer, to tear up.
décidément, decidedly.
décider, to decide; **se —,** to make one's mind up, decide.
décliner, to come down, decline.
décolorer, to discolor.
déconvenue, *f.*, discomfiture, mishap.
découdre, to rip up.
découper, to carve, cut.
découpure, *f.*, carving, sculpture.
décourager, to discourage.
découvert, -e, uncovered; **à —,** in the open air.
découvrir, to uncover, discover; **se —,** to be uncovered, discovered.
décrocher, to take down.

dédaigneu-x, -se, disdainful.
dédain, *m.*, disdain.
dedans, within, inside; **là- —,** therein.
dédicace, *f.*, dedication.
dédoré, -e, ungilded.
défendre, to forbid, defend; **se —,** to defend oneself.
défi, *m.*, defiance.
défilé, *m.*, filing out or off, passing by.
défiler, to defile, file off.
défroque, *f.*, clothing.
dégager (se), to come out, be evolved.
dégeler, to thaw.
dégoût, *m.*, disgust.
dégoûté, -e, disgusted, blasé, surfeited.
dégringoler, to run down, rush down.
dégrisé, -e, sobered.
déguiser, to disguise.
déguster, to sip, relish, taste.
dehors, outside, outdoors; **en — de,** outside of.
déjà, already.
déjeuner, *m.*, breakfast.
délibérer, to deliberate, discuss.
délicieu-x, -se, delightful, delicious.
délivrer, to free, deliver.
demain, to-morrow.
demander, to ask; **se —,** to ask oneself, wonder.
démence, *f.*, folly, foolishness.
démener (se), to move rapidly, hustle, toil, be shaken.
demeure, *f.*, dwelling, abode.
demeurer, to remain, dwell, live.
demi, -e, half; **à demi-voix,** in a low tone.
demi-jour, *m.*, dim light.
demi-sommeil, *m.*, dozing, musing.
demoiselle, *f.*, young lady, dragon fly; **— d'honneur,** bridesmaid.
démon, *m.*, devil.
démontrer, to demonstrate.
dénouer, to untie.
dénoûment, *m.*, ending, climax.
dentelé, -e, indented, notched.
dentelle, *f.*, lace.
départ, *m.*, departure, leaving.
dépasser, to stick out, go beyond.
dépavé, -e, unpaved.
dépaysé, -e, away from home, out of place.
dépêche, *f.*, despatch, telegram.
dépêcher (se), to hurry.
dépendre, to depend.
dépense, *f.*, expense.
déplacer, to displace.
déployer, to unfurl, unfold.
déposer, to place, deposit.
dépôt, *m.*, military station.
dépouillé, -e, stripped (of leaves and trees).
depuis, since, for, from.
déracinement, *m.*, pulling up by roots, eradication.
déréglé, -e, irregular.
derni-er, -ère, last; **les —s,** the worst.
déroger, to derogate, degenerate, diminish in honor, *or* consideration.
dérouler (se), to open to view, display oneself.
déroute, *f.*, rout, defeat; **en —,** out of order, routed.
dérouter (se). to be bewildered.
derrière, behind.
descendre, to go down, descend, alight, come down, take down.
descente, *f.*, down grade (of roads).
désert, -e, deserted.
déserter, to desert.

désespérer, to drive to despair, make desperate.
désespoir, *m.*, despair.
désheurer, to change the hours of one's occupations.
désigner, to designate, point out.
désillusion, *f.*, disappointment, disillusion.
désœuvrement, *m.*, idleness.
désoler (se), to become desolate.
désorienté, -e, demagnetized.
désormais, henceforth.
dès que, as soon as.
desséché, -e, withered, dried up.
dessèchement, *m.*, dryness, drying up.
desserrer, to loosen.
desservir, to clear (of tables).
dessin, *m.*, design.
dessus, on, upon, over; **là-—,** on that subject; **par —,** above, over.
détacher (se), to come from, be detached.
détaler, to scamper away.
détendre, to relax, unbend.
détourner, to turn away, drive off; **se —,** to turn aside.
détraqué, -e, crazy, out of order.
détraquer, to put out of order, throw into confusion.
détrempé, -e, soaked.
détresse, *f.*, distress.
deuil, *m.*, mourning.
deux, two, both.
dévaler, to descend, go down.
devant, before, in front of.
devant, *m.*, front; **sur le —,** on the street.
devanture, *f.*, show-window.
déveine, *f.*, ill-luck.
devenir, to become, grow.
dévider (se), to be unwound.
dévisser, to unscrew, remove.
devoir, to owe, ought, should, must, have to.
diable, *m.*, devil, fellow.
diablerie, *f.*, deviltry.
diamant, *m.*, diamond.
Dieu, *m.*, God; **mon —,** dear me! Heavens!
digne, worthy.
dimanche, *m.*, Sunday; **— gras,** Shrove Sunday.
diminuer, to diminish.
dîner, *m.*, dinner.
dîner, to dine.
dire, to say, tell, speak; **se —,** to say to oneself; **c'est-à-—,** that is to say.
diriger, to direct; **se —,** to go.
discipline, *f.*, discipline, scourge; **se donner la —,** to chastise oneself.
discrètement, discreetly.
discuter, to discuss.
disparaître, to go off, disappear.
dispenser, to excuse.
disperser, to scatter; **se —,** to separate, scatter.
disposer, to arrange, fix.
disputer (se), to quarrel.
disséminer, to scatter.
distraction, *f.*, absence of mind, diversion, recreation; **avoir des —s,** to be absent-minded.
distraire, to divert from.
dix, ten.
doigt, *m.*, finger.
domicile, *m.*, residence.
dominer, to rule, rise above.
donc, now, therefore, then.
donner, to give; open (upon).
dont, of which, whose, of whom, with which.
doré, -e, golden, gilt.
dorénavant, henceforth.
dormir, to sleep.
dorure, *f.*, gilded decoration.
dos, *m.*, back.
doucement, slowly, gently.

doucettement, gently, softly.
douloureu-x, -se, sorrowful.
doute, *m.*, doubt; **sans —,** without doubt.
douter, to doubt; **se —,** to suspect.
dou-x, -ce, soft, sweet.
douzaine, *f.*, dozen.
douze, twelve.
doyen, *m.*, dean.
drap, *m.*, cloth, bedsheet.
drapeau, *m.*, flag.
dresser, to raise, set up; **se —,** to sit up, to stand erect, to be raised.
droit, *m.*, right.
droit, -e, direct, straight, right, standing.
droite, *f.*, right; **de —,** to the right.
drôle, *m.*, rascal, wretch.
drôle, queer, odd.
duc, *m.*, duke.
dur, -e, hard.
durer, to last.
duvet, *m.*, down.

E

eau, *f.*, water; **pièce d'—,** pond; **— de Seltz,** Seltzer water; **brise d'—,** river breeze; **à fleur d'—,** along the river; **poule d'—,** moor-hen; **— bénite,** holy water.
eau-de-vie, *f.*, brandy.
éblouir, to dazzle.
éblouissement, *m.*, dazzling.
ébouriffement, *m.*, fluttering.
ébranlement, *m.*, perturbation.
ébranler, to shake; **s'—,** to start off.
ébrécher, to notch.
ébullition, *f.*, ebullition, excitement.
écarlate, scarlet.
écart, *m.*, step aside; **à l'—,** aside.
écarté, *m.*, écarté (a game of cards).
écarter, to push aside; **s'—,** to draw aside.
échafaudé, -e, dressed high up.
échancré, -e, cut down low.
échapper, to escape; **s'—,** to come out.
échauffer (s'), to get warm, warmed up, exciting.
échéance, *f.*, maturity of a note (business).
échelle, *f.*, ladder.
échine, *f.*, spine, back.
éclabousser, to splash; **s'—,** to splash one another.
éclair, *m.*, flash.
éclaircie, *f.*, clearing (of the sky).
éclairé, -e, light.
éclairer, to light up.
éclat, *m.*, noise, luster, brightness, uproar, shout; **— de voix,** loud shout; **— de rire,** burst of laughter.
éclatant, -e, dazzling, brilliant, loud.
éclater, to flash, explode, break out, blaze out.
école, *f.*, school.
écorce, *f.*, bark.
écoulé, -e, passed, elapsed.
écouter, to listen.
écraser, to crush; **s'—,** to be crushed.
écrire, to write.
écriteau, *m.*, sign.
écriture, *f.*, hand-writing; **—s,** bookkeeping.
écrivain, *m.*, writer.
écrouler (s'), to collapse.
écu, *m.*, crown.
écuelle, *f.*, bowl.
écume, *f.*, foam, froth; **poussière d'—,** spray.
écureuil, *m.*, squirrel.

écurie, *f.*, stable, racing stable.
écusson, *m.*, shield, escutcheon.
effacé, -e, dimmed, indistinct.
effacer (s'), to grow dim, indistinct.
effaré, -e, frightened.
effarer (s'), to be frightened.
effectivement, in effect, really.
effet, *m.*, effect, result; **en —,** in fact, in reality; **—s,** clothes.
effrangé, -e, frayed.
effrayer, to frighten.
effroi, *m.*, terror, fright.
effronterie, *f.*, boldness, effrontery.
effroyablement, frightfully.
égal, -e, equal, even; **c'est —,** just the same.
égarer (s'), to wander.
égayer, to amuse, cheer up.
église, *f.*, church.
égoutter (s'), to drip.
élan, *m.*, start.
élancer (s'), to rush, start, run.
élargir, to make wider, widen; **s'—,** to grow wider, larger.
élever, to lift, raise, breed; **s'—,** to arise.
elle-même, herself, itself.
éloigner, to drive away; **s'—,** to go away, get further away.
emballage, *m.*, packing, wrapping; **papier d'—,** wrapping-paper; **toile d'—,** packing-cloth, burlap.
emballer (s'), to play recklessly, be excited.
emballeu-r, -se, packer.
embarquement, *m.*, embarking.
embarras, *m.*, embarrassment.
embaumer, to perfume.
embêter (s'), to be bored.
embrasé, -e, burning, in flames, hot.
embrasser, to kiss, embrace.
embrouillé, -e, not clear, dim.
embusqué, -e, laying in ambuscade.
embusquer (s'), to lay in ambuscade.
émeraude, *f.*, emerald.
émeute, *f.*, riot.
emmener, to take away, lead away.
émotion, *f.*, agitation.
émouvoir (s'), to be moved.
empaillé, -e, stuffed.
empêcher, to prevent.
empesé, -e, starched.
empêtré, -e, entangled.
empiler, to pile up.
emplir, to fill; **s'—,** to be filled.
emplumé, -e, feathered.
empoisonner, to poison.
emporter, to take away, carry away, carry; **s'—,** to fly away.
empreinte, *f.*, mark, trace.
empressé, -e, officious, assiduous.
empresser (s'), to show politeness, be attentive.
emprisonnement, *m.*, imprisonment.
ému, -e, moved, excited.
en, of it, of them.
encadrer, to frame.
encaisse, *f.*, cash in hand.
encapuchonné, -e, cowled.
enchanté, -e, delighted, bewitching, enchanted.
enclume, *f.*, anvil.
encoignure, *f.*, corner.
encombre, *m.*, difficulty, obstacle.
encombrement, *m.*, medley, obstruction, crowd.
encombrer, to fill up, obstruct.
encore, still, yet, again.
encrier, *m.*, inkstand.
endimanché, -e, Sunday-like.
endormi, -e, asleep.
endormir (s'), to go to sleep.

endroit, *m.*, place, spot.
enfance, *f.*, childhood.
enfant, *m.*, child; — **trouvé,** foundling; **d'—,** when a child.
enfantin, -e, childish.
enfermer, to shut in, inclose; **s'—,** to shut oneself up.
enfilade, *f.*, suite; **en —,** in suite.
enfin, well, at last, finally.
enflammé, -e, red, inflamed, blazing, lit up.
enfler, to swell.
enfoncer, to sink; **s'—,** to sink, be buried, advance, go further.
enfuir (s'), to run away.
enfumé, -e, smoked up, smoky.
engagé, -e, *m.*, enlisted man; — **volontaire,** volunteer.
engager, to pawn.
engloutir, to swallow up, engulf.
engourdir, to benumb.
engourdissement, *m.*, numbness.
enlacer, to clasp, entwine.
enlever, to remove, take away; **s'—,** to fly away.
ennui, *m.*, weariness, lonesomeness.
ennuyé, -e, bored.
énorme, enormous.
enragé, -e, eager, fanatical.
enrichir (s'), to grow rich.
enroué, -e, hoarse.
enseigne, *f.*, flag, ensign.
ensemble, together.
ensevelir, to bury.
ensorceler, to bewitch.
ensuite, then, afterwards.
entasser, to pile up; **s'—,** to be piled up.
entendre, to hear, understand; **s'—,** to hear oneself.
entendu, -e, heard; **bien —,** of course.
enterrement, *m.*, funeral; **grand —,** solemn funeral.
enterrer, to bury.
entêter (s'), to be obstinate, stubborn.
enthousiasmé, -e, enthusiastic.
enti-er, -ère, entire, whole.
entièrement, entirely.
entonner, to intone, begin to sing.
entourage, *m.*, frame; **en —** around, in a circle.
entourer, to surround; **s'—,** be surrounded.
entrain, *m.*, spirit, excitement.
entraîner, to lead away, carry away.
entre, between, among.
entrée, *f.*, entrance, edge (of woods).
entremêler, to intermingle, intermix.
entrer, to enter.
entrouvrir (s'), to be partly open.
envahir, to invade.
envaser (s'), to sink in the mud.
envelopper, to surround, envelop.
envi (à l'), in emulation of one another.
envie, *f.*, desire, envy; **avoir —,** to feel like; **donner —,** to make one feel like.
environnant, -e, surrounding.
envoi, *m.*, parcel, package, sending (of books).
envoler (s'), to fly away, fly up, be blown away.
envoyer, to send.
épais, -se, thick.
épaissir, to thicken.
éparpiller, to scatter; **s'—,** to be scattered, scatter.
épars, -e, scattered.
épaule, *f.*, shoulder; **lever les —s,** to shrug one's shoulders.

épauler, to press to the shoulder (of guns).
épée, *f.*, sword.
éperdu, -e, distracted.
épeuré, -e, frightened.
épi, *m.*, ear (of grains).
éponger, to wipe, sponge.
épouser, to marry.
épouvantable, frightful.
épouvante, *f.*, fright.
épouvanter, to frighten.
épreuve, *f.*, proof.
éprouver, to feel.
éprouvette, *f.*, gauge.
équilibre, *m.*, balance, equilibrium.
équipage, *m.*, equipment, equipage.
équiper, to equip.
éraillé, -e, scratched, frayed.
érailler (s'), to be frayed, disturbed.
errer, to wander.
escabeau, *m.*, stool.
escalier, *m.*, stairway.
escapade, *f.*, prank, lark, frolic.
espacer (s'), to be further apart.
espèce, *f.*, sort, kind.
espérer, to hope.
espion, *m.*, spy.
esprit, *m.*, mind.
essayer, to try, taste.
essentiel, *m.*, principal thing.
essoufflé, -e, breathless.
essoufflement, *m.*, breathlessness.
essuyer, to wipe.
essuyeu-r, -se, one who wipes.
estampe, *f.*, engraving.
étable, *f.*, stable.
établir, to establish, settle.
étage, *m.*, flight of steps, floor; **premier —**, second floor.
étain, *m.*, tin, pewter.
étalage, show-window, display, goods exposed for sale.
étaler, to display; **s'—**, to stretch out, be displayed, be shown.
étang, *m.*, pond.
étape, *f.*, a day's march, relay.
état, *m.*, state, trade, profession; **— -major,** staff.
été, *m.*, summer.
éteindre (s'), to be extinguished, go out, die out, become quiet, put out.
éteint, -e, put out, extinguished, finished.
étendard, *m.*, standard, flag.
étendre, to extend, stretch out, spread.
étendue, *f.*, surface, area.
éterniser, to eternize.
étincelant, -e, sparkling, brilliant.
étincelle, *f.*, spark.
étique, lank, emaciated.
étiqueteu-r, -se, labeler.
étiquette, *f.*, label.
étirer (s'), to stretch (out).
étoffe, *f.*, cloth, stuff.
étoile, *f.*, star.
étoilé, -e, studded.
étonnement, *m.*, astonishment.
étonner, to astonish.
étouffer, to stifle, choke.
étourdir, to stun, deafen, make dizzy.
étourdissement, *m.*, giddiness, dizziness.
étourneau, *m.*, starling.
étrange, strange, queer.
étrangler, to choke.
être, *m.*, being.
être, to be; **— à,** to be on the point of.
étroit, -e, narrow.
étude, *f.*, study.
étui, *m.*, holder, case; **— de cuir,** leather holder.
eux, them, to them, they; **chez —**, at home.
eux-mêmes, themselves.

évaporer, to cause to vanish.
éveillé, -e, awake.
éveiller (s'), to awake.
événement, *m.*, event.
évent, *m.*, vapidness; **à l'—,** thoughtless.
éventail, *m.*, fan; **bon coup d'—,** strong fanning.
éventé, -e, tasteless, flat.
éventrer, to burst open.
éviter, to avoid; **s'—,** to avoid each other.
exagérer, to exaggerate, carry too far.
exciter, excite, make lively; **s'—,** to excite each other.
exemplaire, *m.*, copy (of books).
exercer (s'), to practise.
exercice, *m.*, exercise; **faire l'—,** to drill.
exorcisé, -e, exorcised person.
expliquer, to explain; **s'—,** to explain oneself.
exposer (s'), to run the risk.
exprès, on purpose.
exquis, -e, exquisite, delightful.
extase, *f.*, ecstasy.
exténué, -e, exhausted.
extravagance, *f.*, folly, wildness.

F

fabricant, *m.*, manufacturer.
fabrique, *f.*, factory; **marque de —,** trademark.
fabriquer, to make, manufacture.
face, *f.*, face; **en —,** opposite, in front of; **regarder quelqu'un en —,** to look at some one straight in the eyes.
facette, *f.*, facet, face.
fâché, -e, sorry, angry.
facilement, easily.
façon, *f.*, way, manner; **à la —,** in the manner; **de — à,** in a way to.
factice, factitious, artificial.
faction, *f.*, sentry; **être en —,** to be on duty.
factionnaire, *m.*, sentry.
fagot, *m.*, faggot.
faiblesse, *f.*, weak point, foible.
faïence, *f.*, china, earthen.
faim, *f.*, hunger; **avoir —,** to be hungry.
faire, to do, make, say; **se —,** to make for oneself, be made, become, happen, occur; **ne — que,** to do nothing but; **s'y —,** to get used; **— —,** to have made, done.
faisan, *m.*, pheasant.
faisceau, *m.*, stack of arms.
fait, *m.*, fact.
faîte, *m.*, top.
falloir, to be necessary, must, ought, should, take.
fameu-x, -se, famous.
famili-er, -ère, familiar.
famille, *f.*, family.
fané, -e, faded.
fanion, *m.*, pennon.
faraud, snobbish; ***noun,*** a swell.
farine, *f.*, flour.
farouche, wild, fierce.
faubourg, *m.*, suburb.
faufiler (se), to steal through, get through.
faute, *f.*, fault; **— de,** for want of.
fauteuil, *m.*, armchair.
fau-x, -sse, false.
favoris, *m. plur.*, whiskers.
fédéré, *m.*, communist, revolutionist.
fée, *f.*, fairy.
fêlure, *f.*, crack.
femme, *f.*, wife, woman.
fendre (se), to split, crack.
fenêtre, *f.*, window.
fente, *f.*, crack.
fer, *m.*, iron, shot, bullet; **lit**

de —, iron bedstead; **chemin de** —, railroad.
fer-blanc, *m.*, tin.
ferme, hard, firm.
ferme, *f.*, farm-house, farm.
fermer, to close, shut; **se** —, to close oneself, be closed.
féroce, fierce, ferocious.
ferraille, *m.*, iron, old iron.
ferré, -e, informed, versed in, metalled; **bâton** —, iron-pointed stick.
fête, *f.*, merry-making, festivity, holiday, festival.
Fête-Dieu, *m.*, Corpus Christi.
fêter, to celebrate, feast, lionize, fête.
feu, *m.*, fire; — **de peloton,** platoon fire; **coup de** —, gun shot, report.
feuillage, *m.*, foliage.
feuille, *f.*, leaf; — **de route,** route.
feuillet, *m.*, leaf (of books).
feuilleter, to turn over (of the leaves of a book).
fichu, *m.*, neckerchief.
fier (**se**), to trust.
fi-er, -ère, proud.
fièrement, proudly.
fierté, *f.*, pride.
fièvre, *f.*, fever.
fiévreu-x, -se, fever patient, feverish.
fifre, *m.*, fife.
figure, *f.*, face; **en pleine** —, right in the face.
figurer (**se**), to fancy, imagine.
filature, *f.*, spinning mill.
file, *m.*, line.
filer, to shoot by, move, file by.
filet, *m.*, streak, net; — **de pêche,** fishing-net.
fille, *f.*, girl, daughter.
fils, *m.*, son.
filtrer, to percolate, filter.
fin, *f.*, end; **toucher à la** —, to be nearly ended; **à la** —, finally, at last.
fin, -e, fine beautiful, shrewd.
fini, *m.*, finish, high finish.
finir, to finish, complete, do.
fiole, *f.*, vial; — **pharmaceutique,** drug bottle.
fixe, fixed, settled, steady, staring.
fixement, fixedly.
flacon, *m.*, bottle, flagon.
flairer, to sniff, scent.
flamant, *m.*, flamingo.
flambant, -e, flaming, bright; — **neuf,** brand new.
flamber, to flame, shine.
flamboyer, to flame, shine.
flamme, *f.*, flame, fire.
flanc, *m.*, flank, side.
flâne, *f.*, idleness, loitering, lounging.
flâner, to stroll, loiter.
flaque, *f.*, puddle.
flasque, flabby, lank.
fleur, *f.*, flower; **en** —, in bloom; **à** — **d'eau** (on a level with), along the river.
fleurette, *f.*, little flower.
fleuri, -e, full of flowers, in bloom.
fleuron, *m.*, flowers (illustrations).
fleuve, *m.*, river.
flocon, *m.*, flake.
floraison, *f.*, blooming.
flore, *f.*, flora.
flot, *m.*, flood, wave, sea.
flotter, to float, wave.
foi, *f.*, faith; **ma** —, upon my faith, indeed.
foire, *f.*, fair; **champ de** —, fair-grounds.
fois, *f.*, time; **une** —, once; **à la** —, at the same time.
fonctionnaire, *m.*, official.
fond, *m.*, bottom, back part, background; **au** —, at heart; **à** —, thoroughly; **du** —,

back; **par le fond —**, through the back door.
fondre, to melt.
fonte, *f.*, cast iron.
force, *f.*, strength, force; **à — de,** by dint of.
forcer, to force, compel, oblige; **— la consigne,** to break orders, force an entrance.
forge, *f.*, forge, blacksmith shop.
forgeron, *m.*, blacksmith.
former, to form; **se —**, to be formed, form.
fort, *m.*, strong point.
fort, tightly, strongly, much, loudly.
fort, -e, strong.
fortement, gaudily, exceedingly.
fosse, *f.*, ditch.
fossé, *m.*, moat, ditch.
fossette, *f.*, dimple.
fou, fol, -le, mad, crazy, insane; excessive.
foudroyer, to strike with lightning, fall dead, shoot dead.
fouet, *m.*, whip.
fouetter, to whip.
fouillis, *m.*, confusion, entanglement.
foule, *f.*, crowd.
fourche, *f.*, pitchfork.
fourgon, *m.*, army van.
fourmi, *f.*, ant.
fourneau, *m.*, furnace.
fournir, to provide, supply, furnish.
fourré, *m.*, thicket.
fourré, -e, thick.
foyer, *m.*, home, fireplace.
fracas, *m.*, noise.
fracasser, to break to pieces.
fraîchement, freshly, newly.
fraîchir, to blow fresh, freshen.
fra-is, -îche, fresh, cool; **de —**, newly, freshly.
franchir, to cross, pass over, clear.
franc-tireur, *m.*, irregular sharpshooter.
frange, *f.*, fringe.
frapper, to strike, hit; **se —**, to strike oneself.
fredonner, to hum a tune.
frémir, to tremble, quiver, shake, shudder.
frémissement, *m.*, shudder.
frère, *m.*, brother, friar.
frétillement, *m.*, wagging, frisking, wriggling.
frétiller, to frisk, wriggle.
fripé, -e, worn out.
friser, to curl.
frisson, *m.*, shiver.
frissonner, to shiver, tremble.
froid, -e, cold; **avoir —**, to be cold.
froissement, *m.*, rustling.
froisser, to rumple, bruise.
frôlement, *m.*, rustling noise.
frôler, to come in contact, touch slightly; **se —**, to touch one another slightly, pass close to one another.
froment, *m.*, wheat.
froncer, to contract; **— les sourcils,** to frown, knit one's eyebrows.
front, *m.*, forehead.
fronton, *m.*, pediment.
frotter (se), to rub.
frou-frou, *m.*, rustling.
fruiterie, *f.*, fruit store.
fuir, to flee, run away.
fuite, *f.*, flight.
fumée, *f.*, smoke, steam.
fumer, to smoke, steam.
funèbre, mournful.
funérailles, *f. plur.*, funeral.
fureter, to search, ferret out.
fureteur, *m.*, searching.
fureur, *f.*, fury.
furieu-x, -se, furious.
fusil, *m.*, shot-gun, rifle; **coup**

de —, gun shot; **à une portée de —**, within gun shot.
fusiller, to shoot to death, shoot.
futaie, *f.*, forest of high trees.
futaine, *f.*, fustian.

G

gagner, to win, gain, earn, reach, go to.
gai, -e, cheerful, gay.
gaiement, gayly, cheerfully.
gaieté, *f.*, gaiety, mirth.
gaillard, *m.*, fellow.
gaillard, -e, joyful, jolly, lively.
galon, *m.*, petty officer's stripe.
galop, *m.*, gallop; **au —**, rapidly, on a gallop.
galoper, to gallop, run.
gambader, to gambol.
gamelle, *f.*, tin pan, can.
gamin, *m.*, urchin, lad, boy.
gandin, *m.*, dude, dandy.
gant, *m.*, glove.
ganter, to glove.
garçon, *m.*, boy, son, man, waiter; **— de magasin,** clerk, salesman; **— d'honneur,** best man.
garde, *m.*, guardsman, game-keeper; **—s nationaux,** militia.
garde, *f.*, guard, keeping; **grand'—**, advanced guard; **prendre —**, to take care; **se tenir sur ses —s,** to be on one's guard.
garde-chasse, *m.*, game-keeper.
garde-pêche, *m.*, river-keeper.
garder, to keep, guard, watch; **se —**, to watch oneself; **— de,** to be careful not to do something.
gardien, *m.*, watchman, keeper.
gare, look out.
garenne, *f.*, warren.
gars, *m.*, boy, young man.
gauche, *f.*, left; **de —**, to the left.
gaz, *m.*, gas; **bec de —**, gas lamp (of streets).
gazon, *m.*, grass.
gazouiller, to prattle, chat.
geler, to freeze.
gémir, to moan, groan.
gêne, *f.*, uneasiness, trouble.
gêner, to hinder, embarrass.
génois, -e, Genoese.
genou, *m.*, knee; **à —x,** on one's knees.
gens, *m. f. plur.*, people, men.
gentiane, *f.*, gentian.
gentilhomme, *m.*, nobleman.
gentiment, gracefully.
gerbe, *f.*, sheaf.
gésir, to lie.
geste, *m.*, gesture.
gibier, *m.*, game.
gigantesque, gigantic.
gilet, *m.*, vest.
girouette, *f.*, weather-vane.
glace, *f.*, mirror, plate-glass, glass, ice.
glissade, *f.*, slide, sliding; **faire une —**, to go sliding.
glissant, -e, slippery.
glisser, to slide down, slip, be slippery; **se —**, to steal in.
glorieu-x, -se, glorious.
goéland, *m.*, gull.
golfe, *m.*, gulf.
gonfler, to puff up.
gorge, *f.*, throat.
gourde, *f.*, canteen, gourd.
goût, *m.*, taste, liking.
goûter, to taste.
goutte, *f.*, small quantity of liquor, drop; **— à —**, drop by drop.
gouttelette, *f.*, little drop.
gouverne, *f.*, guidance.
gouverner (se), to govern oneself.
grâce, *f.*, grace, mercy, favor; **— à,** thanks to.

grain, *m.*, grain, bean, bit; — **de plomb,** shot.
graine, *f.*, seed, grain.
grand, -e, large, great, wide; tall, grown (up).
grandiose, imposing, grand.
grandir, to make one look taller.
grand'mère, *f.*, grandmother.
grand-père, *m.*, grandfather.
gras, -se, fat; **dimanche** —, Shrove Sunday; **mardi** —, Shrove Tuesday.
grassouillet, -te, plump.
gratter, to scratch.
gravats, *m. plur.*, rubbish (of plaster).
gravement, gravely.
gré, *m.*, will, wish; **bon** —, **mal** —, willing or unwilling.
grêle, *f.*, hail.
grelotter, to shiver.
grenier, *m.*, attic.
grenouille, *f.*, frog.
grès, *m.*, sandstone.
griffe, *f.*, claw.
grille, *f.*, wrought-iron gate.
grimper, to climb, climb up.
gris, -e, gray.
griserie, *f.*, intoxication.
grisonnant, -e, turning gray.
grognement, *m.*, growling.
gronder, to scold.
gros, -se, big, large, coarse, hearty, heavy (of the sea).
grossi-er, -ère, coarse, common.
grossir, to grow larger.
grouillement, *m.*, swarming, crawling.
grouper, to group, gather.
grue, *f.*, crane.
guenille, *f.*, rag, tatter.
guère, hardly, scarcely; **ne** . . . —, only.
guerre, *f.*, war.
guerrier, *m.*, warrior.
guêtre, *f.*, legging, gaiter.
guetter, to watch, spy.
guetteur, *m.*, watcher, watchman.
gueule, *f.*, muzzle (of cannons).
gueux, *m.*, rascal.
guider, to guide; **se** —, to guide oneself, make one's way.
guindé, -e, stiff, unnatural.
guirlande, *f.*, garland.

H

['indicates an aspirate initial *h*]

habile, skilful.
habiller, to dress; **s'**—, to dress oneself.
habit, *m.*, swallow-tail coat.
habitable, inhabitable.
habiter, to inhabit, dwell, live.
habitude, *f.*, habit, custom; **d'**—, usually.
habitué, -e, regular frequenter, habitué.
habituer, to use, accustom.
'hacher, to cut up.
'haie, *f.*, hedge, line.
'haillon, *m.*, rag, tatter.
'haïr (se), to hate each other.
haleine, *f.*, breath; **tout d'une** —, all in one breath.
'hâler, to burn (by the sun).
'haletant, -e, panting.
'haleur, *m.*, tracker.
'hallebrand, *m.*, young wild duck.
'halte, *f.*, halt, stop.
'hamac, *m.*, hammock.
'hampe, *f.*, staff (of flags).
'hangar, *m.*, shed.
'hanter, to haunt.
'happer, to snap up, catch.
'harassé, -e, tired out, exhausted.
'harceler, to harass, torment.
'hardes, *f. plur.*, clothes.
'hardi, -e, bold.

'hasard, *m.*, chance, hazard; **par, au, —,** by chance, by accident.
'hâte, *f.*, haste, impatience, eagerness.
'hâter (se), to hasten, hurry.
'haut, *m.*, top; **en —,** at the top; **du — en bas,** from top to bottom; **tout en —,** very high.
'haut, -e, high, tall, lofty, loudly; **haut!** up!; **là- —,** up there, above, up-stairs; **en —,** up-stairs.
'hauteur, *f.*, height, altitude, top.
'hâve, wan, emaciated.
hein, hey!
hélas, alas.
hélice, *f.*, screw (of boats), propeller.
herbe, *f.*, grass, herb, weed.
'herse, *f.*, harrow.
hésiter, to hesitate.
heure, *f.*, hour, o'clock; **tout à l'—,** after a while, a while ago; **de bonne —,** early; **sur l'—,** at once.
heureusement, fortunately, happily.
heureu-x, -se, happy, cheerful.
hier, yesterday; **— soir,** last night.
hirondelle, *f.*, swallow.
'hisser, to lift, hoist.
histoire, *f.*, fib, story, history.
historiette, *f.*, short story, tale.
hiver, *m.*, winter.
hivernal, -e, wintry.
'homard, *m.*, lobster.
homme, *m.*, man, husband; **— de lettres,** literary man, writer.
honnête, honest.
honnêtement, honestly.
honneur, *m.*, honor; **garçon d'—,** best man.
'honte, *f.*, shame; **avoir —,** to be ashamed.
'honteu-x, -se, ashamed, shameful.
horloge, *f.*, clock.
'hors, out; **— de,** out of.
hôte, *m.*, guest.
hôtel, *m.*, mansion, hotel.
'houblon, *m.*, hop vine; **perche à —,** hop pole.
'houle, *f.*, sea.
'huche, *f.*, kneading-trough.
huile, *f.*, oil.
huis, *m.*, door.
'huit, eight.
humoristique, humorous.
'hurler, to howl.
hypocrite, hypocritical.

I

ici, here; **c'est bien —,** this is the place.
if, *m.*, yew tree.
île, *f.*, island.
illuminer (s'), to be illuminated.
îlot, *m.*, islet.
imaginer to imagine, fancy; **s'—,** to fancy, imagine.
imbécile, *m.*, fool.
immobile, motionless, immovable.
immortelle, *f.*, everlasting, immortelle.
impatienté, -e, out of patience, impatient.
implanter (s'), to be fixed, take root.
impressionner, to make an impression upon, impress.
imprimeur, *m.*, printer.
inabordable, unapproachable.
inachevé, -e, unfinished, uncompleted.
inamovible, irremovable.
inattendu, -e, unexpected.

incessamment, incessantly.
incliner (s'), to bow, incline, bend.
inconnu, -e, unknown.
inconscient, -e, unconscious, mechanical.
incroyable, incredible.
inculte, uncultivated, unpolished, rude.
indigné, -e, indignant.
indiscipliné, -e, in disorder, undisciplined.
industrieu-x, -se, industrious.
inégal, -e, unequal, uneven.
inextinguible, inextinguishable.
infortuné, -e, unfortunate, unhappy.
infuser, to steep, infuse.
ininterrompu, -e, unbroken, uninterrupted.
injure, *f.*, insult.
innombrable, innumerable.
inondation, *f.*, flood, inundation.
inouï, -e, unheard of.
inqui-et, -ète, anxious, disquieted.
inquiéter, to disturb, make anxious; **s'—**, to care.
inquiétude, *f.*, anxiety.
inscrire, to inscribe.
insomnie, *f.*, sleeplessness, insomnia.
insouciance, carelessness.
installer (s'), to sit down, install oneself.
institut, *m.*, institute.
interdit, -e, abashed, confused.
intéressant, -e, interesting.
intéresser, to interest.
intérêt, *m.*, interest.
interrogatoire, *m.*, questioning.
interrompre, to interrupt, stop, break; **s'—**, to stop, interrupt oneself.
intime, intimate; secret, retired.
intraduisible, inexpressible, untranslatable.
inutile, useless, unused.
inventaire, *m.*, inventory.
inventer, to invent.
ironique, ironical.
irrévérencieu-x, -se, irreverent, disrespectful.
irrité, -e, angry, irritated.
isolé, -e, separated, isolated.
ivoire, *m.*, ivory.
ivre, intoxicated, drunk.

J

jaillir, to burst out, spring.
jamais, never, ever.
jambe, *f.*, leg.
japonais, -e, Japanese.
jaquette, *f.*, coat, jacket.
jardin, *m.*, garden.
jardiner, to garden.
jardinier, *m.*, gardener.
jarre, *f.*, jar.
jaser, to gossip, talk.
jaune, yellow, sallow.
javelle, *f.*, sheaf (of wheat).
jeter, to cast, throw, exclaim, utter; **— à bas,** to pull down; **se —**, to throw oneself, throw to one another.
jeton, *m.*, chip.
jeu, *m.*, game.
jeûne, *m.*, fast, fasting.
jeune, young.
jeunesse, *f.*, young people, youth.
joie, *f.*, joy.
joindre, to join, get together.
joli, -e, pretty, charming, delightful.
joue, *f.*, cheek.
jouer, to play, gamble; **se —**, to be played, acted.
joueu-r, -se, gambler, player.
joujou, *m.*, toy.
jour, *m.*, daylight, day, open-

ing, gap, light; **au — tombant,** at nightfall, dusk; **faire —**, to be daylight; **tous les —s,** every day; **en plein —**, in broad daylight; **au petit —**, at daybreak; **— de l'an,** New Year's day.
journal, *m.*, newspaper.
journée, *f.*, day.
joyeusement, joyfully, cheerfully.
joyeu-x, -se, cheerful, joyful.
juge, *m.*, judge, justice.
juger, to judge, reckon.
jupe, *f.*, skirt.
jurer, to swear.
juron, *m.*, oath.
jusque, even, until, to.
juste, just; **tout —**, just exactly.

K

képi, *m.*, military cap.

L

là, there; **—-haut,** up there, above; **—-bas,** over there; **—-dessus,** on that point; **par-ci par- —**, here and there.
laboratoire, *m.*, laboratory.
laboureur, *m.*, plowman.
lâche, *m.*, coward.
lâcher, to let go.
lai, *m.*, lay; **frère —**, lay brother.
laine, *f.*, wool.
laisser, to leave, let, allow; **se —**, to allow oneself, suffer oneself.
lait, *m.*, milk; **enfant de —**, child at the breast.
lambeau, *m.*, rag, piece.
lambris, *m.*, wainscoting, panelling.
lame, *f.*, billow, surge.
lamenter (se), to moan, bewail.
lancer, to utter, throw, shoot forth, dart; **se —**, to throw oneself.
langue, *f.*, tongue; **coup de —**, lapping.
languir, to languish.
languissant, -e, languid.
lapidaire, *m.*, lapidary.
lapin, *m.*, rabbit.
laquai, *m.*, lackey, valet.
lard, *m.*, salt pork.
large, broad, wide.
large, *m.*, breadth; **avoir du —**, to have plenty of open ground; **de long en —**, up and down; **au —**, in the offing.
larme, *f.*, tear.
larmoyant, -e, tearful.
las, -se, tired, heavy (of air).
lasser (se), to get tired, tire.
lassitude, *f.*, weary appearance, weariness.
latte, *f.*, straight sword.
laver, to wash.
lazaret, *m.*, lazaretto.
lécher, to lick.
lect-eur, -rice, reader.
lecture, *f.*, reading.
lég-er, -ère, slight, light, lighthearted; **faire à la —e,** to slight over.
légèrement, slightly, lightly.
légèreté, levity.
léguer, to bequeath; **se —**, to be bequeathed.
lendemain, *m.*, the following day.
lentement, slowly.
lenteur, *f.*, slowness.
lentille, *f.*, lense.
lequel, laquelle, lesquels, lesquelles, that, which.
lettre, *f.*, letter, type; **—s,** letters; **homme de —**, man of letters, writer; **tête de —**, letter-head.
leur, them, to them, of them, they; from them.

leur, -s, their.
lever, *m.*, rising.
lever, to raise, lift, rise, fly up; — **les épaules,** to shrug one's shoulders; **se** —, to rise, get up.
lèvre, *f.*, lip.
libraire, *m.*, bookseller.
librairie, *f.*, book store; **commis en** —, publisher's clerk.
libre, free.
lieu, *m.*, place; **tenir — de,** to hold the place of, replace; **au — de,** instead of.
lieue, *f.*, league.
lièvre, *m.*, hare.
ligne, *f.*, infantry, line.
lilas, *m.*, lilac.
lire, to read; **se** —, to be read.
liseré, *m.*, strip.
lisière, *f.*, edge.
lit, *m.*, bed; — **de fer,** iron bedstead.
livraison, *f.*, delivery (of goods)
livre, *m.*, book; **grand-** —, ledger.
livrée, *f.*, livery.
livrer, to surrender, deliver.
locataire, *m.*, tenant.
loger, to dwell, live.
logette, *f.*, cell, small room.
logiquement, logically.
logis, *m.*, home, lodging, dwelling.
loin, far; **de — en** —, at great intervals; at a distance from each other; **au** —, far away.
lointain, -e, distant.
long, *m.*, length; **le, au,** —, along; **tout de son** —, at his full length; **de — en large,** up and down.
longer, to walk along.
longtemps, long time, long ago, at length.
longue (à la), in time, in the long run.
longuement, at length.
longueur, *f.*, length.
loque, *f.*, rag, tatter.
lorgnette, *f.*, field-glass.
lors, then; **pour** —, then and there.
lorsque, when.
louage, *m.*, letting out; **bateaux de** —, boats to let.
louange, *f.*, praise.
loucher, to squint.
louer, to rent; **se** —, to hire oneself out.
louis, *m.*, louis (a gold piece worth four dollars).
lourd, -e, heavy.
lourdement, heavily.
loyer, *m.*, rent.
lubie, *f.*, whim.
lucarne, *f.*, garret window, dormer window.
lueur, *f.*, light, glimmer.
lugubre, gloomy, sad, lugubrious.
lui, him, her, it, to him, to her, he; **chez** —, at his house.
lui-même, himself.
luire, to shine, glitter.
luisant, -e, shiny, glossy, bright.
lumière, *f.*, light, glitter, flash.
lumineu-x, -se, light, luminous.
lune, *f.*, moon; **au clair de** —, in the moonlight.
lunettes, *f. plur.*, spectacles.
lustre, *m.*, gloss, slippery surface.
lustrer, to shine up.
lutter, to struggle, fight.
luxe, *m.*, luxury.

M

machinalement, mechanically.
maçonnerie, *f.*, masonry.
macreuse, *f.*, king-duck.
magasin, *m.*, store, warehouse; **garçon de** —, clerk, salesman.

magie, *f.*, magic.
magistrature, *f.*, magistracy.
magnifique, magnificent.
maigre, meagre, thin.
mail, *m.*, mall.
main, *f.*, hand; **sous la —,** at hand.
maintenant, now.
maintenir, to keep, maintain.
mairie, *f.*, city hall.
mais, but.
maison, *f.*, house; **à la —,** at home.
maître, *m.*, owner, master.
maître-autel, *m.*, main altar.
majestueusement, majestically.
mal, bad, badly.
mal, *m.*, harm; **faire —,** to hurt.
malade, *m. f.*, sick person, patient, ill.
maladi-f, -ve, sickly.
maladresse, *f.*, awkwardness, unskilfulness.
mâle, manly.
malgré, in spite of.
malheur, *m.*, misfortune, woe; **par —,** through a misfortune, unfortunately.
malheureusement, unfortunately.
malheureu-x, -se, unfortunate, unhappy, wretch.
malhonnêtement, impolitely.
malice, *f.*, roguish thing, prank, trick.
mali-n, -gne, shrewd.
malingre, sickly, weakly.
manche, *f.*, sleeve.
manger, to eat; *fig.*, fade; **salle à —,** dining-room.
manie, *f.*, hobby, mania.
manière, *f.*, way, manner.
manque, *m.*, lack, want.
manquer, to fail, be wanting, lack, miss.
mansarde, *f.*, garret.
mante, *f.*, mantle (of a woman).
manteau, *m.*, cloak, overcoat.
manufacture, *f.*, manufactory.
marais, *m.*, marsh, swamp.
marbre, *m.*, marble.
marchand, *m.*, dealer, merchant.
marchandise, *f.*, merchandise, goods.
marche, *f.*, march, step; **en —,** in motion; **— de niveau,** large level steps; **se mettre en —,** to start marching.
marché, *m.*, market.
marcher, to walk, march, move, proceed.
mardi, *m.*, Tuesday; **— gras,** Shrove Tuesday.
mare, *f.*, pond.
marécage, *m.*, swamp, marsh.
marécageu-x, -se, marshy, swampy.
maréchal, *m.*, marshal, field-marshal.
marelle, *f.*, hopscotch.
marge, *f.*, margin.
marié, -e, bridegroom, bride.
marier, to marry.
marin, -e, sea, marine.
marine, *f.*, navy; **soldat de —,** marine.
marinier, *m.*, mariner.
marmot, *m.*, child, brat.
marneu-x, -se, marly.
marque, *f.*, marking board, marker, trace, mark; **— de fabrique,** trademark.
marquer, to mark.
marri, -e, sorry, grieved.
marteau, *m.*, knocker, hammer.
martyre, *m.*, martyrdom.
masque, *m.*, mask, expression.
masse, *f.*, mass, crowd.
masser, to mass (of troops); **se —,** to be massed.
massif, *m.*, flower-bed.
masure, *f.*, hovel.
mât, *m.*, mast, pole.
mat, -e, dull.

matelas, *m.*, mattress.
maternel, -le, motherly.
matin, *m.*, morning.
matinée, *f.*, morning.
matines, *f. plur.*, matins.
maudire, to curse.
mauvais, -e, bad.
méchant, -e, bad, wicked.
mèche, *f.*, wick.
mécontenter, to dissatisfy.
méduse, *f.*, medusa, sea-nettle, jelly-fish.
méfiance, *f.*, distrust, diffidence.
mélancolique, melancholy.
mélanger, to mix, blend.
mêler (se), to be mixed, mix oneself; **s'en —,** to have (something) to do with.
même, even, same, very; **tout de —,** just the same.
mémoire, *f.*, memory.
menacer, to threaten.
ménage, *m.*, couple, household.
mener, to lead, conduct.
mensonge, *m.*, falsehood, fib.
menton, *m.*, chin.
menu, -e, spare, small, thin, unimportant.
menuet, *m.*, minuet.
mépris, *m.*, scorn.
mer, *f.*, sea; **en —,** at sea; **pleine —,** open sea.
merci, thanks.
mère, *f.*, mother.
Méridional, -e, Southerner, southern.
merle, *m.*, blackbird.
merveilleu-x, -se, marvelous.
messag-er, -ère, messenger.
messe, *f.*, mass.
mesure, *f.*, measure; **à — que,** in proportion as; **en —,** in time.
mesurer, to measure out.
métier, *m.*, trade, business; frame.
mettre, to put, put on, wear, take, set (of tables); **se —,** to put oneself, begin, sit down.
meuble, piece of furniture; **—s,** furniture.
meule, *f.*, millstone, grinding stone.
meunerie, *f.*, miller's business.
meuni-er, -ère, miller, miller's wife.
meurtri-er, -ère, bloody, murderous.
meurtrière, *f.*, loophole.
mi, mid, middle; **à — -côte,** half way up the hill.
Midi, *m.*, South, midday; **plein —,** hot noon-tide.
mieux, better; **le —,** the best.
mignon, -ne, dainty.
milieu, *m.*, middle.
mille, thousand.
millier, *m.*, thousand.
mimique, *f.*, mimic.
minauder, to have affected manners, simper.
mince, slender, thin.
mine, *f.*, face, countenance, mien, appearance.
minerai, *m.*, ore.
minoterie, *f.*, steam flour-mill.
minotier, *m.*, miller, owner of a *minoterie* (see above).
minuit, midnight.
minutieu-x, -se, minute.
mioche, little fellow.
miroir, *m.*, mirror.
miroitement, *m.*, flashing, brilliancy, reflection.
miroiter, to flash, shine.
miser, to stake.
misérable, *m.*, wretch.
misère, *f.*, misery, suffering, poverty.
miséricorde, *f.*, mercy.
mitraille, *f.*, grape-shot, shrapnel.
mitron, *m.*, apprentice baker.
mode, *f.*, fashion; **mettre à la —,** to bring into fashion.

mobiles, *m. plur.*, reserves.
mobilier, *m.*, furniture.
moelleu-x, -se, soft.
moi-même, myself.
moindre, less; **le, la** —, the least.
moine, *m.*, monk.
moinillon, *m.*, young monk.
moins, less; **au, du** —, at least; **le** —, the least.
mois, *m.*, month.
moisissure, *f.*, mouldiness.
moisson, *f.*, harvest.
moite, moist.
moitié, *f.*, half; **à** —, half, partly.
moleskine, *f.*, leather, moleskin.
monastère, *m.*, monastery.
monde, *m.*, people, world; **tout le** —, everybody; **beaucoup de** —, many people.
montagnard, -e, mountaineer.
montagne, *f.*, mountain.
montagneu-x, -se, mountainous, hilly.
montée, *f.*, up grade (of roads).
monter, to come up, go up, arise, climb.
montrer, to show; **se** —, to show oneself.
moquer (se), to ridicule, make fun of.
morceau, *m.*, piece.
mordoré, -e, reddish brown.
moresque, Moorish.
morfondre (se), to wait in vain, be chilled.
mort, *f.*, death.
mort, -e, dead.
mortel, -le, mortal, deadly.
mot, *m.*, word, password.
motte, *f.*, clod.
motus, mum! silence!
mouchard, *m.*, police-spy, informer.
mouche, *f.*, fly.
moudre, to grind.
mouette, *f.*, gull.
mouillé, -e, wet.
mouillure, *f.*, wetting.
moulin, *m.*, mill; — **à vent,** windmill.
mourant, -e, dying person.
mourir, to die.
mousse, *f.*, foam, moss.
mousseline, *f.*, muslin, *or* lawn.
moustique, *m.*, mosquito.
mouton, *m.*, sheep.
mouvement, *m.*, motion, moving, movement, circulation, crowd.
moyen, *m.*, means; **le** — **de,** how in the world.
moyen-âge, *m.*, Middle Ages.
muet, -te, mute, silent, dumb.
mulot, *m.*, field-mouse.
mur, *m.*, wall.
muraille, *f.*, wall.
muscat, *m.*, muscat wine.
museau, *m.*, nose (of animals), muzzle.
mutiler, to mutilate.
mystère, *m.*, mystery.
mystérieu-x, -se, mysterious.

N

nager, to swim.
naï-f, -ve, natural, simple.
naïvement, simply, naively.
nappe, *f.*, tablecloth, cloth.
narguer, to mock, defy.
narine, *f.*, nostril.
narquois, -e, jeering, mocking.
nasse, *f.*, bow-net.
national, -e, national; **gardes nationaux,** militia.
naufrage, *m.*, shipwreck.
navire, *m.*, ship.
navrant, -e, heartbreaking.
navré, -e, broken-hearted; **avoir le cœur** —, to be broken-hearted.

ne . . . pas, no, not; **— . . . que,** only.
nécroman, *m.*, necromancer.
nef, *f.*, nave.
neige, *f.*, snow; **de —,** snowy.
nerveu-x, -se, nervous.
net, -te, plain, clear.
netteté, *f.*, neatness, clearness.
neuf, nine.
neu-f, -ve, new; **flambant —,** brand new; **de —,** anew, newly.
nez, *m.*, nose.
ni . . . ni, neither . . . nor.
nichée, *f.*, nest (of birds), brood.
nicher, to nestle.
nid, *m.*, nest.
niveau, *m.*, level; **marche de —,** large level step.
noce, *f.*, wedding party.
nocturne, nightly, nocturnal.
noir, *m.*, darkness, obscurity.
noir, -e, dark, black.
noircir, to blacken, darken.
nom, *m.*, name.
nombreu-x, -se, numerous.
nommer, to name, call.
nourrice, *f.*, wet-nurse; **mettre un enfant en —,** to put a child out to nurse.
nourrir, to feed, support.
nous, we, us; **chez —,** our house.
nouveau, nouvel, -le, new; **de —,** anew, again.
nouvelle, *f.*, news.
noyau, *m.*, stone (of fruits).
noyer, to drown.
nu, -e, bare, naked; **pieds —s,** barefooted.
nuage, *m.*, cloud.
nuance, *f.*, shade, hue.
nudité, *f.*, bareness.
nuit, *f.*, night; **la, de —,** at night.

O

obéir, to obey.
obscurcir (s'), to grow dim, dark.
obliger, to oblige, compel.
obus, *m.*, shell.
occupé, -e, busy.
occuper, to occupy; **s'—,** to be busy, occupy oneself.
odeur, *f.*, odor, smell.
odorant, -e, fragrant.
œil, *m.*, eye; **coup d'—,** glance.
œuf, *m.*, egg.
œuvre, *f.*, work; **banc d'—,** wardens' pew.
office, *m.*, service.
officiant, *m.*, officiating priest.
ogival, -e, pointed.
oiseau, *m.*, bird.
oiseau-mouche, *m.*, humming-bird.
olivier, *m.*, olive tree.
ombre, *m.*, shadow, dark spot, darkness.
ombrelle, *f.*, parasol.
ombrer, to shade.
on, one, they, people.
onde, *f.*, wave.
ondée, *f.*, shower.
ongle, *m.*, fingernail.
opérer, to work.
opter, to choose.
opulent, wealthy, opulent.
or, now, then.
or, *m.*, gold.
orage, *m.*, storm.
oraison, *f.*, prayer, orison.
oranger, *m.*, orange tree.
oratoire, *m.*, oratory.
ordinaire, ordinary; **comme à l'—,** as usually; **d'—,** usually.
ordonnance, *f.*, orderly.
oreille, *f.*, ear; **à l'—,** in the ear.
oreiller, *m.*, pillow.
orfraie, *f.*, sea-eagle.

orgue, *m. f.*, organ.
orgueil, *m.*, pride.
orner, to adorn.
ornière, *f.*, rut.
oser, to dare.
oseraie, *f.*, osier-bed, willow field.
osier, *m.*, wicker.
ôter, to remove, take off.
où, when, where; **d'—,** from where, whence.
ou, or; **— . . . —,** either . . . or.
oublier, to forget.
ouragan, *m.*, hurricane.
ourdisseu-r, -se, warper.
ourlet, *m.*, hem, line.
outil, *m.*, tool.
outre-Rhin, beyond the Rhine.
ouvert, -e, open; **grandes —es,** wide open.
ouvrage, *m.*, sewing, work.
ouvragé, -e, carved, wrought.
ouvrir, to open; **s'—,** to be opened, open.

P

pagode, *f.*, pagoda; **en —,** in the style of a pagoda, pagoda-like.
paille, *f.*, straw.
paillette, *f.*, spangle.
pain, *m.*, bread.
paisible, peaceful.
paître, to graze.
paix, *f.*, peace.
palais, *m.*, palace.
palefrenier, *m.*, hostler, groom.
pâleur, *f.*, paleness.
palier, *m.*, landing (of stairways).
pâlir, to turn pale.
pâlot, -te, pale.
palper, to feel.
pâmer (se), to be transported.
pan, *m.*, large piece (of walls).
panache, *f.*, plume.
panier, *m.*, basket, hoopskirt.
panneau, *m.*, panel.
pantalon, *m.*, trousers.
paon, *m.*, peacock.
pape, *m.*, pope.
paperasse, *f.*, (old) papers.
papier, *m.*, paper; **— d'emballage,** wrapping-paper.
papillon, *m.*, butterfly.
paquebot, *m.*, steamship.
Pâques, *m.*, Easter.
paquet, *m.*, package, bunch.
par, by, through, in, over.
paraître, to appear, seem, look.
parapluie, *m.*, umbrella.
parc, *m.*, sheepfold, pen.
parcelle, *f.*, bit, particle.
pareil, -le, similar, like.
parent, -e, relative.
parfait, -e, perfect.
parfum, *m.*, perfume, odor, atmosphere.
parfumer, to flavor, perfume.
parisien, -ne, Parisian.
parlement, *m.*, parliament.
parler, to speak, talk.
parmi, among.
paroi, *f.*, side, wall.
paroissien, -ne, parishioner.
parole, *f.*, word, speech.
part, *f.*, share; **quelque —,** somewhere; **à —,** aside.
partage, *m.*, sharing, division.
partager, to divide, share.
partenaire, *m.*, partner.
parterre, *m.*, flower-bed.
partie, *f.*, game, part, playing; **faire —,** to be a part.
partir, to depart, go, go off; **à — de,** from.
partition, *f.*, musical score.
partout, everywhere.
parvenir, to succeed.
pas, no, not, not any.
pas, *m.*, step, footstep; **à grands**

—, with long strides; — **de course,** double quick time.
passage, *m.*, passage, passing; **au** —, passing.
passant, -e, passer-by.
passe, *f.*, defile, pass.
passé, -e, old, faded.
passer, to pass, spend (of time), skip; **se** —, to be passed, be spent (of time), take place, happen.
passereau, *m.*, sparrow.
passerelle, *f.*, foot-bridge.
passe-temps, *m.*, pastime.
pastèque, *f.*, watermelon.
pâte, *f.*, dough, paste.
pâté, *m.*, cold meat-pie, patty.
patenôtre, *f.*, prayer.
paternel, -le, paternal.
pâtissier, *m.*, pastry-cook.
patte, *f.*, claw, paw, foot (of animals).
pâturage, *m.*, pasture, pasturage.
pâture, *f.*, food, pasture.
paupière, *f.*, eyelid.
pauvre, poor.
pavé, *m.*, pavement.
payer, to pay; **se** —, to buy for oneself, to treat oneself to.
pays, *m.*, country; **au** —, at home, in his own country.
paysage, *m.*, landscape.
paysan, -ne, peasant, country people.
pêche, *f.*, fishing; **filet de** —, fishing-net.
péché, *m.*, sin.
pêcher, to fish.
pêcheur, *m.*, fisher.
peindre, to paint.
peine, *f.*, trouble, difficulty; **à** —, hardly, scarcely; **se donner la** —, to take the trouble; **faire** —, to pain.
peinture, *f.*, paint, painting.
pêle-mêle, *m.*, pell-mell.
pelisse, *f.*, cloak.
peloton, *m.*, platoon; **feu de** —, platoon firing.
pelouse, *f.*, lawn.
pencher, to lean, bend, tilt.
pendant, during; — **que,** while.
pendant, -e, hanging out.
pendre, to hang, hang down.
pendule, *f.*, clock.
pénétrer, to enter, penetrate.
pénible, painful.
pensée, *f.*, thought.
penser, to think.
pente, *f.*, declivity, slope; **en** —, slanting.
perche, *f.*, pole; — **à houblon,** hop-pole.
perdant, *m.*, loser.
perdre, to lose; **se** —, to be lost, lose oneself.
perdreau, *m.*, young partridge.
perdrix, *f.*, partridge.
père, *m.*, father, old man.
perle, *f.*, pearl, drop (of water).
permettre, to permit.
perron, *m.*, steps (before a house); front steps.
persistant, -e, persistent, persisting.
personne, *f.*, person; **ne . . .** —, nobody, somebody, anybody.
perspective, *f.*, prospect.
perte, *f.*, loss; **à — de vue,** as far as the eye can reach.
pèse-liqueur, *m.*, alcoholometer.
peser, to weigh, be heavy on.
peste, *f.*, pestilence, pest.
pétiller, to crackle, sparkle.
petit, -e, small, little, poor.
petite-fille, granddaughter.
pétrole, *m.*, kerosene.
peu, little, few; — **à** —, little by little; **un** —, somewhat; just.
peuple, *m.*, people.
peur, *f.*, fear; **avoir** —, to be

afraid; **de — de,** for fear of; **faire —,** to frighten.
peureu-x, -se, fearful, cowardly.
peut-être, perhaps.
phare, *m.*, lighthouse.
photographe, *m.*, photographer.
photographie, *f.*, photograph. photographic business.
phoque, *m.*, seal, sea-lion.
physionomie, *f.*, physiognomy, appearance.
pic, *m.*, peak; **à —,** very steep, perpendicularly.
picoter, to peck (of birds).
pie, *f.*, magpie.
pièce, *f.*, room, play; **— d'eau,** pond.
pied, *m.*, leg (of pieces of furniture), foot, stalk, log; **—s nus,** barefooted; **à —,** on foot.
pierre, *f.*, stone.
pierreu-x, -se, stony.
piétinement, *m.*, tramping, stamping (of feet).
piétiner, to stamp, tramp.
pieu-x, -se, pious.
pigeonnier, *m.*, pigeon-house.
pilori, *m.*, pillory.
pin, *m.*, pine tree.
pinceau, *m.*, paint-brush.
pincer, to catch, pinch.
pioche, *f.*, pickaxe.
piquer, to peck.
pis, worse; **tant —,** so much the worst.
pitié, *f.*, pity.
pittoresque, picturesque.
pivoter, to revolve.
place, *f.*, place, room, spot, seat; **de — en —,** here and there.
plafond, *m.*, ceiling.
plaindre, to pity; **se —,** to complain.
plaire, to please.
plaisir, *m.*, pleasure.
planche, *f.*, board, plank.
planer, to soar.
planté, -e, standing, motionless.
planter, to drive (of poles), plant.
planton, *m.*, orderly.
plaque, *f.*, decoration, insignia.
plat, -e, flat; **vaisselle —e,** silver plate.
plâtras, *m.*, plaster rubbish.
plâtre, *m.*, plaster.
plein, -e, full, complete.
plénière, *adj. f.*, plenary; **indulgence —,** plenary indulgence.
pleurer, to weep, cry; **se — soi-même,** to weep over oneself.
pleuvoir, to rain.
pli, *m.*, fold, undulation.
plier, to fold.
plisser, to creep over.
plomb, *m.*, lead; **grain de —,** shot.
plongeon, *m.*, sinking, dipping, plunging.
plonger, to dive, plunge.
pluie, *f.*, rain.
plumage, *m.*, feathers, plumage.
plume, *f.*, pen, feather.
plupart, *f.*, most, most part.
plus, more; **ne . . . —,** no more, no longer; **le —,** the most; **non —,** either; **ne . . . — que,** only; **de — en —,** more and more.
plusieurs, several, many.
plutôt, rather.
poche, *f.*, pocket.
poêle, *m.*, stove.
poids, *m.*, weight, heaviness.
poignée, *f.*, handful.
poil, *m.*, hair.
poing, *m.*, fist; **coup de —,** punch, blow with the fist.

point, *m.*, point, dot, suspensive point; **ne . . . point,** no, not, not at all.
pointe, *f.*, point.
pointu, -e, pointed, sharp.
pois, *m.*, pea; **petits —,** green peas.
poitrine, *f.*, breast, chest.
poli, -e, polished, shiny, polite.
politique, *f.*, politics.
pomme, *f.*, apple; **— de terre,** potato.
pommette, *f.*, cheek-bone, cheek.
pont, *m.*, bridge, deck.
ponton, *m.*, pontoon, bridge of boats.
populaire, *m.*, people.
portail, *m.*, portal, door.
porte, *f.*, door, gate (of cities); **sur la —,** at the door.
porte-bannière, *m.*, banner bearer.
porte-enseigne, *m.*, standard bearer, flag-bearer.
porte-drapeau, *m.*, standard-bearer.
portée, *f.*, reach, range (of fire-arms); **à une — de fusil,** within gun shot.
porter, to carry, bear, wear, take.
porteur, *m.*, bearer, carrier; **chaise à —s,** sedan-chair.
porte-voix, *m.*, megaphone, speaking-trumpet.
pose, *f.*, attitude, posture.
poser, to place, rest; **se —,** to place oneself, be placed; to pitch (of birds).
possédé, -e, possessed with the devil.
poste, *f.*, post-office; **chaise de —,** stage-coach.
poudre, *f.*, gun-powder, hair powder; **boîte à —,** powder horn, powder flask.
poudrer, to powder.
poudreu-x, -se, dusty.
poule, *f.*, hen; **— d'eau,** moor-hen.
poulet, *m.*, chicken.
poulie, *f.*, pulley.
poupée, *f.*, doll.
pour, to, in order to, for.
pourboire, *m.*, tip.
pourquoi, why, what for.
pourtant, however, neverthe-less.
poussée, *f.*, push, pushing.
pousser, to push, drive, grow.
poussier, *m.*, coal-dust.
poussière, *f.*, dust; **— d'écume,** spray.
poussiéreu-x, -se, dusty, dust-like.
pouvoir, can, may, to be able; **n'en — plus,** to be exhausted.
pratique, *f.*, customer.
pré, *m.*, meadow.
préau, *m.*, courtyard (of con-vents).
précipiter (se), to hurry, rush, throw oneself.
précis, -e, sharp, precise.
préférer, to prefer.
premier, *m.*, second floor.
premi-er, -ère, first; **— de l'an,** New Year's day.
prendre, to take, meet, catch; **— à travers champ,** go across lots.
préparer, to prepare; **se —,** to get ready.
près, near, with; **à peu —,** almost.
presbytère, *m.*, parsonage.
présent, -e, present; **à —,** at present, now.
préserver, to preserve, save.
presque, almost.
presse, *f.*, printing-press.
pressé, -e, close, crowded; **être —,** to be in a hurry.
presser (se), to crowd, hurry.
prêt, -e, ready.

prêter, to lend, loan; — **serment**, to take the oath of allegiance.
prétexter, to pretend, feign.
prétoire, *m.*, court-room.
prêtre, *m.*, priest.
prévenance, *f.*, kindness, kind attention.
prévenir, to inform, warn, prevent.
prier, to pray.
prière, *f.*, prayer.
prieur, *m.*, prior (head of a convent).
princi-er, -ère, princely.
prise, *f.*, capture; — **d'armes**, call to arms.
prisonni-er, -ère, prisoner.
privé, -e, private.
prix, *m.*, price, prize; **à tout** —, at any price, by all means.
prochain, -e, next, following.
produire, to produce, be the cause of.
profiter, to take advantage, profit.
profondeur, *f.*, depth, profoundness.
prolonger, to prolong, extend.
promenade, *f.*, walk, promenade.
promener, to take out, give an airing, carry out; — **son râteau dans**, to rake; **se** —, to walk up and down, promenade.
promeneu-r, -se, promenader.
promettre, to promise.
prononcer, to deliver (of speeches), pronounce.
propos, *m.*, utterance; **à** — **de**, about; **à ce** —, about this.
propre, own, proper.
prosterner, to prostrate.
prote, *m.*, proof-reader.
prouver, to prove.
provençal, -e, Provençal, of Provence.
prudemment, prudently.
Prusse, *f.*, Prussia.
prussien, -ne, Prussian.
psalmodier, to read in a sing-song manner.
psaume, *m.*, psalm.
puis, then.
puisque, since, inasmuch as.
puissant, -e, powerful.
puits, *m.*, well.
punir, to punish.
pupille, *m.*, cadet.
pupitre, *m.*, stand.
pythonisse, *f.*, witch, pythoness.

Q

quai, *m.*, quay, wharf.
quand, when.
quant à, as to.
quart, *m.*, fourth, quarter, watch.
quartier, *m.*, quarter, vicinity, neighborhood, place; — **général**, headquarters.
quatre, four; — **à** —, four steps at a time.
quatre-vingts, eighty.
quatrième, fourth.
que, that, which, whom, than, what, but; **ne . . .** —, only.
quel, -le, quels, quelles, what, which,
quelque, -s, some, a few.
quelquefois, sometimes.
quelqu'un, some one, somebody.
quête, *f.*, search, quest.
queue, *f.*, cue (of billiards), tail, end.
qui, that, which, who, whom.
quille, *f.*, keel.
quinze, fifteen.
quitter, to leave, give up.
quoi, what; **à** — **bon**, what good would that do; **sur** —, whereupon.
quoique, although.

R

rabattre, to turn down.
rabbin, *m.*, rabbi.
rabougri, -e, stunted.
raccommoder, to mend, repair.
raconter, to tell, relate.
radeau, *m.*, raft.
radieu-x, -se, radiant.
radis, *m.*, radish.
rafler, to capture, carry off.
rageusement, peevishly, angrily.
raide, stiff.
raison, *f.*, reason; **avoir —,** to be right.
rajeunir, to rejuvenate, make new again.
rajuster, to straighten, fix.
râle, *m.*, death-rattle.
ralentir (se), to slacken, slow down.
rallumer, to light again.
ramasser, to gather, pick up.
rame, *f.*, oar.
ramener, to bring back.
ramer, to row.
rampe, *f.*, baluster, hill.
ramper, to crawl.
rang, *m.*, rank, row, line.
rangé, -e, lined up.
rangée, *f.*, row, line.
ranger, to arrange, be in line; **se —,** to stop.
rapetisser, to make smaller, belittle.
rapidement, rapidly, quickly.
rapiécer, to patch up.
rappel, *m.*, call to arms.
rappeler, to recall, call back, call; **se —,** to remember.
rapporter, to bring back.
rapprocher, to bring near, bring together; **se —,** to come nearer and nearer.
rare, scarce, rare.
ras, *m.*, short-nap cloth; **au — de,** about on a level with; **ras,** close-shaved, flat, open.
rassurer, to reassure, quiet; **se —,** to be reassured, easy.
râteau, *m.*, rake; **promener son —,** to rake.
râtelier, *m.*, rack.
ravoir, to get back.
rayer, to stripe.
rayon, *m.*, shelf, ray.
rayonnement, *m.*, glittering, reflection.
réactionnaire, reactionist, reactionary.
rebord, *m.*, edge, border.
rebuter, to repulse, disgust.
recette, *f.*, receipt, recipe.
recevoir, to receive.
réchaud, *m.*, chafing-dish, stove.
réchauffer, to warm up; **se —,** to get warm.
récit, *m.*, story, recital.
réciter, to recite.
recoin, *m.*, nook, out-of-the-way corner.
recommencer, to begin again.
reconnaître, to recognize, acknowledge; **se —,** to recognize oneself.
recourbé, -e, bent.
reçu, *m.*, receipt.
recueilli, -e, collected, meditative.
recueillir, to receive.
recul, *m.*, recoil, falling back.
reculer, to fall back, recoil.
redevenir, to become again.
redingote, *f.*, frock-coat.
redire, to say again, tell again.
redresser, to set up again; **se —,** to straighten up.
refermer (se), to be closed again.
reflet, *m.*, reflection, shadow.
refléter, to reflect; **se —,** to be reflected.
réfugier (se), to take refuge.
regagner, to return, go back.

regard, *m.*, glance, look.
regarder, to look, look at; **se —,** to look at each other.
règle, *f.*, rule; **c'était de —,** it was their habit.
règlement, *m.*, regulation.
régler, to regulate, settle.
régulièrement, regularly.
reine, *f.*, queen.
rejeter, to throw back.
rejoindre, to join again, join, regain.
relâche, *f.*, relaxation, ceasing.
relever, to raise again, pull up.
religieusement, religiously.
reluire, to shine; **faire —,** to polish.
reluisant, -e, shining, brilliant.
remblai, *m.*, embankment.
remettre, to put again; **se —,** to put oneself again, begin again.
remonter, to come up again, go up, wind up.
remords, *m.*, remorse.
remorque, *f.*, tow, train of boats.
remorquer, to tow.
remous, *m.*, eddy.
remplacer, to replace, take the place of.
remplir, to fill; **se —,** to be filled, fill.
remuant, -e, restless, busy.
remuement, *m.*, moving, moving about.
remuer, to shuffle, move, stir up; **se —,** to be astir.
rencontre, *f.*, meeting.
rencontrer, to meet; **se —,** to meet one another.
rendez-vous, *m.*, meeting-place; **se donner —,** to meet, agree to meet, make an appointment.
rendre, to make, render, give back, return, surrender; **— la justice,** to dispense justice; **se —,** to go, become.
renégat, -e, renegade.
renom, *m.*, renown, reputation.
rentrée, *f.*, home-coming.
rentrer, to come in again, re-enter, go home, come home.
renverser, to throw back; **se —,** to throw oneself back.
renvoyer, to dismiss, send back.
répandre (se), to spread, scatter.
repas, *m.*, repast, meal.
repeint, -e, newly painted.
répéter, to repeat.
replier, to fold again; **se —,** to be folded again.
répondre, to answer, respond, assure.
répons, *m.*, response (at church).
reporter, to take back, carry back.
reposer, to rest.
repousser, to push back.
reprendre, to take back, take again, resume.
représenter, to represent; **se —,** to picture to oneself.
repriser, to darn.
reproche, *m.*, reproach.
réservoir, *m.*, tank.
résonner, to resound.
résoudre, to resolve, decide.
respecter, to respect; **se —,** to have self-respect.
respectueu-x, -se, respectful.
respirer, to catch one's breath, breathe.
ressembler, to resemble, look like.
reste, *m.*, rest, remainder; **du —,** nevertheless.
rester, to remain.
restreint, -e, limited, dim.
retard, *m.*, delay; **très en —,** very late.
retarder, to delay, put off.
retenir, to detain, retain, stop; **se —,** to keep oneself from.

retentir, to resound.
retentissant, -e, resounding.
retirer (se), to withdraw.
retour, *m.*, return.
retourner, to turn over, go back, return, turn back; **se —,** to turn around, turn back one's head.
retraite, *f.*, retreat; **battre en —,** to retreat.
retrouver, to find again; **se —,** to find oneself again.
réunir, to gather.
revanche, *f.*, revenge.
rêve, *m.*, dream.
réveil, *m.*, awakening.
réveiller, to awaken.
réveillon, *m.*, a collation in the middle of the night.
revenir, to come back, return, recover.
rêver, to dream, muse.
réverbère, *m.*, street-lamp.
révérence, *f.*, courtesy, bowing.
revivre, to come to life again, revive.
revoir, to see again, meet again.
rez-de-chaussée, *m.*, ground floor.
riant, -e, cheerful, smiling, pleasant.
ribambelle, *f.*, string, lot.
ricaner, to sneer.
richesse, *f.*, wealth, riches.
ridé, -e, wrinkled.
rideau, *m.*, curtain.
ridicule, *m.*, ridicule, ridiculousness.
rien, nothing, anything; **— que,** only.
rieu-r, -se, laughing.
rire, to laugh.
rire, *m.*, laughter; **éclat de —,** burst of laughter.
rivage, *m.*, shore.
rive, *f.*, bank (of rivers).
rivière, *f.*, river.
robe, *f.*, dress, gown.
robuste, strong, robust, hardy.
roche, *f.*, rock.
rôder, to roam, prowl.
rôdeu-r, -se, roamer, prowler.
Romain, -e, Roman.
romarin, *m.*, rosemary.
rond, *m.*, round cushion; **en —,** in a circle.
ronde, *f.*, round hand, circle, round; **à la —,** within a radius.
ronflement, *m.*, buzzing.
ronfler, to snore, roar.
ronger, to gnaw, eat up.
rosace, *f.*, rose-window.
rose, pink, with rosy cheeks.
roseau, *m.*, reed.
rosée, *f.*, dew.
rôti, *m.*, roast.
rouage, *m.*, works.
roue, *f.*, wheel; **faire la —,** to spread the tail (of peacocks).
rouet, *m.*, spinning-wheel.
rouge, red.
rouge, *m.*, blush.
rougeâtre, reddish.
rougeur, *f.*, redness.
rougir, to blush.
rouiller (se), to become rusty, rust.
roulage, *m.*, carriage (of goods); **voiture de —,** truck, van.
roulement, *m.*, rumbling, rolling.
rouler, to roll, beat, walk around, loiter, drive; **se —,** to move, stir, wallow.
route, *f.*, way, road; **grande —,** highway; **feuille de —,** route; **se mettre en —,** to start off.
rou-x, -sse, tawny, reddish, yellowish.
ruban, *m.*, ribbon.
ruche, *f.*, bee-hive.
rue, *f.*, street.
ruer (se), to rush.
ruiner, to ruin.
ruisseau, *m.*, stream, brook.

ruisselant, -e, streaming.
rumeur, *f.*, uproar, noise, rumor, excitement.
rusticité, *f.*, boorishness, uncouthness.

S

sable, *m.*, sand.
sac, *m.*, knapsack, bag, sack.
saccade, *f.*, jerk; **par —s,** by fits and starts.
sacrifier, to sacrifice.
sagesse, *f.*, wisdom.
saigner, to bleed.
sain, -e, healthy; **— et sauf,** safe and sound.
saint, -e, saintly, holy, saint.
saint-honoré, *m.*, cream pie.
saisi, -e, moved.
saisir, to seize, grasp.
saisissant, -e, striking, thrilling, startling.
saison, *f.*, season.
salé, -e, salt, salty.
salicorne, *f.*, glasswort.
salir, to soil, sully, dirty.
salle, *f.*, hall, room; **— à manger,** dining-room; **— de catéchisme,** Sunday-school room; **— basse,** room on the ground floor.
salon, *m.*, parlor.
saluer, to greet, bow; **se —,** to salute, greet each other.
samedi, *m.*, Saturday.
sang, *m.*, blood.
sanglant, -e, bloody, bleeding.
sanglot, *m.*, sob.
sangloter, to sob.
sans, without.
santé, *f.*, health.
sapin, *m.*, fir tree.
sarment, *m.*, vine-shoot, vine-branch.
Sarrasin, *m.*, Saracen.
sarrasin, *m.*, buckwheat.
sauf, saving, except; **— votre respect,** saving your presence.
sau-f, -ve, safe; **sain et —,** safe and sound.
saumâtre, briny.
saut, *m.*, jump, leap.
sauter, to jump, leap, hop.
sauvage, wild, savage.
sauver, to save.
savant, -e, learned.
savoir, *m.*, knowledge, science.
savoir, to know, be able.
savourer, to enjoy.
scandaleu-x, -se, scandalous.
scandaliser, to scandalize.
scélérat, *m.*, rascal, rogue.
sceptique, sceptical.
sculpter, to carve, sculpture.
seau, *m.*, pail, bucket.
s-ec, -èche, dry; **être à —,** to have dried up, be dry.
sécher, to dry up, dry.
secouer, to shake off, shake.
secousse, *f.*, jerk, motion, shaking.
séduire, to seduce, lead astray, bribe.
seigneur, *m.*, lord.
seigneurial, -e, seignorial.
Seltz (eau de), *f.*, Seltzer water.
semaine, *f.*, week.
semblant, *m.*, semblance; **faire —,** to pretend.
sembler, to seem, look like.
semé, -e, dotted.
semer, to sow.
sens, *m.*, direction, sense.
sensible, visible.
sentier, *m.*, path.
sentinelle, *f.*, sentry.
sentir, to feel, smell; savor **of; se —,** to feel oneself.
séparer, to separate.
sept, seven
série, *f.*, series; run (billiards).
sérieusement, for good, in earnest, seriously.

sérieu-x, -se, serious; **au —,** seriously.
serment, *m.*, oath; **prêter —,** to take an oath of allegiance.
serpentin, *m.*, worm (of a still).
serpolet, *m.*, wild thyme.
serrer, to press, grasp, wring; oppress (*of the heart*); **se —,** to crowd, crowd together.
serrure, *f.*, lock; **trou de la —,** keyhole.
serviette, *f.*, napkin.
servir, to serve, wait on; **se —,** to use.
seuil, *m.*, threshold, sill.
seul, -e, one, only, alone.
seulement, only.
sévèrement, severely.
si, if, so, yes.
sien (le), -ne (la), siens (les), siennes (les), hers, his, its; **les siens,** one's relations.
siffler, to whistle, hiss, howl (of the wind).
sifflet, *m.*, whistling, whistle.
signer, to sign; **se —,** to cross oneself.
signifier, to signify, mean.
silencieusement, silently.
silencieu-x, -se, silent.
sillon, *m.*, furrow.
simple, *m.*, medicinal plant.
singuli-er, -ère, peculiar, singular.
singulièrement, peculiarly, singularly.
sinistre, *m.*, accident, catastrophe.
sitôt, as soon as.
socle, *m.*, pedestal.
sœur, *f.*, sister.
soi, oneself.
soie, *f.*, silk.
soif, *f.*, thirst; **avoir —,** to be thirsty.
soigner, to care for, take care of.
soigneusement, carefully.
soi-même, oneself.
soin, *m.*, care, attention.
soir, *m.*, evening.
soirée, *f.*, evening.
soixante, sixty.
sol, *m.*, ground, soil.
soldat, *m.*, soldier.
soleil, *m.*, sun; **— couchant,** setting sun; **par le grand —,** in the hot sun.
solennel, -le, solemn.
solide, strong, stout (of things).
solitaire, *m.*, recluse.
sombrer, to sink.
somme, *f.*, sum; **en —,** in short.
somme, *m.*, nap.
sommeil, *m.*, sleep.
sommet, *m.*, summit, top.
son, sa, ses, his, her, its.
songer, to think.
sonnaille, *f.*, bell.
sonner, to ring the bell, sound, resound, clink, strike, rattle.
sonnette, *f.*, bell, doorbell; **un grand coup de —,** a loud ring of the bell.
sonore, sonorous.
sorbe, *f.*, sorb.
sorci-er, -ère, witch, sorcerer, sorceress.
sortilège, *m.*, sorcery, witchcraft.
sortir, to go out, come out, issue.
sou, *m.*, penny.
soudain, suddenly.
souffler, to put out (of lights), pant, blow.
soufflet, *m.*, bellows.
souffrance, *f.*, suffering.
souiller, to soil, sully, dirty.
soulager, to relieve.
soulever, to lift.
soulier, *m.*, shoe.
soupir, *m.*, sigh.
soupirer, to sigh.
source, *f.*, spring.
sourcil, *m.*, eyebrow; **froncer**

les —s, to frown, knit one's eyebrows.
sourciller, to frown; **sans —,** without moving a muscle.
sourd, -e, deaf, dull.
souriant, -e, smiling.
sourire, *m.*, smile.
sourire, to smile.
souris, *f.*, mouse.
sous, under, underneath.
sous-lieutenant, *m.*, underlieutenant, second lieutenant.
sous-officier, non-commissioned officer.
soutenir, to support, stand by, maintain; **se —,** to support one another.
souvenir, *m.*, remembrance, recollection.
souvenir (se), to remember.
souvent, often.
square, *m.*, park, square.
stalle, *f.*, stall, chair.
stupeur, *f.*, amazement.
subitement, suddenly.
succéder (se), to succeed one another.
succession, *f.*, inheritance, estate.
sucre, *m.*, sugar.
suer, to perspire, sweat.
sueur, *f.*, sweat.
suisse, Swiss.
suite, *f.*, continuation; **tout de —,** at once; **de —,** in succession.
suivre, to follow.
supplier, to beseech, entreat.
sur, on, upon, above, over.
sûr, -e, sure, certain.
surfiler, to sew.
surlendemain, *m.*, the third day.
surmener, to overwork, overdrive.
surmonter, to surmount.
surplis, *m.*, surplice.
surprendre, to surprise, catch.
surtout, above all, especially.
surveillance, *f.*, watch.
surveiller, to watch, superintend.
suspect, -e, suspicious.
symétriquement, symetrically.

T

tabac, *m.*, tobacco.
tableau, *m.*, picture.
tablette, *f.*, shelf.
tablier, *m.*, apron.
tâche, *f.*, task; **prendre à — de faire une chose,** to make it one's business to do a thing.
tâcher, to endeavor, try.
tacher, to stain.
taille, *f.*, figure, waist, size.
tailler, to cut.
taillis, *m.*, underwood, copse.
taire, to keep quiet; **se —,** to remain silent, keep quiet.
talus, *m.*, embankment.
tamaris, *m.*, tamarisk; **pied de —,** tamarisk log.
tambour, *m.*, drum.
tandis que, while.
tanner, to tan.
tanneur, *m.*, tanner.
tant, so many, so much; **— que,** as long as.
tante, *f.*, aunt.
tantôt, after a while; **— . . . —,** now . . . then.
tapage, disturbance, noise.
taper, to strike, tap, hit.
tapis, *m.*, cloth, carpet, table cover.
tard, late.
tas, *m.*, pile, lot, number.
tasser, to pile up.
tâtonner, to grope, feel one's way.
tâtons (à), groping.
taureau, *m.*, bull.
teint, *m.*, complexion.

teinte, *f.*, tint, hue; **—s vagues,** subdued tints.
tel, -le, such; **— que,** such as.
témoin, *m.*, witness.
temps, *m.*, time, weather; **à —,** on time; **de — en —,** from time to time; **en même —,** at the same time; **gros —,** heavy weather.
tendre, to stretch, extend.
tendresse, *f.*, tenderness.
tenir, *tr.*, to hold, contain, have, keep; *intr.*, **— dans,** to consist of; **ne plus y —,** not to be able to stand it any longer; **— bon,** to resist, hold one's ground; **— à,** to care, be anxious to; **se —,** to hold oneself, keep, stand.
tentation, *f.*, temptation.
tenter, to tempt.
tenue, *f.*, dress; **en petite —,** in fatigue uniform; **grande —,** full-dress uniform.
terminer, to complete.
terne, without luster, dull.
ternir, to tarnish, sully.
terrain, *m.*, ground, lot.
terre, *f.*, earth, floor, world, dirt, land; **par —,** on the floor, ground; **pomme de —,** potato; **prendre —,** to alight; **de —,** earthen.
terriblement, terribly.
terrier, *m.*, burrow, terrier, hole.
tête, *f.*, head; **en —,** ahead; **faire — à,** to stand one's ground, hold out against, cope with; **— de lettre,** letter-head.
textuellement, word for word.
tiède, warm, lukewarm.
tiédir, to cool, become cool.
timbre, *m.*, sound, bell.
tinter, to toll, ring.
tirer, to draw, pull, shoot; **se — d'affaire,** to get out of difficulty.
tisserand, *m.*, weaver.
titre, *m.*, title.
toi, thou, thee.
toile, *m.*, cloth; **— d'emballage,** packing-cloth, burlap; **— d'araignée,** cobweb.
toison, *f.*, fleece, hair.
toit, *m.*, roof.
toiture, *f.*, roof.
tomber, to fall.
ton, ta, tes, thy.
ton, *m.*, shade, hue, tone, voice.
tonneau, *m.*, cask, keg.
tonner, to roar, thunder.
tonnerre, *m.*, thunder.
toque, *f.*, cap.
tordu, -e, twisted.
torrentiel, -le, torrent-like.
tort, *m.*, wrong; **à — et à travers,** at random.
tortiller, to twist.
tôt, soon.
toucher, to touch, speak.
touffe, *f.*, tuft, clump.
toujours, always, still; **pour —,** forever.
tour, *m.*, turn, trick; **à son —,** at their, his turn; **faire le —,** to go around; **à double —,** with a double turn of the key.
tour, *f.*, tower.
tourbillon, *m.*, whirlwind, whirlpool.
tourmenter, to torment, harrass, torture.
tournant, *m.*, turn, corner, turning.
tournant, -e, winding.
tourner, to turn, whirl, revolve; **se —,** to turn, turn around.
tournoiement, *m.*, winding.
tournure, *f.*, appearance.
tourterelle, *f.*, dove.
tourtière, *f.*, pie-plate, pie dish.
tousser, to cough.
tout, very, quite; **— en,** while.

tout, -e, tous, toutes, all, whole, everything.
tout à fait, quite, entirely.
traduire, to translate.
trahir, to betray.
trahison, *f.*, treason.
train, *m.*, pace, train, excitement; **être en —**, to be in the act; **en —**, on the way.
traîner, to lie about, be found, drag, pull, wander; **se —**, to drag along, drag oneself.
traîneu-r, -se, loafer; **— de banc,** park bench loafer.
traire, to milk.
trait, *m.*, trait; **—s,** features; **d'un —**, in a gulp.
traiter, to treat.
tranche, *f.*, edge (of books).
tranchée, *f.*, trench, intrenchment.
tranquillement, tranquilly.
transe, *f.*, fright.
travail, *m.*, work, labor, toil; **cabinet de —**, study; **au —**, at work.
travailler, to work.
travailleu-r, -se, worker.
travers (à), through, in the midst of; **à — de,** through, across; **à tort et à —**, at random; **de —**, wrong.
traverser, to cross, traverse.
travesti, -e, mascarade, disguised.
trèfle, *m.*, clover.
tremblant, -e, shaky, quaking.
trembler, to tremble, shake.
tremper, to soak, dip.
trente, thirty.
très, very, very much.
tressaillement, *m.*, start, commotion.
tressaillir, to give a start, start, be startled.
tresser, to weave.
tribune, *f.*, gallery.
tricorne, *m.*, three-cornered hat.
trictrac, *m.*, click.
trier, to sort, select.
triolet, *m.*, triplet.
triomphe, *m.*, triumph; **en —**, triumphantly.
triste, sad.
tristement, sadly.
tristesse, *f.*, sadness.
trois, three.
tromper (se), to be mistaken, make a mistake.
tronc, *m.*, trunk, stump (of trees).
trôner, to lord over.
trop, too, too much, too many.
trotter, to trot, run, go about.
trottoir, *m.*, sidewalk; **en plein —**, in the middle of the sidewalk.
trou, *m.*, hole, excavation.
trouble, *m.*, excitement.
troublé, -e, anxious, disturbed.
trouée, *f.*, opening, gap.
trouer, to pierce, make a hole, perforate.
troupe, *f.*, crowd, band; **—s,** troops, flight, crowd.
troupeau, *m.*, flock, herd.
troupier, trooper.
trouver, to find, think; **se —**, to be found, find oneself, be.
trumeau, *m.*, pier, pier-glass.
tuer, to kill.
tuerie, *f.*, slaughter, carnage.
tue-tête (à), at the top of one's voice.
tuile, *f.*, tile.

U

un, -e, one, a, an; **— à —**, one by one.
uni, -e, smooth, level.
unième, first.
unique, only.
usage, *m.*, habit, usage.
usine, *f.*, factory.
ustensile, *m.*, utensil.

V

vacances, *f. plur.*, vacation.
vacarme, *m.*, uproar, hubbub.
vache, *f.*, cow.
va-et -vient, *m.*, traffic, movement.
vague, *f.*, wave.
vaguement, vaguely.
vaisselle, *f.*, china; — **plate,** silver plate.
valide, healthy.
vallée, *f.*, valley.
valoir, to be worth; **ne — rien,** not to be good; — **bien,** to be well worth.
vanne, *f.*, water-gate, sluice.
vapeur, *m.*, steamboat.
vapeur, *f.*, steam; **bateau à —,** steamboat.
vareuse, *f.*, coat, blouse.
vase, *f.*, mud, slime.
vautré, -e, stretched out, lying down.
veille, *f.*, sitting up, vigil, evening.
veillée, *f.*, evening; **faire la —,** to spend the evening.
velours, *m.*, velvet.
velouté, -e, velvety.
vendre, to sell.
venir, to come; — **de,** to have just.
vent, *m.*, wind; — **frais,** strong breeze; **moulin à —,** windmill; **coup de —,** gust of wind.
vente, *f.*, auction sale.
ventre, *m.*, stomach, belly; — **à terre,** at full speed.
ver, *m.*, worm.
verdir, to make green.
vergue, *f.*, yard (of boats).
véritable, real, genuine.
vermeil, *m.*, silver-gilt.
vermoulu, -e, worm-eaten.
verre, *m.*, lense, glass.
vers, toward.
verser, to pour out.
vert, -e, green.
vertige, *m.*, dizziness, vertigo.
vertu, *f.*, virtue.
veste, *f.*, sack-coat, coat.
vêtu, -e, clothed, clad.
vétusté, *f.*, oldness.
veule, weak, powerless.
veuve, *f.*, widow.
vibrer, to whiz, vibrate, resound.
victuailles, *f. plur.*, provisions.
vide, empty.
vide, *m.*, empty space; **à —,** empty.
vider, to empty; **se —,** to be emptied.
vie, *f.*, life.
vieux, vieil, -le, old, old people.
vi-f, -ve, keen, sharp, bright (of colors).
vigne, *f.*, vineyard, grapevine.
vigneron, *m.*, grapevine worker.
vigoureu-x, -se, vigorous.
vilain, -e, ugly.
ville, *f.*, town, city.
villégiature, *f.*, sojourn in the country.
vin, *m.*, wine; — **cuit,** claret punch.
vingt, twenty.
vingtaine, *f.*, score.
vingt-troisième, twenty-third.
violet, -te, purple.
violon, *m.*, violin, violin-player.
virer, to turn, revolve.
viser, to aim at.
visière, *f.*, peak (of caps), visor.
visionnaire, visionary.
vite, quickly, fast.
vitesse, *f.*, speed.
vitrage, *m.*, glass roof, glass wall, church-window glass.
vitrail, *m.*, stained window.
vitre, *f.*, window pane.
vitré, -e, glazed.

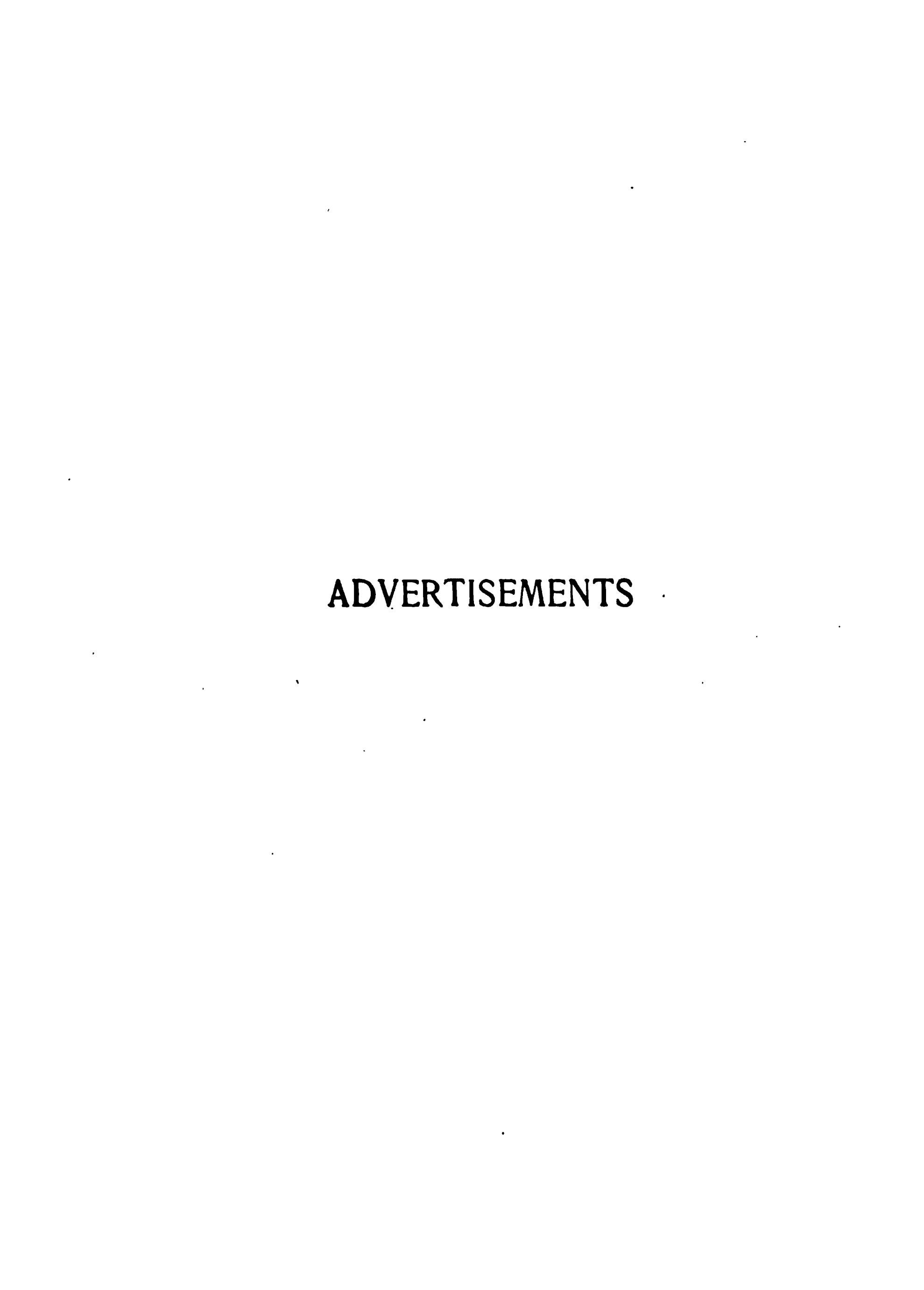
vitreu-x, -se, vitreous.
vitrine, *f.*, show-case, show-window.
vivacité, *f.*, ardor, vivacity.
vivant, *m.*, living person; **de son —,** in her lifetime.
vivant, -e, living, alive.
vive, long live.
vivement, quickly, briskly, sharply.
vivre, to live.
vivres, *m. plur.*, provisions.
voici, here is, here are.
voie, *f.*, railroad track.
voilà, there is, behold, there are.
voile, *f.*, sail.
voir, to see; **se —,** to be seen, visit one another.
voire, even, indeed.
voisin, -e, neighbor.
voiture, *f.*, wagon, vehicle.
voix, *f.*, voice; **à demi- —,** in a low voice; **éclat de —,** loud shout; **à haute —,** aloud.
vol, *m.*, flight, flock.
volant, *m.*, battle-dore and shuttle-cock.
volée, *f.*, flight, flying; peal, volley; **à la grande —,** a full peal.
voler, to steal, fly.
volet, *m.*, shutter; **— plein,** plain shutter.
voleur, *m.*, thief, robber.
volière, *f.*, aviary.
volontaire, *m.*, volunteer; **engagé —,** volunteer.
votre, vos, your.
vôtre (le), (la), vôtres (les), yours.
vouloir, will, to wish, want.
voûté, -e, bent, stooping.
voyageu-r, -se, migratory (of birds).
voyant, -e, showy (of colors).
voyou, *m.*, coarse street-boy.
vrai, -e, true, real.
vraiment, really, truly.
vue, *f.*, view, sight; **à perte de —,** as far as the eye can reach.

W

wagon, *m.*, car.

Y

y, there, it, of it, to it; **il — a,** there is, are.
yeux, *plur. of* **œil.**



ADVERTISEMENTS

Heath's Modern Language Series

FRENCH GRAMMARS, READERS, ETC.

Armand's Grammaire Elémentaire.
Blanchaud's Progressive French Idioms.
Bouvet's Exercises in French Syntax and Composition.
Bowen's First Scientific French Reader.
Bruce's Dictées Françaises.
Bruce's Grammaire Française.
Bruce's Lectures Faciles.
Capus's Pour Charmer nos Petits.
Chapuzet and Daniels' Mes Premiers Pas en Français.
Clarke's Subjunctive Mood. An inductive treatise, with exercises.
Comfort's Exercises in French Prose Composition.
Davies's Elementary Scientific French Reader.
Edgren's Compendious French Grammar.
Fontaine's En France.
Fontaine's Lectures Courantes.
Fontaine's Livre de Lecture et de Conversation.
Fraser and Squair's Abridged French Grammar.
Fraser and Squair's Complete French Grammar.
Fraser and Squair's Shorter French Course.
French Verb Blank (Fraser and Squair).
Grandgent's Essentials of French Grammar.
Grandgent's French Composition.
Grandgent's Short French Grammar.
Heath's French Dictionary.
Hénin's Méthode.
Hotchkiss's Le Premier Livre de Français.
Knowles and Favard's Grammaire de la Conversation.
Mansion's Exercises in French Composition.
Mansion's First Year French. For young beginners.
Martin's Essentials of French Pronunciation.
Martin and Russell's At West Point.
Méras' Le Petit Vocabulaire.
Pattou's Causeries en France.
Pellissier's Idiomatic French Composition.
Perfect French Possible (Knowles and Favard).
Prisoners of the Temple (Guerber). For French composition.
Roux's Lessons in Grammar and Composition, based on *Colomba.*
Schenck's French Verb Forms.
Snow and Lebon's Easy French.
Story of Cupid and Psyche (Guerber). For French composition.
Super's Preparatory French Reader.



